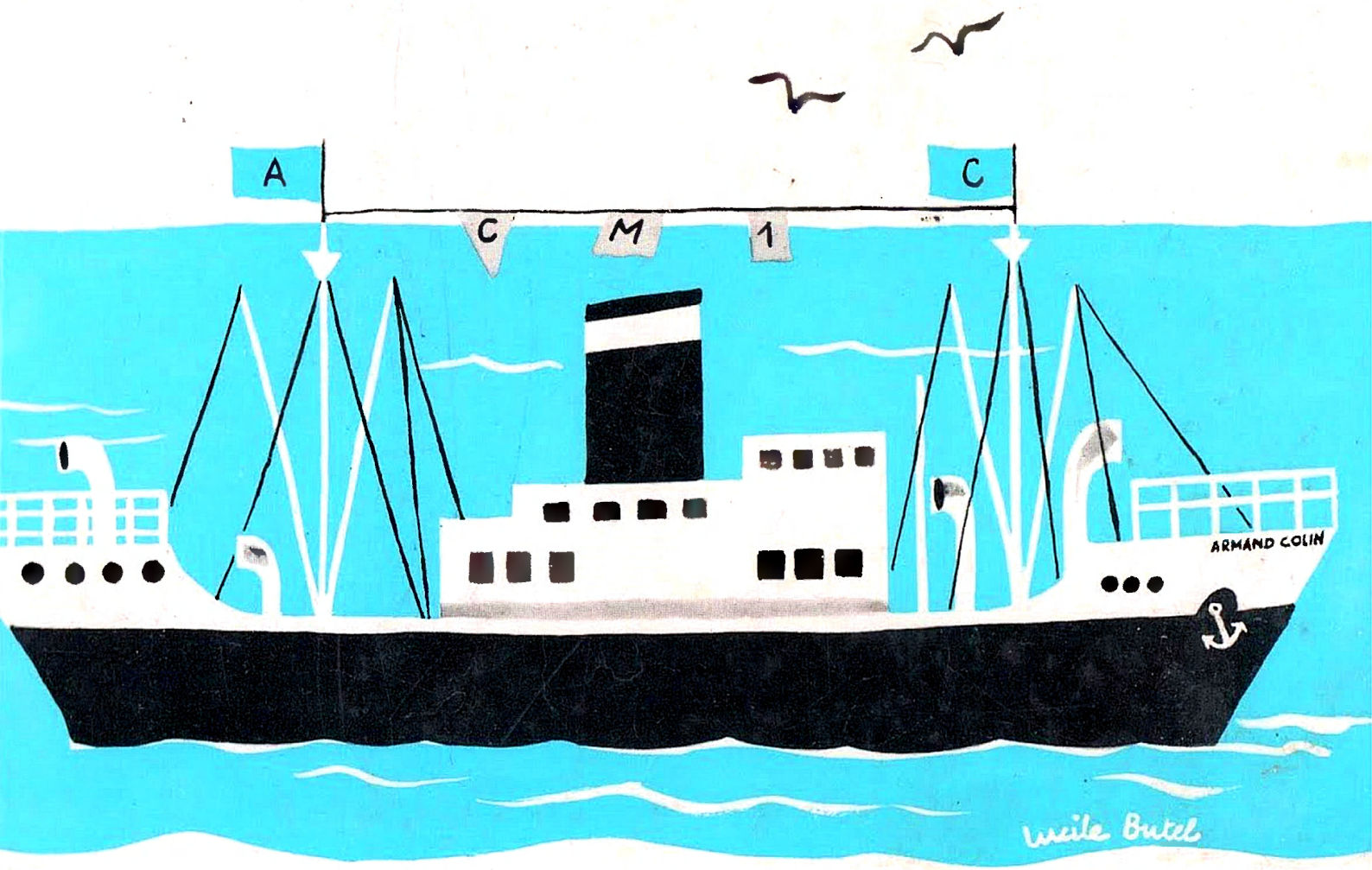
M. PICARD R. BRANDICOURT

cours moyen 1

mon livre de lecture



VOCABULAIRE " C.M. 1

ARMAND COLIN

mon livre de lecture

ouvrage complémentaire à
"mon nouveau vocabulaire" CM[1]

Mme M. PICARD
Inspectrice départementale de l'Éducation nationale

R. BRANDICOURT
Instituteur d'École d'application

SPÉCIMEN

illustré par LUCILE BUTEL

Librairie ARMAND COLIN 103, bd St-Michel, Paris Ve

© 1968 Librairie ARMAND COLIN

Table des matières

Préface 8

1. Préparatifs de rentrée

Bientôt la rentrée (L. Massé). 10
Vers l'école (G. Duhamel) 12
Jour de rentrée (A. Chamson). 14
Regrets (F. Villon). 22

2. Joyeuses vendanges

Les vendangeurs arrivent (J. Vignaud). 16
Vendanges (J. Cressot). 18
Joie des vendanges (J. Delteil). 20
Le renard et les raisins (La Fontaine). 23

3. Les hôtes des bois

Dans le grand bois (M. Schneider). 24
Dans les bois, au Canada (P. et J. Mahuzier) 26
Une aventure de Trag le petit chamois (M. Morin). 28
Chanson de la forêt mystérieuse (L. Codet) 36

4. Les bûcherons

Nous sommes tous au bois (Cercier et Sauvestre) 30
Les bûcherons belges (M. Genevoix) 32
Les peleurs (J. Rogissart) 34
Le bûcheron (Ph. Lebesgue) 37

5. Le réveil de la basse-cour

Le repas de la basse-cour (C. Meffre). 38
Jolis portraits (J. Renard). 40
Le coucher des poules (G. Maurière) 42
Le grain aux volailles (F. Jammes). 56

6. Au restaurant

Le menu (A. Dubois La Chartre) 44
A la cafeteria (G. Roy). 46
La fondue (Frison-Roche) 48

7. Grand vent

Et vint l'automne (Daphné du Maurier) 50
Le mistral (E. Zola). 52
Dans la zone des ouragans (A. Gerbault). 54
Chant du vent à décorner les bœufs (C. Roy). 57

8. La télévision vous invite

Dans un studio de télévision (M. R. Hofmann). 58
Match scolaire télévisé (S. Gilmar). 60
Match scolaire télévisé (suite). 62

9. Frères et sœurs

Line et Bobby (A. Lichtenberger). 64
Mes frères et sœurs (F. Leclerc). 66
La lettre de mon frère (P. Loti). 67
Mes deux filles (V. Hugo) 69

10. Chez le médecin

Le petit malade (G. Courteline). 70
Chez le spécialiste (H. Bazin). 72
En consultation (R. Martin du Gard) 74
Le petit prince malade (Franc-Nohain) 76

11. Les lumières de la ville

Paris au crépuscule (E. Zola) 78
New York, la nuit (M. Laporte). 80
La nuit à Tokyo (M. Droit) 82

12. Le Jour de l'an

Le merveilleux mois de décembre (F. Leclerc) 84
Les étrennes du petit Pierre (A. France) 86
Étrennes pour tous (Ch. Vildrac) 88
Bonne année (T. Derême). 96

13. Mes trésors

Les trésors de Manelle (C. Sainte-Soline). 90
Les trésors de Bel-Gazou (Colette) 92
Les trésors du nouvel élève (Alain-Fournier) 94
Coquillages (A. Sylvel). 97

14. Adroite skieuse

Vacances de neige (M. Bernard). 98
Future championne (L. Baudouin). 100
Émotions d'une skieuse en course (G. Prouteau). 102
Skieuse au sillon nacré (C. Chardon) 116

15. La scierie

Scieurs de long (E. Guillaumin). 104
La scierie (A. Devaux). 106
Gobe-Lune visite la scierie (A. Baruc) 108

16. On construit une maison

Jean construit son chalet (R. Frison-Roche). 110
La « forteresse » (L. Pergaud). 112
Sur le chantier de l'amitié (F. A. Savard). 114
Les maisons (C. F. Ramuz) 117

17. Boutiques

Dans la rue (A. Piguet) 118
Chez le brocanteur (M. Pagnol). 120
Chez le brocanteur (suite) 122
Les boutiques (E. Verhaeren) 124

18. L'atelier de couture

La petite lingère (M. Audoux) 126
C'est pour un mariage (M. Audoux) 128
Maman nous habille de neuf (G. Duhamel) 130
La petite couturière (M. Rollinat) 138

19. Le renouveau

Le printemps vient (J. Cressot) 132
L'arrivée du printemps (G. Maurière) 134
Printemps au Canada (M. Constantin-Weyer) 136
Hymne au printemps (P. Fort) 139

20. Ma bicyclette

Première leçon de bicyclette (G. Courteline) 140
Les prouesses d'Étienne (G. Riguet) 142
Bicyclette de course (C. Huchet) 144

21. Intense circulation

Dans l'embouteillage (Ch. de Rivoyre) 146
Dans l'embouteillage (suite) 148
Encombrements à Montréal (G. Roy) 150
Les embarras de Paris (Boileau) 158

22. Bateaux

Le bateau de Paul Babor (M. Genevoix) 152
Les canots de l'Ile Rose (Ch. Vildrac) 154
Le « Firecrest » d'Alain Gerbault (A. Gerbault) 156
Le batelier (E. Verhaeren) 159

23. Le port

A Marseille, près du départ (J. Pallu) 160
A Toulon (E. Jauffret) 162
Le port d'Anvers (M. Van der Meersch) 164
Le navire au port (F. Gregh) 172

24. L'orage

L'orage de grêle (Th. Monnier). 166
L'orage de grêle (suite) 168
Un orage en Provence (M. Pagnol). 170
L'orage (J. Supervielle). 173

25. Baptême de l'air

Le baptême de l'air d'Hélène Boucher (R. Caillava) 174
Émouvant baptême de l'air (J. Brilot) 176
Le voyage merveilleux (Ch. Vildrac). 178
La tortue et les deux canards (La Fontaine) 180

26. Les bruits de l'aube

Réveil à la campagne (G. Maurière). 182
Aurore dans le Nord canadien (Grey Owl) 184
De la nuit à l'aube, en forêt (H. Bosco). 186
Aube (C. Périn). 194

27. Au verger

Fable de mon jardin (G. Duhamel) 188
Alexis au verger (J. Renard) 190
Un verger bien défendu (J. Papy) 192
L'arbre en fleurs (F. Gregh). 195

28. Le passage du Tour de France

Le départ du Tour de France (C. Huchet) 196
Le passage du Tour de France (L. Bourliaguet). 198
Rencontre des coureurs cyclistes par un Anglais (P. Daninos) . . . 200

29. Feu de camp

Où installer le camp ? (M. Genevoix) 202
Camping (C. Sainte-Soline). 204
Campeur dans le Grand Nord canadien (G. Roy) 206
La danse du feu (E. Rocher). 214

30. Vers les cimes neigeuses

A l'assaut des sommets (A. Royer). 208
Une ascension (R. Frison-Roche) 210
En téléphérique (R. Antona). 212
Le mont Blanc (Lamartine). 215

Préface

Originalité de l'ouvrage

Ce recueil de textes de lecture s'adresse aux élèves du Cours Moyen 1re année. Comme les autres volumes de la collection dont il fait partie, il est établi en liaison étroite avec le manuel d'enseignement du français, intitulé « Mon Nouveau Vocabulaire », correspondant au même cours.

Les enfants retrouvent dans les lectures qui leur sont offertes les formes et le vocabulaire appris, se familiarisent avec leur sens et leur emploi ; par une assimilation intuitive, ils arrivent à les utiliser à leur tour pour exprimer une pensée personnelle.

Son contenu

Les **lectures** ont été choisies de manière à illustrer chacun des thèmes étudiés dans l'ouvrage de français. Trois textes en prose, auxquels s'ajoute souvent un poème, sont groupés autour de chaque centre d'intérêt.

Nous pensons que ces pages gaies, pleines de vie ou discrètement émouvantes feront naître, chez les enfants, non seulement un intérêt momentané, mais qu'elles éveilleront en eux l'amour de la lecture en leur révélant ses joies.

Les **appareils pédagogiques** qui accompagnent chaque texte, directement inspirés des méthodes actives, ont pour but de perfectionner la technique de la lecture et de contrôler sa compréhension.

Ils contiennent, outre de brèves et indispensables explications de mots, des conseils relatifs à l'articulation et à la prononciation. L'expérience apprend que la pratique correcte de la lecture n'est pas encore complètement acquise par tous les élèves du Cours Moyen ; il convient donc d'insister sur les exercices de perfectionnement. C'est pourquoi nous avons retenu parfois des textes relativement courts de manière à pouvoir demander aux élèves un effort assez intense et par là bref.

La rubrique **Comprenons** réunit une série de questions correspondant à chacune des parties du texte ; ces questions font sans cesse appel à l'activité de l'enfant ; elles permettent le contrôle rapide de la compréhension générale, de l'attention des élèves aux détails importants, soit qu'ils pratiquent la lecture à haute voix, soit qu'ils aient recours à la lecture silencieuse.

La rubrique **Réfléchissons** invite l'enfant à un effort de pensée et d'expression personnelles, donnant ainsi à la lecture son prolongement éducatif. A propos de chaque poème nous donnons quelques conseils de diction destinés à rendre sensible au rythme de l'émotion et à la musique des vers.

Son utilisation

Instrument de culture, comme tout bon livre de lecture, notre ouvrage est aussi un instrument de travail.

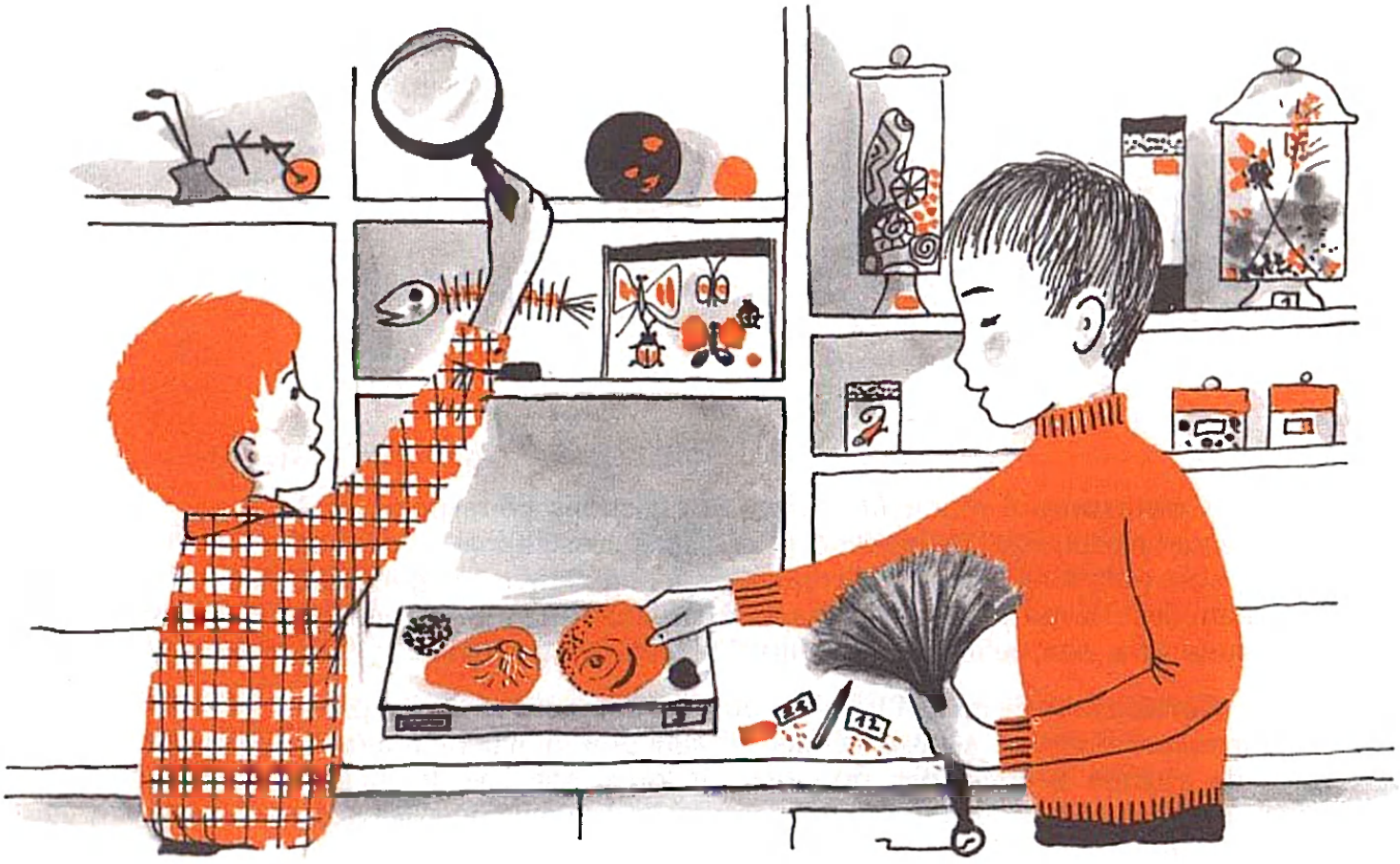
Nous conseillons de l'utiliser parallèlement au manuel d'enseignement du français. Les leçons d'élocution, de vocabulaire, de construction de phrases s'en trouveront consolidées. La forte coordination des exercices de français ainsi obtenue éveillera chez les enfants le désir de s'exprimer, en même temps qu'elle mettra à leur disposition les termes et les tournures qui leur permettront de le satisfaire.

Un bon choix de textes de récitation peut être fait parmi l'ensemble des poèmes présentés. Nous recommandons de les faire tous lire à haute voix : la lecture des vers assouplit les intonations, forme le goût et révèle le charme particulier de la poésie.

Nous espérons que cet ouvrage d'esprit nouveau, à la fois attrayant, pratique éducatif, conduira les enfants à aimer l'étude du français et qu'il aidera les maîtres dans l'une des tâches essentielles de leur enseignement.

LES AUTEURS

1. *Préparatifs de rentrée*



Bientôt la rentrée!

Lisons bien Articulons : évolu**tion**, répara**tion** (*sion*) ; quelque **h**éros (*h* aspiré).

Prononçons bien : distinguons **é** fermé (avec accent aigu)
de **è** ouvert (avec accent grave) :

é fermé : p**é**paratif, rentr**é**e, repouss**é**, entass**é**, commodité...
è ouvert : caract**è**re, p**è**re, entièrement, bibliothèque, Fontfrède...

1. En quelques heures la salle de classe perdait son caractère de vacances. Mon père remettait en place le mobilier, jusque-là repoussé et entassé dans un coin pour la commodité des évolutions et des jeux; les bancs étaient numérotés à la craie; certains portaient des traces de réparations toutes fraîches. Il les alignait avec soin, sur quatre rangs dont il mesurait l'espacement avec des lames du parquet. Robert et moi l'aidions de tout notre cœur, mais nous ne parvenions jamais à le satisfaire entièrement.

Les murs, blanchis à la chaux, reprenaient leur triste parure de cartes et d'images. Les tableaux noirs, repeints et encore tout imprégnés d'odeurs, retournaient dans leurs angles*.

leurs angles : les coins de la classe où les tableaux sont placés.

2. La bibliothèque scolaire, avec ses étagères encombrées de livres et de brochures, le musée avec ses casiers bourrés de nos trouvailles, nous occupaient fort. Nous passions des heures à épousseter, à étiqueter, à numéroter les objets les plus divers : charbon, métaux, savons, cuirs, huiles, bouquets desséchés et bruissants d'où s'échappaient parfois des graines, céréales et légumes secs conservés d'année en année dans des boîtes, des sachets, des fioles.

3. Il y avait aux plus hauts casiers, où je ne pouvais atteindre qu'au prix d'équilibres périlleux, les objets précieux et considérés comme fragiles et rares : une loupe qui transformait les duvets de la main en ficelles, un gros orteil de verre terrible à regarder, une oreille de carton infiniment plus troublante qu'une oreille authentique*, une charrue miniature*, une mâchoire de lévrier, que sais-je encore? Il y avait enfin un boulet de fer ramassé sur le champ de bataille de Fontfrède, un boulet qui tirait tout son prestige* de taches de rouille où je me plaisais à reconnaître le sang desséché de quelque héros.

authentique : véritable.

une charrue miniature : un modèle réduit de charrue.

son prestige : l'enfant a une grande considération pour ce boulet mystérieux.

Au matin de la rentrée, le parquet luisait comme un pont de navire.

L. Massé
Fumées de village
Fasquelle, éd.

Comprenons

1. Pourquoi l'enfant trouve-t-il *triste* la parure d'images des murs?
2. Pourquoi le musée scolaire donne-t-il tant de travail au père et à son fils?
3. Comment les duvets de la main sont-ils transformés en ficelles?

Lisons avec expression

4. Dans *les énumérations* des parties 2 et 3, les termes énumérés sont séparés par des virgules : marquons bien les arrêts; et si nous allongeons un peu la syllabe qui précède la virgule, nous accentuerons l'impression de multitude des choses énumérées.

Réfléchissons

5. Pourquoi l'instituteur veut-il que la classe soit plaisante le jour de la rentrée?

Vers l'école

Lisons bien Articulons : ex**q**uise (*eks*) ; il **h**arcelait (*h* aspiré, pas de liaison).

Prononçons bien : mauv**ais**, **ép**ais, franç**ais**, parf**ait**, un tr**ait**, le l**ait** (è ouvert).

Distinguons l'imparfait : il attend**ait**, il av**ait**, c'ét**ait**, il dev**ait**, elle dis**ait**..., je sent**ais**, je voul**ais**, je pens**ais** (è ouvert).

A la fin des mots, **ais**, **ait**, se prononcent comme è ouvert (sauf : je v**ais** (é), je s**ais** (sé), tu s**ais**, il s**ait**).

1. Maman, d'un coup d'œil, inspecta mon équipement : le tablier de cheviotte* noire, le grand béret, la pèlerine à capuchon, mon cartable neuf.

« Ça va bien, dit-elle. Ferdinand est prêt. Vous allez partir. J'ai vu le directeur. On vous attend là-bas. Désiré Wasselin vous conduira. Il est de ta classe, Laurent, et c'est déjà presque un petit homme. »

Désiré nous attendait sur le palier, car nous habitions porte à porte. Il avait l'âge de Ferdinand, trois ans de plus que moi, pas davantage; mais c'était un colosse. De larges pieds, de grosses mains toujours moites*, une tête globuleuse, bossuée, avec des yeux noirs, enfouis, au regard désolé. Il devait être laid pour les étrangers, et pourtant il me plut, tout de suite, il me toucha le cœur. Je lui pris la main avec beaucoup de confiance et d'élan. Sa mère était debout contre leur porte. Je la vis à peine, ce matin-là. C'était une personne au visage flétri*, assez belle encore, malgré sa mise négligée.

« Votre fils a l'air si doux! disait maman. »

Et Mme Wasselin répondait d'une voix rauque* :

« C'est un ange, un ange! Et pas vicieux comme les autres. »

cheviotte : étoffe de laine (de la laine de moutons des monts Cheviot, en Écosse).

moites : légèrement humides.

flétri : le visage n'a plus la fraîcheur, l'éclat de la jeunesse.

rauque : la voix est rude et comme enrouée.

2. Nous descendions cependant l'escalier. Je me sentais soulevé d'une gratitude exquise pour ce fort garçon dont la patte chaude serrait mes doigts. Ferdinand trottait derrière nous, avec cet air un peu égaré que lui donnait, que lui donne toujours sa myopie*. Il dit à un certain moment :

« Tu es plus grand que moi, Désiré. Et tu es seulement dans la classe de Laurent?

sa myopie : Ferdinand ne voit bien que les objets rapprochés.

— Oh! moi, répliqua Désiré, moi, je suis un mauvais élève. » Ferdinand gloussa doucement. Cette confidence l'étonnait. Il était lui-même considéré comme un élève médiocre et mal doué; mais il travaillait et il en tirait orgueil...

3. Comme nous cheminions dans le brouhaha matinal, il harcelait Désiré de questions :

« Tu ne travailles pas? »

Désiré secoua la tête.

« Non.

— Tu n'aimes pas ça?

— Non.

— Tu ne comprends pas ce qu'il y a dans tes livres?

— Si.

— Alors? fit Ferdinand stupéfait. »

Désiré hochait lentement sa grosse tête.

« Ça ne m'intéresse pas.

— Ah! et qu'est-ce qui t'intéresse, toi? Rien?

— Si.

— Quoi?

— Des choses, des choses... »

Désiré rougit très fort et ne dit plus rien... Nous arrivions rue Desprez.

La cour fourmillait d'enfants dont les cris me terrifièrent, ignorant que j'étais encore de l'école et de ses coutumes.

G. Duhamel
Chronique des Pasquier
Mercure de France

Comprenons

1. Pour quelles raisons confie-t-on la conduite de Laurent et de Ferdinand à Désiré Wasselin?
2. Pourquoi Ferdinand s'étonne-t-il de savoir Désiré dans la classe de Laurent?
3. Désiré ne précise pas ce qui l'intéresse : pourquoi?

Lisons avec expression

4. Les *points d'exclamation* (!) terminent des propos où s'exprime un sentiment vif (étonnement, joie, peur, admiration, etc.) : cherchons bien le sentiment exprimé, afin de trouver le ton juste.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui peut intéresser Désiré, en dehors des choses qu'on trouve dans les livres?

Jour de rentrée

Lisons bien Articulons : syl-labe (on entend les deux *l*) ; **effrayé** (*é-frè-ié*).
Prononçons bien : l'accent circonflexe indique le plus souvent un son long.
Lisons : maître, crâne, tête, âge, enquête.

1. « Asseyez-vous. »
Les galoches raclèrent sur le plancher. Les mains jointes tombèrent sur le pupitre, devant les tabliers noirs. Le maître regardait tous ces visages, où tant de nouveaux encadraient les anciens.
« Voyons, nous allons faire connaissance. Pas besoin de parler des anciens. Les nouveaux. Toi? »
Il désignait de son doigt maigre, au premier rang, un petit tondu, au crâne renflé et couvert de taches rousses. L'enfant se leva sous les regards de toute la classe.

2. « Ton nom?
— Malavergne... Georges. »
Un sanglot soulevait la dernière syllabe.
« Tu es nouveau?
— Oui fait... On est venu aux baraques... pour le travail. Le père, il est mineur.
— D'où viens-tu? Où étais-tu à l'école?
— A la Parade.
— En Lozère? »
L'enfant fit « oui » de la tête.
« Tu sais lire? écrire? tu as quel âge?
— Huit ans, dans trois mois, le quinze de janvier.
— Très bien! »
L'enfant restait debout. Il gonfla trois fois sa poitrine et dit brusquement :
« On est de la Lauzéro, oui. »
Un rire courut dans toute la classe, de banc en banc, vite coupé.
« Bien, dit le maître. Assieds-toi. »

3. Il continua son enquête, l'avant-bras droit posé sur son bureau, un doigt en avant. Chaque enfant désigné se levait, hardi ou

geignard*, apportant avec lui l'accent d'un coin de France...

Un enfant était debout, différent des autres, avec un étrange* tablier, une figure blonde. Il ne disait rien et regardait le maître.

« Ton nom? »

Le silence de l'enfant éveillait des rires.

« Ton nom? »

L'enfant était doux, docile, étonné. Il ne semblait pas comprendre.

Tous les élèves étaient tournés vers lui, la bouche ouverte.

« Là, mets-toi avec ceux qui savent plus de patois que de français... »

geignard : qui prend un ton plaintif.
étrange : pas ordinaire.

4. Comme l'enfant regardait, brusquement effrayé, le maître lui passa la main sur la tête, doucement, et l'enfant s'assit en souriant.

Le maître s'était un peu dressé sur sa chaire*. Au premier rang, la tête renversée, les petits étrangers l'écoutaient sans comprendre, pendant qu'il disait en les montrant du doigt :

« Il faudra que vous soyez amis avec les nouveaux. Il ne faudra pas se moquer d'eux s'ils parlent mal le français. Ils sont ici pour l'apprendre. »

Malavergne faisait oui, de la tête, en ridant son front.

la chaire : le bureau élevé où se tient le maître.

A. Chamson
L'Année des vaincus
B. Grasset, éd.

Comprenons

1. Pourquoi n'est-il pas besoin de parler des anciens?
2. Comment Malavergne prononce-t-il Lozère? Pourquoi ses camarades rient-ils?
3. Pourquoi les élèves ont-ils la bouche ouverte?
4. Pourquoi les élèves du premier rang ont-ils la tête renversée?

Lisons avec expression

5. Les propos suivis d'un *point d'interrogation* sont des questions : donnons-leur le ton interrogatif.

Réfléchissons

6. Quelle est la phrase de Malavergne qui permet de comprendre la présence de plusieurs enfants étrangers dans la classe?

2. *Joyeuses vendanges*

Les vendangeurs arrivent

Lisons bien Articulons : tourbillonnaient (*bi-io-nè*) ; **bruyère** (*bru-yère*).

Prononçons bien : à la fin des verbes, **aient** se prononce **è** ouvert.

Lisons : déroul**aient**, balanç**aient**, traîn**aient** (*è* ouvert).

1. M. Devaulx, le propriétaire, quitta les bordiers* et se promena dans la cour; il passait ses doigts dans ses cheveux longs et blancs, et s'arrêtait par instants pour fixer ses yeux clairs sur les champs de vigne couronnés de pampres* qui se déroulaient sur la Gironde. Un silence léger flottait à l'entour des choses; des oiseaux blancs tourbillonnaient dans le ciel; des ouvriers mettaient dans les champs des taches bleues et rouges; une gabare* glissant sur le large fleuve découpait l'horizon de sa voile triangulaire; les mais* plantés dans la cour balançaient en gémissant les menus bouquets de bruyère attachés à leurs sommets.

Tout à coup, des accordéons se firent entendre; ils traînaient, le long du fleuve, leurs sons plaintifs et larmoyants.

Joly, le chef de l'exploitation, cria de loin à M. Devaulx : « Voilà les vendangeurs. »

bordiers : fermiers *(vieux mot)*.

pampres : rameaux de vignes, avec leurs feuilles.

gabare : bateau à voiles et à rames, utilisé au transport de marchandises, au déchargement des navires.

un mai : jeune arbre enrubanné, ou mât porteur de bouquets, dressé dans la cour pour célébrer la fin d'une récolte.

2. C'étaient, en effet, les vendangeurs; la gabare qui les amenait des Charentes venait de dépasser un épais massif d'arbres; sur le bateau, des hommes et des femmes étaient assis parmi des valises nouées de ficelles, des ballots de hardes* et des outils. Des enfants couraient parmi les groupes et sautaient par-dessus les vieillards étendus sur les planches; des danseurs gênaient les mouvements des bateliers qui juraient en souriant; les violoneux s'étant placés à l'avant du bateau, accompagnaient leur musique de chants monotones qui coulaient lentement avec la gabare sur la surface de l'eau. M. Devaulx et son gérant restèrent quelques minutes l'un près de l'autre à contempler ce spectacle qui les ravissait.

les hardes (toujours pluriel) : mauvais vêtements.

3. La gabare venait de s'arrêter. Un matelot l'amarra au petit quai que M. Devaulx avait fait construire devant sa propriété, et les vendangeurs s'apprêtèrent à descendre. Les uns lançaient sur le sol leurs baluchons, puis sautaient lestement à terre; d'autres, au contraire, ne voulaient point lâcher le paquet qu'ils serraient contre eux; il fallait qu'un compagnon les saisît pour les déposer avec mille précautions sur le sol. Plusieurs tombèrent, et leur chute fut saluée de rires qui montaient vers le ciel, ainsi que des fusées. Les femmes étaient embrassées au passage par le batelier qui leur prêtait son aide; les jeunes rougissaient et les vieilles poussaient des cris qui ressemblaient à des gloussements de poules. Les enfants gambadaient dans le soleil. Enfin, le cortège s'organisa; les violons et les accordéons ouvraient la marche, et ce troupeau de travailleurs gravit en chantant la côte qui les conduisait au château*.

le château : la propriété de M. Devaulx.

J. Vignaud
La Terre ensorcelée
Fasquelle, éd.

Comprenons

1. D'après l'endroit où se passe la scène, quels sont ces « oiseaux *blancs* qui tourbillonnaient » ?
2. Quels sont les détails qui montrent la pauvreté de ces vendangeurs?
3. A quoi voit-on que les arrivants sont joyeux?

Lisons avec expression

4. Beaucoup de choses sont *énumérées* : ce qui se passe pendant l'attente (1re partie) sur la gabare (2e partie), à la descente (3e partie). Il faut détacher chaque détail, s'arrêter longuement aux points et aux *points-virgules*.

Réfléchissons

5. Comment vous expliquez-vous la joie des ouvriers agricoles qui arrivent pour les vendanges?

Vendanges

Lisons bien Articulons : la **h**otte, on **h**èle (*h* aspiré, pas de liaison) ; **b**alayé (*lè-yé*).

Prononçons bien : à la fin des verbes, *ent*, du pluriel, ne se prononce pas.

Lisons : elles fouill**ent**, elles march**ent**, ils se taquin**ent**, ils mont**ent**,

1. On vendangeait par familles; il y avait chez nous le jour de la grand-mère, le jour de l'oncle, celui du parrain, le nôtre. On s'en allait par bandes de dix, douze et davantage.

L'attirail endormi* se réveillait : paniers de viorne* à deux bosses, corbeilles longues pour le raisin choisi, hottes et cuveaux, et l'arsenal des sécateurs, serpettes et ciseaux. Des cuves, on avait balayé la poussière et délogé les araignées, rincé le vieux chêne, vérifié les cercles et refait, çà et là, de belles ligatures d'osier rouge.

l'attirail endormi : le matériel qui n'a pas servi depuis longtemps.

viorne : arbrisseau dont les tiges servent à fabriquer ces paniers.

Tout cela sonnant sur les vieux chemins s'en allait au bas de la vigne.

Nous voici donc en ligne, chacun avec sa rangée et son panier. Ensemble les vieux, ensemble les jeunes; les hommes sont à la hotte, c'est le plus dur.

2. Quel plaisir, quand le temps est beau et que les grappes sont belles! Plaisir de découvrir les grappes d'un cep* généreux, plaisir de les compter, de les soupeser, de voir s'emplir le panier... œil et main qui fouillent les sarments* encore prisonniers, méprise qui fait couper la feuille et laisser le raisin! Amende à qui en oublie, amende à qui les égrène! Au cep dépouillé, il ne reste que les verjus*, qu'on viendra grappiller — peut-être — dans les dernières feuilles rouges.

cep : pied de vigne.

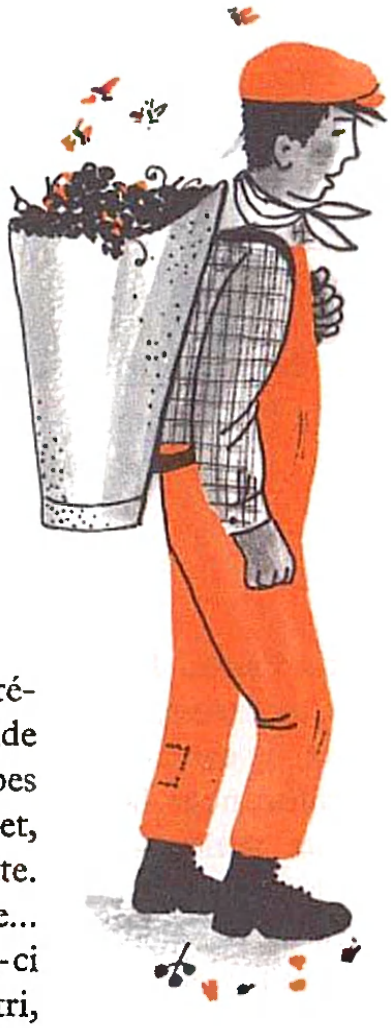
sarment : rameau de vigne, de l'année.

verjus : raisin vert, pas mûr.

Les langues marchent, dans la joie de tenir enfin la récolte. Les jeunes se taquinent, les vieux rappellent les vendanges passées, les années fameuses. On hèle* les voisins qui, là-bas aussi, montent à leur vigne.

on hèle : on appelle.

Mordre dans une grappe bien serrée et bien mûre, sentir les grains craquer, le jus frais et sucré emplir la bouche, c'est une façon d'aimer le raisin; picorer le grain qui tente, c'en est une autre. Pour ceux qui boudent, il y a toujours quelque groseille, rouge ou blanche, au buisson d'en bas, quelque pêche amère et parfumée, ferme encore sous son duvet.



3. Les paniers remplis s'en vont à la hotte qui attend sur son trépied. Quand on a les bretelles aux épaules, il faut être solide pour se redresser sans chavirer, descendre la vigne les jambes fléchies, passer le petit mur, escalader l'échelle du chariot et, d'un brusque ploiement du torse, vider d'un coup la hotte. Cela dans l'essaim fou des guêpes et des abeilles ivres de sucre...

La vendange est une fête, mais tout travail fatigue, et celui-ci surtout. Les hommes avaient les jarrets rompus et le dos meurtri, malgré le sac plié dont ils se faisaient un coussin. A se casser en deux, de cep en cep, l'on se sent bientôt les reins aussi douloureux qu'au temps des labours et de la moisson.

Pourtant, ce n'était pas sans un peu de tristesse que l'on embrassait* d'un coup d'œil la vigne dépouillée. Tant de travaux, de craintes et d'espérances, depuis le bourgeon dans sa bourre, la jeune pousse si tendre, la grappe en fleur et le raisin vert! C'était fini, jusqu'à l'an prochain.

embrasser : saisir l'ensemble, par la vue.

J. Cressot
Le Pain au lièvre
Stock, éd.

Comprenons

1. La vigne est au flanc de la colline : commence-t-on le travail par le bas, ou par le haut?
2. Que trouve-t-on sur un cep *généreux*?
3. Que portent les hommes qui ont « les bretelles aux épaules »? Qu'en font-ils?

Lisons avec expression

4. Observons bien les *points d'exclamation*, dans la deuxième partie : donnons le ton exclamatif aux phrases qu'ils terminent.

Réfléchissons

5. Bien que le travail des vendanges soit fatigant, pourquoi est-il une fête et pourquoi regrette-t-on qu'il se termine?

Joie des vendanges

Lisons bien Articulons : en **chœur** (*keur*) ; **encens** (*an-san*) ; **femme** (*fa-me*).

Prononçons bien : devant deux *l*, deux *r*, deux *t*, *e* a le son *è* ouvert.

Lisons : **elle** (*è-le*), **belle, pelle, ensorcelle ;**
terre (*è-re*), **verre, terrible ;**
casquette (*è-te*), **charrette, jette,**

1. On part à l'aube. En sandales, casquette de travers, un bout de sac noué aux reins, on file en chœur* vers les vignes mûres.

Au loin, on entend rouler les charrettes chargées de comportes*. On mobilise pour la circonstance mille étranges véhicules sans gloire, des mulets sans dents, les plus branlantes bourriques.

Tout le village s'affaire et bourdonne. De chaque rue débouchent les bandes de vendangeurs de tout âge, enfants de huit ou dix ans riant, vieillards émus. Chaque maison se vide. Les jeunes femmes portent leurs bébés dans leurs bras. Les écoliers suivent avec les chèvres et les chiens. C'est vers les terres une émigration* chantante. Toute cette cohue fraîche et joyeuse qui se meut dans la campagne évoque* un cortège d'épousailles.

en chœur : ensemble.

une comporte : cuve de bois pour transporter la vendange.

émigration : la population quitte le pays.

évoque : fait penser à...

2. La vigne! On a ouvert des chemins, on a tondu les souches. Elles sont là frileuses et nues dans la rosée, et voici les oiseleurs du vin. Tout ce monde s'abat sur la vigne à grands cris. Le chef de bande coupe le premier raisin, l'élève à bout de bras au soleil. Ils se sont mis en manches de chemise, le col nu, les mains vives à même les souches. A la serpe, à la cisaille, on tranche les raisins, on les jette dans les seaux sanglants, de quel air vainqueur! Puis on verse le tout dans les comportes. Là, d'espiègles enfants armés de massues, pareils dans leurs libres culottes à de petits Hercules* de terre cuite, écrasent royalement la vendange, avec l'insensibilité des enfants.

Hercule : héros gréco-latin célèbre pour sa force.

3. Le soir, dans les villages, l'odeur des jeunes vins ensorcelle les rues. Ce ne sont partout que charrettes rougies, comportes bourdonnantes d'abeilles, tonneaux, pressoirs. Le jus des raisins voltige dans l'air. Il n'est pas* une maison, pas une grange qui n'abrite ce soir le mystère de quelque décuvaison*. Dans l'entrebâillement d'une porte antique, on a chance d'apercevoir quelque

il n'est pas... : il n'y a pas...

décuvaison : passage du vin de la cuve au tonneau.

groupe d'enfants qui, jambes nues, foulent les grappes à la même cuve à la lueur d'une lanterne. Il se dégage de toutes ces bourgades un fumet épais et puissant, qui trouble et exalte à la fois. Il flotte à la hauteur des toits aux tuiles magnifiées* par la mousse et la lune un encens* empourpré, qui fait de ces minces localités des champs des espèces de bazars* d'Asie.

magnifiées : embellies, rendues *magnifiques*.

encens : résine qui brûle en dégageant un parfum.

bazar : marché d'Orient, riche en couleurs et en odeurs.

J. Delteil
En robe des champs
Grasset, éd.

Comprenons

1. A quoi voit-on que la vendange est une affaire importante?
2. Qu'est-ce qui rend les seaux « sanglants »? Pourquoi cette comparaison?
3. Quel effet la vendange a-t-elle sur le village?

Lisons avec expression

4. La lecture de la première partie doit donner l'impression d'un grand mouvement : bien s'arrêter aux points, mais sans baisser le ton, et en traînant un peu sur la dernière syllabe. La deuxième partie est lue avec vivacité ; la troisième plus calmement, bien détachée.

Réfléchissons

5. Comment les enfants s'amusent-ils à fouler les grappes? Est-ce ainsi qu'est pressé le raisin dans les exploitations vinicoles?

Regrets

sur le ton du regret...

Hé! Dieu, | si j'eusse étudié →
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié*,
J'eusse maison et couche molle!
Mais quoi! je fuyais l'école →
Comme fait le mauvais enfant...

avec tristesse

En écrivant cette parole,
A peu* que le cœur ne me fent*.

François Villon

dédié : donné; si j'eusse donné mon temps aux bonnes mœurs; si je m'étais bien conduit.

à peu : presque.

le cœur ne me fent (orthographe du temps) : je sens une peine qui me fend le cœur.

Le sens

Qu'a fait le poète pendant sa « jeunesse folle? »
Que regrette-t-il aujourd'hui?

La diction

Disons avec émotion et douleur les exclamations :
Hé! Dieu... Mais quoi!
Exprimons avec simplicité la tristesse contenue dans les deux derniers vers.
Prononçons : *étudi-é; dédi-é; fu-i-ais* (fuyais).

Signes conventionnels

| marque un léger arrêt de la voix.
→ indique qu'un vers se prolonge sur le suivant,
⌒ marque une liaison entre deux mots.
⌣ indique qu'il faut prononcer la syllabe muette.

Le renard et les raisins

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille →
Des raisins mûrs apparemment*
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant* en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats*. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

La Fontaine

apparemment : les raisins ont l'apparence d'être mûrs.
le galant : le rusé de bonne mine.
des goujats : des gens grossiers.

Le sens

Ce renard vous paraît-il plutôt gascon aimant se montrer à son avantage, ou plutôt habile et rusé comme l'on dit que sont les Normands?

La diction

1. Prenons un ton malicieux et amusé pour montrer comment ce renard, « mourant presque de faim », cache son dépit de ne pouvoir atteindre les beaux raisins mûrs qui, pourtant, feraient bien son affaire.
2. Détachons la question posée dans le dernier vers.

3. *Les hôtes des bois*

Dans le grand bois

Lisons bien Articulons : faisan (*e*) ; les œufs (*zeu*) ; enhardi (*an-ar*).

Prononçons bien : dans le verbe **avoir**, **eu** a le son *u*.

Lisons : j'ai **eu** (*u*) ; nous avons **eu** (*u*) ; j'**eus**, tu **eus**, nous **eûmes** vous **eûtes**, ils **eurent**, j'**eusse**, tu **eusses**, il **eût**, nous **eussions**, vous **eussiez**, ils **eussent**.

1. Je n'avais jamais vu la forêt au petit matin : tout était vert, humide, transparent.

« Nous allons donner à manger aux faisans, dit le Chasseur. Si tu veux qu'ils te souhaitent le bonjour, tiens, prends ça. »

Il mit dans un panier des œufs de fourmis, des fanes* d'oignons et me le tendit; lui, il se chargea d'un petit sac de blé. On enfila un sentier, puis un autre, puis encore un autre. Le Chasseur annonçait :

des fanes : les longues feuilles des oignons.

« Tiens, une trace de lièvre, une coulée* de renard. »

Bien entendu, je ne voyais rien.

« A quoi reconnais-tu ça ?

— Aux herbes : regarde comme elles sont froissées. »

une coulée : le passage habituel du renard.

2. Enfin, le long d'un sentier pareil aux autres, le Chasseur vida son sac de blé et il siffla. Aussitôt les oiseaux s'abattirent. Deux cents, trois cents, que sais-je? Nous étions environnés de faisans. Pour la première fois de ma vie, j'en voyais de vivants : ô merveille! Ces oiseaux sauvages m'entouraient avec confiance. Je me perdais dans la bigarrure* de leur plumage, dans leur odeur fade et mouillée. Les coqs appelaient, les jeunes piaillaient. Je criais de plaisir, j'avais envie de rire et de pleurer. Les oiseaux enhardis venaient jusque dans mon panier, ils se perchaient sur les épaules ou sur la tête du Chasseur...

Quand ils eurent mangé les grains, les faisans s'envolèrent, les coqs à coups d'ailes sonores, les plus jeunes avec des battements incertains...

bigarrure : mélange de couleurs.

3. Nous poursuivîmes la tournée quotidienne du Chasseur : il releva les pièges, inspecta les boîtes à belette* posées dans les sentiers herbus, remplit les mares où boivent les faisans.

Nous levâmes un lièvre. Ses oreilles se dressèrent, ses longues oreilles transparentes; puis, il fit un bond qui me parut prodigieux et disparut dans un fourré.

A chaque instant j'avais l'espoir de découvrir un chevreuil.

« Si tu t'imagines que je sais où ils gîtent! Ces bêtes-là ne font que passer. Peut-être qu'ils viendront, peut-être qu'ils ne viendront pas... la chance! »

Soudain il me sembla que le feuillage, là-bas, avait bougé! Comme une tache claire.

« En voilà un! » s'écria le Chasseur.

Mais ce fut si rapide que je n'aperçus rien et soupçonnai fort le Chasseur d'avoir imaginé cette ruse pour me contenter.

boîte à belette : piège constitué par une petite caisse étroite et longue.

M. Schneider
Le Chasseur Vert
Albin Michel, éd.

Comprenons

1. Sur quoi l'attention du chasseur se porte-t-elle pendant le trajet?
2. Quelle est la phrase qui exprime la grande émotion de l'enfant?
3. Quelle est la profession de celui que l'auteur appelle « le Chasseur »?

Lisons avec expression

4. Donnons le ton le plus *naturel* possible aux propos du Chasseur, dans la 3e partie : il cherche à entretenir la curiosité de son compagnon.

Réfléchissons

5. Pourquoi l'enfant était-il tellement ravi?

Dans les bois, au Canada

Lisons bien Articulons : ils **accèdent** (*ak-cè*) ; il **acquiesce** (*a-kièce*) ; inexplicablement (*eks*).

Prononçons bien : **iens** et **ient** se lisent *yin* dans les verbes *tenir* et *venir* (ou les verbes terminés par *tenir* et *venir*).
Lisons : je **viens**, (*yin*) ; tu te souv**iens**, il prév**ient**, il t**ient**, il cont**ient**.

1. « Voilà les maisons des castors, indique Harry : ces gros tas de branches entassées sur les rives... Nous allons sûrement en voir quelques-uns au travail. La cassure du bois est toute fraîche; tenez, sur cette ramure écorcée* que je viens d'attraper dans l'eau, on voit les traces de dents du castor. Il adore l'écorce fraîche... Un museau carré! En voici un là, devant... Allez-y! Vous pouvez filmer! Ces animaux sont pleins de curiosité. Si vous ne faites pas de gestes trop brusques, ils vont continuer à vaquer à* leurs occupations. »

écorcée : dont l'écorce est enlevée.

vaquer à ... : s'appliquer à...

La caméra ronronne, les appareils de photo enregistrent. « Papa, un autre arrive! prévient François. Quel V parfait il trace sur le lac calme! Il tient une branche de tremble entre ses grosses dents de devant.

— Il plonge avec sa branche! » s'écrie Jacqueline.

2. Mais elle a un peu trop élevé la voix. L'autre castor, alerté, donne un grand coup de sa large queue plate sur la surface de l'eau et disparaît à son tour. « C'est pour prévenir ses congénères* d'un danger que le castor donne cette sorte de claque sur l'eau avec sa queue, explique Harry. Mais ne craignez rien, ils vont revenir, après avoir déposé leur provision bien au sec à l'intérieur de la chambre de leur maison... Ils accèdent à celle-ci par une entrée sous-marine.

ses congénères : les autres castors.

— Quel ingénieux animal! s'extasie François. Cet énorme tronc semble tout fraîchement coupé! Ce sont les castors qui l'ont abattu?

— Exactement, répond Harry. Voyez la coupure en forme de cône, où l'on voit très bien les traces de dents.

— Eh bien, à ce train-là il faut qu'ils aient des mâchoires de fer! s'étonne Jacqueline.

— On reconnaît facilement les vieux, justement à l'usure de leurs dents, nous apprend notre guide. Tenez, voilà le plus gros des deux qui revient. »

François remarque :

« Comme c'est curieux : lorsqu'ils émergent, leurs longs poils sont collés par l'eau, et quelques secondes plus tard leur fourrure mordorée* paraît toute sèche! l'eau doit glisser dessus.

— Allons à la digue maintenant, suggère papa.

— Ce sont les castors qui ont construit cet énorme barrage? C'est incroyable! »

mordorée : d'un brun chaud, à reflet doré.

3. François détaille l'énorme construction qui barre le déversoir* du lac, maintenant celui-ci toujours au même niveau.

« Des branches soudées avec de la terre! Quelle science de la cimenterie! Et on comprend pourquoi ces animaux passent leurs nuits à ronger des arbres!

— Eh oui, acquiesce Harry; c'est qu'il leur faut continuellement consolider, colmater* les brèches, rehausser le barrage si la pluie a fait monter le niveau du lac...

— Ce sont de véritables ingénieurs, ces sympathiques castors, affirme papa avec chaleur.

— Certainement, approuve Harry. C'est eux qui régularisent les cours d'eau. Certaines régions très riches du Canada sont devenues de véritables déserts parce que les chasseurs avaient tué les castors sans discernement*, pour récolter leur fourrure... Inexplicablement, l'eau disparaissait des rivières, les lacs s'asséchaient, les colons étaient obligés de quitter leur ferme. Mais nous autres, Indiens, nous savons bien la cause de cette catastrophe! Il ne faut pas contrarier la nature! »

déversoir : endroit où l'eau du lac s'écoule.

colmater : boucher.

sans discernement : sans réflexion.

P. et J. Mahuzier
Les Mahuzier au Canada
Presses de la Cité
Département G. P.
Bibliothèque Rouge et Or

Comprenons

1. Qu'est-ce que ce V tracé par le castor sur le lac calme?
2. Parmi les personnages nommés, qui est le guide?
3. Pourquoi le père appelle-t-il les castors : des ingénieurs?

Lisons avec expression

4. Les propos des enfants marquent la curiosité ou la surprise, ceux de Harry sont des explications calmes : marquons bien les différences de personnages par des changements de voix et de ton.

Réfléchissons

5. Quels faits amènent l'Indien à conclure :
« Il ne faut pas contrarier la nature! »?

Une aventure de Trag, le petit chamois *(conte)*

Lisons bien Articulons : les **échos** (*ko*) ; ils ne sont pas fiers (*ièr*) ;
im-per-cep-ti-ble-ment.
Prononçons bien : distinguons **eu** fermé (comme dans **jeu**),
de **eu** ouvert (comme dans **peur**).
Lisons : (**eu** fermé) un **peu**, **deux**, vigoureusement, rocheux ;
(**eu** ouvert) co**eur**, chass**eur**, plusi**eurs**, n**eu**f.

1. Un matin, tandis que les chamois paissaient* tranquillement, voici qu'une vieille chèvre* lève le nez, puis part au galop. Le troupeau suit. Deux cents mètres plus loin tout le monde s'arrête.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? » demande Trag à sa mère qui, perchée sur une roche, regarde fixement vers le bas du vallon.

« Vois, dit-elle, vois ces hommes. Ce sont des chasseurs. » Trag a un petit choc au cœur.

« Mais comment sais-tu que ce sont des chasseurs ?

— Ils ont un fusil en travers du dos. Ils viennent pour nous tuer. »

. . .

Les chasseurs montaient lentement. Lorsqu'ils furent à une distance que la harde* jugea dangereuse, elle repartit à grands bonds vers la montagne. Fuite. Arrêt. Fuite. Arrêt. La tactique se répéta plusieurs fois à mesure que les chasseurs gravissaient la pente. Puis la Mère dit à Trag :

« Attends, nous allons leur jouer un bon tour à ces chasseurs. Fais comme moi. »

Elle se tourne face à la pente qui était raide et en éboulis instables*, et, de ses pattes, elle se met à gratter vigoureusement le sol. Les cailloux se détachent et commencent à rouler.

2. Les chasseurs s'arrêtent. Ils regardent venir les cailloux qui descendent droit sur eux. Ils courent de droite et de gauche pour les esquiver. Mais lorsque Trag, et avec lui toute la harde, se mettent à gratter du sabot et que les pierres dévalent en avalanches, ils sont pris d'une véritable panique. C'est que les petits

paissaient : verbe *paître ;* manger l'herbe en broutant.
chèvre : ici, chamois femelle.

la harde : le troupeau de chamois.

les éboulis instables : les pierres éboulées, entassées, ont un mauvais équilibre et sont prêtes à tomber.

cailloux détachent les gros qui sautent par bonds désordonnés, reprenant parfois un élan inattendu pour repartir dans les airs, comme si c'était une course à qui arriverait le premier sur les chasseurs. D'autres éclatent en morceaux, multipliant la mitraille. Tout cela canonne, claque, tonne, explose avec fureur.

C'est très effrayant une chute de pierres, et les malheureux chasseurs cherchent rapidement un abri sûr. Ils disparaissent chacun derrière une roche.

Alors les chamois s'arrêtent de détacher les pierres. Les échos grondent encore un peu, puis s'apaisent. Il y a un grand silence.

3. Le paysage est immobile, figé par l'attente. Puis quelque chose bouge imperceptiblement. Une tête... un genou... une autre tête... sortent peureusement de derrière les rochers.

Aussitôt les chamois de gratter du sabot, et les pierres de rouler à nouveau.

Têtes et genoux s'escamotent prestement*.

prestement : rapidement.

Maintenant, chaque fois qu'ils font mine de se montrer, les chasseurs sont salués par un bombardement nourri! Ah! ils ne sont pas fiers! Ils sont là, ratatinés derrière leurs roches. Ils ont des crampes dans les jambes, des douleurs dans le dos, des torticolis à force de rentrer la tête dans les épaules. Ils pestent! Ils jurent! Mais le moyen de sortir de cette situation ridicule? Ils sont piégés par leur propre gibier.

Pour les chamois, ils s'amusent fameusement!... Cela dura jusqu'au moment où, lassée de ce jeu, la harde se lança, d'un seul élan, au galop, vers un couloir rocheux dans lequel elle disparut en direction des crêtes.

Micheline Morin
Trag le chamois
Librairie Delagrave

Comprenons

1. Quelle était la distance *dangereuse?* Pourquoi?
2. Pourquoi et comment les chasseurs s'abritent-ils?
3. Qu'y a-t-il de *ridicule* dans la situation des chasseurs?

Lisons avec expression

4. Opposons bien, par notre débit rapide, la précipitation de l'avalanche (2e partie) à l'attente inquiète des chasseurs (3e partie), que nous détaillerons lentement, avec d'assez longs arrêts aux points.

Réfléchissons

5. Quel est le bon tour trouvé par la maman-chamois pour se débarrasser des chasseurs?

4. *Les bûcherons*

Nous sommes tous au bois

Lisons bien Articulons : « **h**an ! » en faisant fortement sentir que **h** est aspiré.

Prononçons bien : après **i** et à la fin d'un mot, **en** se prononce *in*.

Lisons : **bien**, un **lien**, le **chien**, le **mien**, ancien, soutien (*yin*).

1. Ce matin-là, grand départ pour le bois. L'âne Gustou est tout regaillardi par un picotin d'avoine et il dresse les oreilles entre les brancards. Grand-père Mathieu, Marie-Claude et Jean-Loup s'installent sur la charrette.

« Hue! » crient les enfants.

Le chemin est juste à la largeur de la charrette. Le froid est vif, les oreilles et les nez sont rouges.

« Halte! les enfants, crie Grand-père Mathieu. Nous voici sur nos terres. Au travail! Il faut ce soir descendre une charretée de bois pour terminer l'hiver. »

2. Le travail dans le bois bat son plein. Grand-père Mathieu se sert de la hache et de la scie pour travailler dans le boqueteau de

petits chênes. Lorsque son effort est plus violent, un « han* » sort de sa poitrine en même temps que s'abat la cognée*. Les quatre pieux qui délimiteront et retiendront le stère de bois* viennent d'être plantés.

« Han! han! »

Et les bûches s'entassent peu à peu, bien alignées, comme les sucres d'orge chez l'épicière. Le bois sent bon.

Que font cependant Jean-Loup et Marie-Claude? Ils font des fagots. Jean-Loup a su tout de suite se servir de la serpe. Un petit chêne abattu, il le « nettoie » aussitôt. Marie-Claude entasse les branches, les maintient par un solide lien d'osier qu'elle a vite appris à nouer...

han! : cri sourd qui accompagne l'effort.

la cognée : la hache du bûcheron.

un stère de bois : mesure qui équivaut à un mètre cube.

3. Seule Miss, la vagabonde, a disparu sur le plateau. On entend ses « ouap, ouap » lointains. Et grand-père tout heureux s'écrie :

« Elle a levé un lièvre. Quel dommage que je n'aie pas mon fusil! »

Courte pause à midi pour manger la soupe encore tiède. Puis le travail recommence, interrompu par le saut d'un écureuil curieux, le passage de la fouine, le glapissement* du renard ou le grognement de deux marcassins*.

Avant la nuit, la charrette portait son mètre de bois et quelques fagots.

glapissement : cri du renard.

marcassin : petit du sanglier.

4. Et voici l'heure du retour... A bientôt, tapis de feuilles mortes qu'il faisait si bon fouler... A bientôt, bêtes craintives...

Le sifflet de grand-père Mathieu a rappelé la chienne sous l'essieu. Grand-père se tient près de Gustou pour freiner et guider à la fois. Marie-Claude et Jean-Loup suivent, ivres d'air et de faim, traînant un peu la jambe, mais fiers de leur travail.

« Hue! Gustou! Hue! »

Cercier et Sauvestre
En sabots
Les Nouvelles
Presses françaises, éd.

Comprenons

1. Pourquoi ce grand départ pour le bois?
2. A quelle opération de « nettoyage » Jean-Loup se livre-t-il sur le chêne abattu?
3. Qui est Miss? Qu'est-ce qui le prouve?
4. Les enfants reviendront-ils au bois? Qu'est-ce qui le dit?

Lisons avec expression

4. Certains passages ont une allure de conversation (fin de la 1re partie; début de la 3e...). Lisons-les avec vivacité, en changeant de voix s'il le faut.

Réfléchissons

5. En quoi consiste le travail des enfants dans le bois?

Les bûcherons belges

Lisons bien Articulons : **break** (*brèk*) ; **aspect** (*pè*) ; **outil** (*ti*) ; **fouetté** (*fouè-té*).

Prononçons bien : dans les mots qui commencent par **ress**, l'*e* de *ress* n'est pas accentué, sauf dans : **ress**ayer (*ré*), **ress**usciter, **ress**uyer. *Lisons :* **ress**emblance (*re*), **ress**aisir, **ress**auter, **ress**emeler, **ress**entir, **ress**errer, **ress**ervir, **ress**ort, **ress**ource.

1. Le matin de l'arrivée des Belges, il y avait au carrefour* du Ruet une trentaine d'hommes pour le moins.

Il était neuf heures juste quand le break déboucha au milieu de la clairière sous ces trente paires d'yeux braquées. Brazier se tourna sur son siège :

« On y est, les gars. Descendez. »

Le premier Belge sauta sur l'herbe. Il souriait gentiment, timidement, un peu interloqué* par cette foule inattendue. Déjà ses frères sautaient derrière lui, l'un après l'autre, jusqu'à six.

L'un des bûcherons, le gros Pilloux, se hasarda un peu en avant. Alors l'aîné des Belges se tourna vers lui, avec un large sourire :

« Bonjour, dit-il. On vous donne le bonjour à tous. »

Et ses frères, après lui, souriant du même large sourire, répétèrent :

« Le bonjour à tous. »

carrefour : lieu où se croisent plusieurs chemins.

interloqué : embarrassé.

2. Ils avaient l'air de braves garçons, et leurs manières plaisaient d'être si bonnement cordiales*. La première gêne tomba, les bûcherons les entourèrent et se mirent à causer avec eux. Ils demandèrent si ce qu'on avait dit était vrai, que les Belges abattaient à la scie, qu'ils ne mettaient que cinq minutes pour jeter un sapin par terre.

« Non, pas cinq, dirent les Belges; trois. »

Pilloux, Brûlard et quelques autres leur bourrèrent les épaules de grandes tapes :

« Trois minutes! Va-t'en voir... Les copains y allaient un peu fort! »

Mais les Belges, devenus sérieux, répétèrent qu'ils disaient vrai, qu'il leur fallait trois minutes, à deux hommes, pour abattre un sapin. Ils étaient prêts à prouver qu'ils n'avaient pas menti.

manières cordiales : manières amicales, qui viennent du cœur.

3. Les premiers sapins du Feu-Jouant dominaient une pointe du carrefour. Les Belges se mirent deux par deux, prirent leurs outils et marchèrent vers les sapins.

En un clin d'œil les six étaient en place, chaque couple au pied de son arbre. Beaux joueurs, ils avaient choisi les plus forts; et voici ce que virent les bûcherons : un coup de cognée, très léger, du côté où le sapin tomberait; deux hommes sur un genou du côté opposé; deux paires de bras qui allaient et venaient sur un rythme vif et huilé, entre eux, une lame rigide dont les bouts libres jouaient dans des mancherons de buis; de la sciure qui sautait en gerbes régulières, comme le sang gicle d'une artère coupée; et brusquement trois sapins qui penchaient, qui craquaient, qui s'abattaient dans un gémissement d'air fouetté.

« Combien? demanda l'un des Belges. »

Et Brazier, d'une voix de triomphe : « Trois minutes. »

4. Les Belges déjà recommençaient. Ils choisissaient les arbres sans rien dire, repéraient la ligne de chute et faisaient voler un copeau. Même les fûts* les plus durs, ils ne tournaient pas autour : la morsure de cognée s'abattait au point juste. Les scies grinçaient, la sciure giclait : de trois minutes en trois minutes, on voyait les sapins tomber. Quand une quinzaine furent étendus dans les fougères, les compagnons se relevèrent tranquillement et remirent leurs outils dans la caisse. « On a gagné? » demandèrent-ils.

Ils souriaient toujours, tous les six, avec la même gentillesse. Les bûcherons du pays se regardaient entre eux, trop éberlués* pour rien répondre. Mais quelques-uns, déjà, réfléchissaient.

fût : tronc de l'arbre, avant les branches.

éberlué : très étonné.

D'après M. Genevoix
Forêt voisine
Flammarion, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui surprenait les Belges? et les bûcherons français?
2. Les bûcherons croyaient-ils les Belges? pourquoi?
3. Comment les Belges se montrèrent-ils beaux joueurs? Pourquoi firent-ils ainsi?
4. Qu'est-ce qui éberluait les bûcherons du pays?

Lisons avec expression

5. La lecture de la première partie sera un peu hésitante pour traduire l'embarras des uns et des autres. Les trois autres parties seront lues d'un ton décidé : c'est le récit d'un bel exploit.

Réfléchissons

6. Les bûcherons français abattaient les arbres à la cognée. Que leur apprennent les bûcherons belges pour gagner du temps?

Les peleurs*

les peleurs : hommes qui pèlent les jeunes chênes, en enlevant leur écorce; riche en tanin propre à assurer la conservation des peaux, cette écorce est vendue aux tanneurs, qui préparent le cuir.

Lisons bien Articulons : aujourd'hui (bien dire *jour*) ; lichen (*kèn'*).

Prononçons bien : **au** et **eau** ont toujours le son de ô long, sauf dans le nom **Paul.**

Lisons : le haut, la peau, biseau, gauche, autre, fourreau.

1. Fin avril, les chênes suaient « à fontaine* ». Tout le village, de peur d'un coup de froid brutal, se hâtait chaque jour de monter vers les coupes.

suaient à fontaine : la sève suintait abondamment.

Jean Mamert, quoiqu'il préfère les troncs bien lisses, d'une saine couleur d'étain, écorce le tout-venant* comme le meilleur. Le bras levé au plus haut, il entame la peau d'un coup circulaire de serpe, puis de l'ergot bien tranchant du peloir*, la fend jusqu'aux racines. Il engage ensuite dans la fente l'extrémité de l'outil taillée en biseau, et tout en la faisant glisser de haut en bas, il ramène à mesure sa main vers lui : une pesée à gauche, une autre à droite, et, dans un craquement juteux, le long fourreau se décolle du fût, blanc comme un cierge et luisant de sève gluante.

tout-venant : non choisi.

ergot du peloir : saillie de l'outil (peloir) avec lequel on enlève l'écorce.

2. Le travail d'aujourd'hui est une bénédiction! A peine si les nœuds résistent : l'écorce flotte. Le plus novice* ferait sans peine ses deux fagots et, quoique de moindre valeur, on pourrait même écorcer les vieux chênes, malgré leur carapace de lichens*.

novice : peu exercé, peu habile.

Avec une vieille faucille, Mélie enlève la mousse des pieds. Jules abat les arbres pelés au tiers, et Léon les achève jusqu'aux fourches. A midi, les dépouilles séveuses et lourdes seront portées sur des chevalets inclinés, pour y sécher à l'air et au soleil durant cinq semaines. Alors, liées en bottes de vingt-cinq kilos, elles seront vendues aux tanneries.

lichen : végétal mi-algue, mi-champignon, dont certaines variétés poussent sur l'écorce des arbres.

3. A travers les coupes éclaircies chaque jour davantage, les équipes se reconnaissent... Un peleur brandit une longue écorce grise :

« Vois-tu la belle, hé! »

Il en est toujours un pour répondre de loin :
« En v'là encore une plus belle, tiens! »
Des vieux pèlent des arbres abattus, mais les plus jeunes grimpent aux cimes sur une échelette de bois léger.

Jean Mamert aime travailler au bois. Son haleine* amère élargit la poitrine, et les arômes des herbes sauvages chassent la fumée des forges.

son haleine : l'air répandu dans le bois.

4. Sous leur cendre fine, légère et blanche comme neige, des brasiers qui se consument lentement cuisent des pommes de terre. Les Mamert s'assirent autour de leur feu et, avec une branche, chacun crocha au tas. Il en sortait comme des saucisses poudreuses qu'on frottait entre ses mains. La pelure un peu carbonisée et dure comme une croûte craquait, et l'on croquait le tout, pomme de terre molle au dedans et savoureusement brûlante, parfumée d'herbes grillées et de goût de fumée.

J. Rogissart
Le Fer et la forêt
Denoël, éd.

Comprenons

1. Pourquoi écorce-t-on le chêne quand la sève est abondante entre l'écorce et le bois?
2. Le travail, ce jour-là, était facile : comment l'auteur le dit-il?
3. Les peleurs sont-ils contents? A quoi le voit-on?
4. Quel est leur repas?

Lisons avec expression

4. Il faut lire posément les deux premières parties, avec des arrêts marqués, pour mettre en valeur les diverses phases du travail. La troisième partie, plus vive, traduit le contentement des travailleurs.

Réfléchissons

5. Quelle préparation subissent les écorces arrachées aux chênes avant d'être vendues aux tanneries?

Chanson de la forêt mystérieuse

Sous les arbres de la forêt →
Frémissante*,
Sous les arbres de la forêt |
Qui se tiennent le pied au frais |
Et dont les feuilles sont dansantes |

Vivent les jolis animaux |
Qui ne connaissent point nos maux...

Si gracieuses et timides |
Bêtes de la forêt humide!...
C'est Jeannot lapin qui se sauve;
C'est un écureuil étourdi →
Portant sa belle torche* fauve...

C'est notre maître | le hibou |
Qui | dans le chêne | a son armoire;
Les petits crapauds dans leur trou;
La salamandre* jaune et noire...

Sous les arbres de la forêt →
Frémissante,
Sous les arbres de la forêt |
Qui se tiennent le pied au frais |
Et remuent leurs feuilles dansantes.

frémissante : agitée d'un mouvement léger.

la torche de l'écureuil est sa queue, parfois couleur de feu.

la salamandre : petit animal de la famille des batraciens (grenouilles, crapauds) qui a quatre membres courts et une longue queue.

Louis Codet
Poèmes et chansons
N. R. F., éd.

Le sens

Pourquoi le poète peut-il dire que la forêt est mystérieuse, c'est-à-dire qu'elle cache bien des choses secrètes?

Prononçons : *graci-eu-ses et timides*, en prolongeant **eu**.

La diction

1. Disons ce poème sur un ton simple, un peu mystérieux, comme si nous découvrions la vie d'une quantité de petites bêtes qui se cachent dans l'ombre et la fraîcheur de la forêt.
2. Présentons ces petits animaux (3e et 4e strophes) sur un ton plus animé.

Le bûcheron

De ta serpe bien affilée
De ta cognée,
Cogne à pleins poings et sans repos;
A la souche gelée,
Bon bûcheron, arrache les copeaux,
D'où jaillit clair le régal des flambées;
Frappe en bas et frappe en haut;
Frappe à coups redoublés! ‖
La branche craque, tremble, oscille*;
Un ahan* sourd : ‖
Elle est tombée!

Toute la forêt résonne à l'entour;
Toute la forêt blanche | où le givre scintille*...
Bon bûcheron, arrache les copeaux;
Frappe en bas et frappe en haut;
Frappe à coups redoublés!

oscille : penche d'un côté, puis de l'autre.

ahan : cri de peine qui exprime l'effort du bûcheron.

scintille : brille en jetant des éclats, comme font les étoiles.

Philéas Lebesgue
Les Servitudes
Mercure de France, édit.

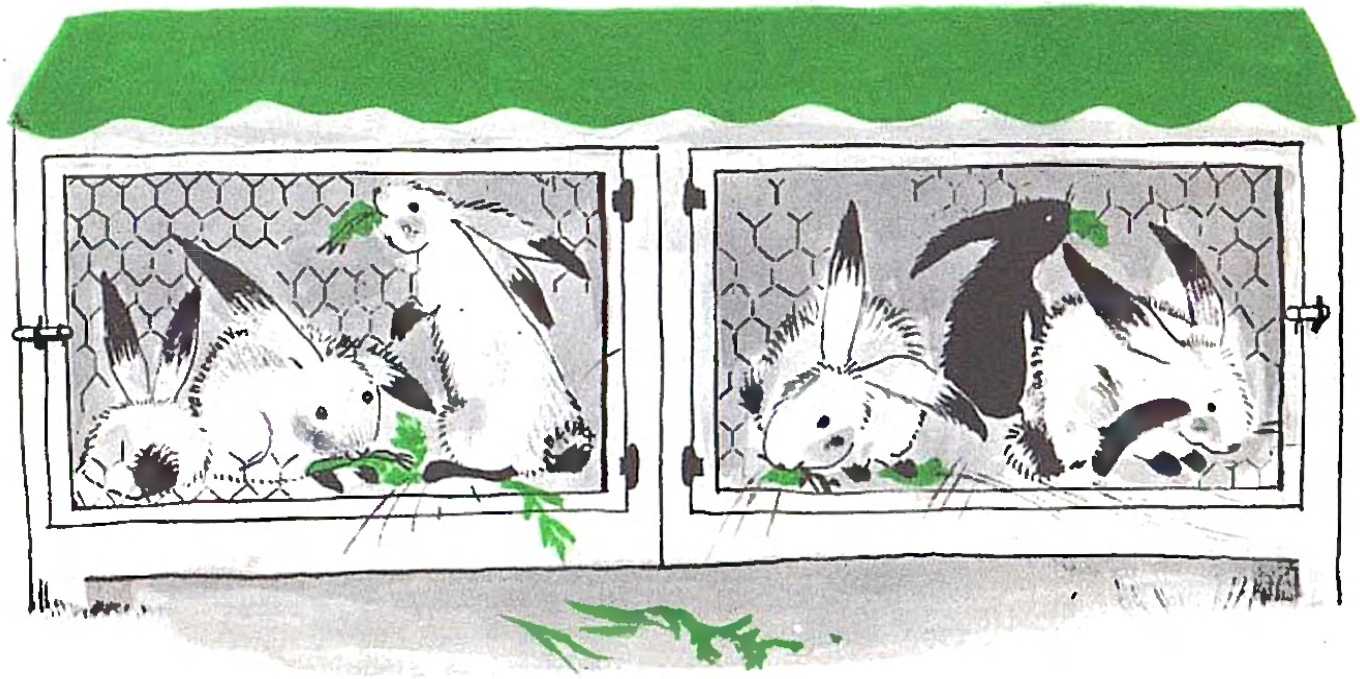
Le sens

Le poète semble encourager le bûcheron dans son dur travail. Quels sont les verbes qui expriment ce travail? Qu'entend-on dans la forêt?

La diction

Insistons sur les verbes : *cogne, arrache, frappe, résonne.*
Marquons un arrêt assez prolongé après *redoublés, sourd.*
Articulons lentement et nettement les trois verbes : *craque, tremble, oscille.*
Prononçons : *osci-le* (oscille) bien que le verbe rime avec *scintille.*
Détachons : *Elle est tombée!*

5. *Le réveil de la basse-cour*



Le repas de la basse-cour

Lisons bien Articulons : pru**demment** (*da-man*) ; **égoïste** (*go-iste*).

Prononçons bien : une voyelle suivie d'un *e* muet est allongée.

Lisons : cela cr**ie**, à la volée, une poign**ée**, la pât**ée**, il confie.

1. Vincent a donné un grand panier à Line.

« Tiens, veux-tu aller ouvrir la porte aux volailles ?

On est en retard ce matin, elles sont furieuses. »

Quel tapage dans le poulailler ! Line soulève le loquet*, puis se range prudemment sur le côté. Un flot passe devant elle, des crêtes rouges, des plumes, des ailes qui s'agitent. Tout cela crie, glousse, caquette ; c'est assourdissant.

Line plonge sa main dans le panier et jette le grain à toute volée. Pic, pic, pic ! font tous les becs sur le pavé de la cour.

loquet : système simple de fermeture des portes sans serrure.

2. Encore une poignée. Hop ! les grains rebondissent sur le dos des poules, c'est trop drôle. Voici l'énorme dindon qui écarte tout le monde devant lui !

« Glou, glou ! Poussez-vous, stupides poules ! » a-t-il l'air de dire en gonflant ses plumes.

« Dis donc, toi, gros égoïste*, laisses-en pour les autres, s'écrie Line qui tente de le chasser. »

Vincent apporte une grande écuelle de pâtée.

« Ça, c'est pour les poussins, dit-il. »

Il ouvre une étable où les mamans poules gardent leur petite famille bien au chaud.

Par terre, sous une cloche de grillage, il a placé l'écuelle. Seuls les poussins peuvent pénétrer à l'intérieur, car la porte est toute petite. Qu'ils sont mignons! Ils se jettent sur la savoureuse pâtée en pépiant.

« Cui! cui! cui! C'est bon. »

égoïste : qui ne pense qu'à soi.

3. Au tour des lapins maintenant. Vincent confie aux enfants, Line et Lou, un grand sac de toile.

« Le long du chemin, vous trouverez ce qu'ils aiment. »

A pleines mains, Line et Lou arrachent les pissenlits juteux, les herbes fraîches. Au bout d'un quart d'heure, le fond du sac est tout rebondi!

« Regarde, Vincent, crient-ils en regagnant la cour, les lapins vont se régaler.

— C'est tout ce que vous avez? dit Vincent. Ça sera juste assez pour une cage. Vous savez, les lapins, ça mange tout le temps. Venez, donnez ça à la mère lapine, là, dans le coin; ses petits commencent à grignoter quelques feuilles. »

Line et Lou se regardent, un peu confus*.

Quel travail ils donnent, ces lapins!

confus : les enfants sont embarrassés, un peu honteux d'avoir rapporté si peu d'herbe.

Colette Meffre
Les Vacances de Line et Lou
Presses de la Cité
Département G. P.
Bibliothèque Rouge et Or.

Comprenons

1. Pourquoi Line se range-t-elle prudemment?
2. Pourquoi les poussins sont-ils logés dans une étable, et non dans le poulailler?
3. Pourquoi Vincent confie-t-il un sac à Line et Lou?

Lisons avec expression

4. Les scènes décrites sont amusantes : prenons un ton léger, vif, amusé (essayons de lire en souriant).

Réfléchissons

5. Pourquoi les enfants se regardent-ils, « un peu confus »?

Jolis portraits

Lisons bien Articulons : **phry**gien (*fri*) ; elle **les har**cèle (*h* aspiré : *lé-ar*).

Prononçons bien : marquons la différence entre une voyelle brève et une voyelle longue (revoir p. 38).
Lisons : ébloui, éblouie ; rempli, remplie ; perdu, perdue ; bossu, bossue ; bleui, bleuie ; un cri, elle crie.

La poule

1. Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.

C'est une poule commune*, modestement parée et qui ne pond jamais d'œufs d'or.

Éblouie de lumière, elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres où, chaque matin, elle a coutume de s'ébattre.

Elle s'y roule, s'y trempe, et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli.

Elle ne boit que de l'eau.

Elle boit par petits coups et dresse le col*, en équilibre sur le bord du plat.

commune : ordinaire.

le col : le cou.

2. Ensuite elle cherche sa nourriture éparse.

Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues.

Elle pique, elle pique, infatigable.

De temps en temps, elle s'arrête.

Droite, sous son bonnet phrygien*, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une et de l'autre oreille. Et sûre qu'il n'y a rien de neuf, elle se remet en quête ! Elle lève haut ses pattes raides, comme ceux qui ont la goutte*. Elle écarte les doigts et les pose avec précaution, sans bruit.

On dirait qu'elle marche pieds nus.

bonnet phrygien : la crête de la poule ressemble au bonnet rouge des révolutionnaires de 1789.

la goutte : maladie douloureuse qui atteint surtout les pieds.

3. C'est la bossue de ma cour. Elle ne rêve que plaies, à cause de sa bosse. Les poules ne lui disent rien : brusquement, elle se précipite et les harcèle.

Puis elle baisse la tête, penche son corps, et, de toute la vigueur de ses pattes maigres, elle court frapper, de son bec dur, juste au centre de la roue* d'une dinde.

Cette poseuse l'agaçait.

Ainsi, la tête bleuie*, ses barbillons à vif, cocardière*, elle rage du matin au soir. Elle se bat sans motif, peut-être parce qu'elle s'imagine toujours qu'on se moque de sa taille, de son crâne chauve et de sa queue basse.

le centre de la roue : quand la dinde déploie en roue les plumes de sa queue, c'est... le croupion, que pique la pintade!

bleuie : on dit d'une violente colère, une « colère bleue »; la pintade, dont la tête est bleue, semble bleuie par la colère.

cocardière : elle aime la gloire des batailles.

4. Et elle ne cesse de jeter un cri discordant qui perce l'air comme une pointe.

Parfois, elle quitte la cour et disparaît. Elle laisse aux volailles pacifiques un moment de répit. Mais elle revient plus turbulente et plus criarde. Et, frénétique*, elle se vautre à terre.

Qu'a-t-elle donc?

La sournoise fait une farce.

Elle est allée pondre son œuf à la campagne.

frénétique : agitée, furieuse.

J. Renard
Histoires naturelles
Flammarion, éd.

Comprenons

1. Une poule ordinaire ne pond pas d'œufs d'or : cherchons à quelle fable de La Fontaine pense l'auteur en disant cela.
2. La poule est-elle chaussée? Pourquoi, alors, dirait-on « qu'elle marche pieds nus »?
3. D'une personne querelleuse, on dit « elle ne rêve que plaies et bosses »; qu'est-ce que cela veut dire?
4. La pintade reste sauvage, elle cache ses œufs. Comment J. Renard le dit-il, pour nous amuser?

Lisons avec expression

5. Lisons à petits coups, comme c'est écrit, en prenant le temps de nous représenter les petits détails.

Réfléchissons

6. Quelles actions de la poule l'auteur a-t-il particulièrement bien observées? Qu'est-ce qui fait penser que la pintade a mauvais caractère?

Le coucher des poules

Lisons bien Articulons : châtaignier (*tè-gnyé*) ; ajonc (*on*) ; foyer (*foi-ié*).
Prononçons bien : et = é fermé ; est = è ouvert.
Lisons : elle casse et suce... c'est... une poule est sotte... et elle va... elle est vide... et sa sœur...

1. « Tu te fatigues, va fermer les poules !... »
L'enfant tressaille... La basse-cour est son domaine, et cet empire* sur les volailles le ravit.

Ici, une poule, c'est quelqu'un. A preuve qu'elle a son nom.

Il y a Blanchette qu'il faut surveiller, car elle casse et suce ses œufs ; la Rouge, qui les dissimule dans les ajoncs — mais une poule est sotte, et elle s'en va d'un petit air conquérant, la crête rouge, vers les fourrés, en caracatant* ; elle essaie de faire croire qu'elle ne pense qu'à picorer...

empire : l'enfant commande aux volailles, c'est lui qui s'occupe du poulailler.

caracatant : mot inventé par l'auteur pour imiter le caquetage de la poule.

2. Il y a Cocotte qui vient piquer le creux de sa main, même quand elle est vide ; et sa sœur qui lui ressemble si peu ; sauvage, elle se branche dans le châtaignier comme un faisan ; on n'a jamais pu la renfermer.

Il y a la Vieille, qui vient se chauffer au foyer, que le chat, cependant si jaloux, n'ose chasser, car elle n'est pas endurante et la détente de son bec est rude.

Toutes ces bonnes femmes caquettent, discutent, se bousculent pour une place au perchoir, battent des ailes, retombent, remontent. Puis, peu à peu, les petites querelles s'apaisent ; l'œil se tourne de côté vers Jacques qui les compte ; elles sont trente ; il n'en manque point. C'est qu'il les connaît bien ; il distingue même les œufs de chacune : aucun n'a la même teinte ni la même forme. Ce sont maintenant des boules sans pattes, leur jabot déborde le perchoir...

3. Les dernières confidences se font à mi-voix ; un cri quasi* humain vient de la gorge de Blanchette. La Rouge fait entendre une plainte qui s'arrête tout à coup ; le coq, rude et nerveux, s'affaire encore, commande à tort et à travers, houspille* ses voisines et trouble l'ordre en voulant faire une police inutile.

quasi : presque.

houspiller : maltraiter, tourmenter.

Dans un coin défendu à tous, une mère fiévreuse abrite sous son ventre déplumé des petits pit-pit-pit; des becs sortent tour à tour de ses ailes gonflées, frémissantes sous les derniers mouvements des poussins; le peuple dort, Jacques met la cheville*.

la cheville : la petite pièce de bois qui tient la porte fermée.

D'après G. Maurière
Les Sourdiaux
Larousse, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui prouve que la Rouge est sotte?
2. Que craint le chat, quand la Vieille s'installe au foyer?
3. Pourquoi l'auteur appelle-t-il les poussins des « pit-pit-pit »?

Lisons avec expression

4. Dans une bonne lecture, on *insiste* sur certains mots : ici, par exemple, sur les verbes qui, dans l'énumération de ce qui se passe au poulailler, donnent une impression d'agitation (2e et 3e parties : ce que font les « bonnes femmes », le coq...). Cherchons ces verbes, appuyons en les lisant.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui montre que Jacques connaît très bien ses poules?

6. *Au restaurant*

Le menu

Lisons bien Articulons : **qu'est-ce** que (*kèce*) ; **acquiescâmes** (*kiè-same*).
Prononçons bien : sauf dans le mot **sud**, on ne prononce pas le **d** à la fin des mots.
Lisons : d'a**bord** (or), **tard** (ar), **pied** (ié), **friand, grand, blond.**

I. « Qu'est-ce que tu prends ? me dit mon ami.

— Pour moi, ce sera une salade de concombres... Il y a longtemps que tu professes à Paris ?

Et toi, qu'est-ce que tu prends ?

— Fais ton menu. Je prendrai le même. Par amitié ! Du reste j'aime tout.

— Eh bien ! du poulet.

— Tu ne prends pas d'abord un peu de poisson ?... Pour la première fois que nous nous rencontrons après tant d'années...

— Tu as raison... Je suis assez tenté par le mulet* à la livournaise*... »

mulet : genre de poisson à chair estimée.
à la livournaise : préparé à la mode de Livourne (ville d'Italie).

2. Deux fois déjà la serveuse s'était informée si « ces messieurs » avaient choisi. Nous étions dans un de ces petits restaurants, comme il en naît souvent à Paris, assez bons et pas trop chers, qui deviennent vite très achalandés*. Si l'on y arrive tôt, le patron est content de vous voir entrer; mais, trois quarts d'heure plus tard, voyant sa salle comble et des gens qui font le pied de grue*, il serait encore plus content de vous voir sortir.

« Réflexion faite, dis-je à mon ami, non, pas de mulet. Pas de poisson. Je prendrai plutôt de la salade. Du poulet avec de la salade. »

très achalandé : qui a une clientèle nombreuse (client = chaland).

faire le pied de grue : attendre longtemps, sur ses pieds, à la même place.

3. La serveuse était revenue, un peu impatiente cette fois.

« Avec des frites, les quarts de poulet? » nous demanda-t-elle.

Nous acquiesçâmes*...

Le vin, j'en laissai le choix à mon ami. Il parut rêver un instant.

« Nous prenons une bouteille de Meursault?

— Très volontiers... »

Nous étions dans la saison des figues et j'en suis très friand. Nous finîmes sur des figues.

« Les anciens Romains, me dit-il, étaient grands consommateurs de figues. Au Mans, tu te rappelles, au temps de Noël, les marchandes d'oranges criaient : « A la Valence! A la Valence! » Les oranges de Valence passaient alors pour les meilleures. A Rome, les figues les plus réputées étaient aussi celles qui venaient d'Espagne. »

nous acquiesçâmes : nous avons consenti, avons dit oui.

A. Dubois La Chartre
Le menu
N. R. F. n° 154
du 1-10-1965

Comprenons

1. Tout en fixant le menu, les deux amis continuent leur conversation : à quoi le voit-on?
2. Pourquoi la serveuse s'informe-t-elle du choix?
3. Pourquoi la serveuse s'impatiente-t-elle?

Lisons avec expression

4. Les propos sont tenus par trois personnes différentes : les deux amis, la serveuse. Distinguons bien qui parle, changeons de voix selon l'interloculeur.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui montre que les deux amis sont assez indifférents au menu de leur repas?

A la cafeteria

Lisons bien Articulons : comptoir (*kon-toir*) ; **immo**biliser (*im'-mo*) ; **steak** (*stèk*) ; ennui (*an-nui*), **pouding** (*din'gh*).

Prononçons bien : par**fum** (**um** se lit comme **un**) ; dans les autres mots, **um** final se prononce **om'**.
Lisons : maxi**mum** (*om'*), mini**mum**, al**bum**, **rhum**.

1. A présent, un plateau sur le bras, son chapeau rond sur la tête, Alexandre était dans une queue, à l'entrée de la cafeteria*. Le nez dans le dos du voisin, tous encombrés de leur petit plateau en métal peint, hommes et femmes cherchaient un passage vers le comptoir chargé de mets.

Avec eux, Alexandre gagna un peu de terrain, s'immobilisa, avança encore de quelques pas... Des soupières géantes lui envoyèrent des odeurs acides et grasses; à côté, mijotaient des ragoûts; les spaghettis* étaient en énormes baquets. Il y avait encore des légumes, d'autres viandes, des croquettes, des steaks-minute*; des plats d'une grande variété, assez bien apprêtés sans doute, tous contenus en des récipients stérilisés, mais ainsi disposés et mêlant si bien leur parfum que manger paraissait tout à coup d'un monstrueux ennui.

Leur plateau posé sur les barres chromées qui couraient le long du comptoir, les gens devaient se hâter de choisir...

cafeteria : (mot italien, prononcer *café*) désigne un café ou, comme ici, un restaurant où l'on se sert soi-même.

spaghetti : pâtes alimentaires longues, minces, cylindriques.

steak : tranche de viande; steak-minute : vite préparé.

2. Que disaient aujourd'hui les petites bandes de papier fixées au mur par-delà le comptoir? Remontant ses lunettes, Alexandre se prit à les étudier... Mais le temps de parcourir les menus du jour, de revoir, à l'étalage, les plats qui leur correspondaient, de calculer le prix, sans oublier la taxe, la foule emportait Alexandre loin de ce qu'il avait à peu près décidé de choisir.

Qu'importe!... D'ailleurs, il était sans appétit. Gâteaux, pointes de tartes, fromages, poudings, sorbets*, compotes : Alexandre, échoué devant le comptoir des desserts, plissait le front, se demandait ce qu'il voulait de tout cela. Cette tarte aux pommes, peut-être?

Sur son plateau il avait fini par poser un peu de fromage, des petits pains et une compote qu'il regardait déjà avec dégoût. Il remit la compote sur le comptoir, hésita devant une tartelette, finit par reprendre la compote. Il attrapa un carré de beurre, se

sorbet : dessert glacé, fait de sucre, de jus de fruits et aromatisé par une liqueur.

munit de fourchettes, cuillers et couteaux. D'un robinet de chrome, il reçut une tasse de café. Le café, c'était encore ce qu'il y avait de meilleur, assez fort pour ravigoter*...

ravigoter : rendre de la vigueur.

3. Tout au fond de la salle, il lui sembla voir une place inoccupée. Alexandre partit dans cette direction. Il allait aussi vite que possible en veillant à ne pas répandre le café. Il faisait de drôles de petits pas, serrés, hâtifs, comme un homme portant un objet précieux. Néanmoins, à chaque coup de coude qu'il recevait, sa tasse se déversait. Il en fut navré... Il se dépêchait. Ils étaient plusieurs du reste qui se croisaient, se précipitaient de-ci, de-là, à la recherche d'une table.

Comme Alexandre arrivait à la place qu'il avait repérée, quelqu'un de plus agile que lui s'en empara, et s'y assit, rayonnant. Alexandre lui lança un coup d'œil aigri, en branlant un peu la tête. Il repartit dans une autre direction...

Gabrielle Roy
Alexandre Chenevert
Beauchemin, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Alexandre perd-il l'appétit, devant tous les plats étalés?
2. Qu'est-ce qui marque bien les hésitations d'Alexandre?
3. Pourquoi Alexandre se pressait-il, malgré son plateau chargé?

Lisons avec expression

4. Pour donner l'impression des hésitations d'Alexandre, il faut marquer assez longtemps les arrêts et y laisser la voix en suspens.
   Mais la troisième partie doit retrouver un rythme plus rapide.

Réfléchissons

5. Que manque-t-il, sur le plateau d'Alexandre, pour former un repas complet?

La fondue

Lisons bien Articulons : un **as** (*ass*) ; **minutieux** (*sieu*) ; **gruyère** (*gru-yèr'*).
Prononçons bien : devant *a*, *o*, *u*, **c** = k, mais **ç** = ss.
Lisons : **c**ave, **c**oquelon, **c**uisine ; annonça, garçon, reçu.

1. « Prépare-nous la fondue, Breton! On la mangera à la cuisine.
— Écoute, dit l'aubergiste, c'est plein de monde, j'ai trop à faire, mais tu n'as qu'à descendre à la cave. Tu y trouveras du fromage et du vin blanc; fais-la toi-même, paraît que tu es un as* pour la réussir!
— Entendu! »
Dans la vieille cuisine, pavée de larges dalles de granit mal jointoyées*, au plafond bas et enfumé, Boule s'affairait.

un as : un homme très habile.

mal jointoyées : les joints des dalles sont mal remplis par le ciment.

2. La fondue est presque un plat national pour Chamonix. Il fallait voir avec quels soins minutieux la préparait le petit Boule. Ayant pesé un gros morceau de vrai gruyère d'alpage, il le découpa en fines lamelles dans un coquelon* frotté d'ail; il arrosa le tout de vin blanc et se mit à diluer* fromage et vin sur un feu vif, jusqu'à ce que cela ne formât plus qu'une crème onctueuse et parfumée, qui bouillonnait doucement. Il y jeta deux verres de kirsch et continua à brasser.
Pierre étant venu l'aider, allumait un réchaud sur la table de cuisine, puis tous vinrent s'attabler autour du coquelon de terre où mijotait la fondue.
« Fin prêt, Boule? demandèrent les autres.
— Fin prêt!
— Attaquons! » annonça joyeusement Georges.

coquelon : mot régional pour désigner une cocotte à bords peu élevés.

diluer : l'auteur veut dire fondre ensemble.

3. Chaque convive se munissant d'un gros dé de pain piqué au bout de sa fourchette, le plongea dans la fondue et le retira bien enrobé de fromage. Les conversations cessèrent et chacun se dépêcha jusqu'à ce qu'il ne restât plus, adhérant au fond du récipient, qu'une croûte dorée, le « craquelin »; alors, avalant selon la tradition un verre de kirsch, ils se mirent en devoir de découper cette croûte qui conservait, décuplés*, tous les arômes de la fondue.

décuplé : multiplié par dix.

Breton, qui lorgnait du coin de l'œil, n'attendit pas qu'on l'appelât pour apporter les bouteilles de roussette à long col, et le vin blanc succéda à la fondue. Légèrement grisés par ce plat haut en chaleur, les garçons parlaient ferme et bruyamment.

R. Frison-Roche
Premier de cordée
Arthaud, éd.

Comprenons

1. Pourquoi l'aubergiste ne prépare-t-il pas lui-même la fondue?
2. De quoi la fondue se compose-t-elle?
3. De quelle façon particulière consomme-t-on la fondue?

Lisons avec expression

4. Donnons bien le ton aux propos de la première partie : Breton est pressé. Exposons bien les préparatifs (2e partie), puis le cérémonial de la dégustation (3e partie) : lecture lente, posée.

Réfléchissons

5. Dans chaque région il existe des plats locaux. Nommons ceux de chez nous et donnons, si possible, la recette de l'un d'eux.

7. *Grand vent*

Et vint l'automne...

Lisons bien Articulons : au**tomne** (*tonne*) ; **rez**-de-chaussée (*ré*).

Prononçons bien : **er** = é fermé quand **r** n'est pas prononcé ;
e se prononce **è** quand **r** est prononcé.

Lisons : (**é** fermé) tom**ber**, le roch**er**, le grenier, protéger ;
(**è** ouvert) l'hiv**er**, la m**er**, éternel, rech**er**che ;
(**é** ou **è**) ? d**er**nier, cherch**er**, p**er**cer, f**er**mer.

1. Les mois d'été conduisirent à un automne noyé de brumes. Les matinées devinrent froides. Les nuits glacées annonçaient l'hiver. La forêt de Truau, comme les arbres autour de Plyn*, se para de toutes les couleurs ; puis les feuilles, argentées ou rouillées, se mirent à tomber, couvrant le sol. La mer arracha les goémons de leurs rochers. Les fleurs d'automne, rouges ou brunes, apparurent avec les premières pluies, puis se penchèrent sur leurs longues tiges. On rentra les récoltes, et les pommes furent soigneusement rangées dans les greniers.

La plupart des oiseaux avaient disparu avec le soleil d'été ; il ne restait plus que les éternelles mouettes à la recherche du poisson, les cormorans* au long cou et les macareux* turbulents et dodus.

Plyn : petit port de Cornouailles (Grande-Bretagne), non loin de Plymouth.

cormoran : oiseau palmipède marin, grand pêcheur de poissons.

macareux : genre de petit pingouin à gros bec.

2. La rivière devint silencieuse, et l'on n'entendit plus que le murmure des feuilles tombant sur le sol et le cri morne des courlis* cherchant à marée basse leur nourriture sur les bancs de boue.

Le crépuscule venait vite, dès six heures, et les gens de Plyn fermaient alors leurs portes et leurs fenêtres pour se protéger du brouillard humide, laissant la nuit envelopper leurs maisons bien closes.

Et c'est ainsi que s'acheva la dernière semaine d'octobre.

Puis un après-midi, le temps changea brusquement. Des nuages pourpres s'amoncelèrent au sud-ouest, tandis que grossissait à l'horizon une longue traînée noire. Avec le changement de marée, le vent se transforma en rafales et se mit à courir à l'assaut de Plyn.

courlis : oiseau échassier qui fréquente les rivages marins.

3. Des vagues, hautes comme des collines, s'écrasèrent contre les rochers du port, qui fut lui-même envahi par l'eau. Les embruns* passaient au-dessus des ruines du château, et la mer, ayant atteint les quais, envahit les rez-de-chaussée des maisons du quartier.

Les hommes, ayant mis leurs femmes et leurs enfants à l'abri à l'intérieur des habitations bien fermées, se hâtèrent vers le port pour se rendre compte de la situation de leurs bateaux...

La pluie n'avait pas cessé. Le vent et la mer chantaient à l'unisson*. Toutes les feuilles étaient dispersées, et les branches brisées faisaient, dans les arbres, un bruit semblable à celui des chaînes d'un navire.

les embruns : pluie fine produite par les vagues qui se brisent.

à l'unisson : ensemble et sur le même ton.

Daphné du Maurier
La Chaîne d'amour
Albin Michel, éd.

Comprenons

1. Pourquoi beaucoup d'oiseaux ont-ils disparu, alors que mouettes et cormorans sont restés?
2. Quel est le mot qui prouve qu'on est au bord de la mer?
3. Pourquoi les hommes se *hâtent*-ils vers le port?

Lisons avec expression

4. Après un début calme, le ton change au milieu de la deuxième partie, le débit devient plus rapide, et des mots « forts » doivent être mis en relief : *brusquement, longue* (traînée), *hautes, s'écrasèrent*... Cherchons-en d'autres.

Réfléchissons

5. Trouvons, dans le texte, ce qui fait déjà de l'automne une rude saison, dans le pays de Cornouailles.

Le mistral

Lisons bien Articulons : septembre (*sèp'*) ; flagellait (*gel'-lè*).

Prononçons bien : sauf dans le pluriel des verbes, **ent**, à la fin des mots, se prononce **an**.

Lisons : le **vent**, solidement, un ronflement, le retentissement, constamment, un grondement.

1. Depuis trois jours déjà, le mistral soufflait. Mais, le soir, il redoubla avec une violence nouvelle; Martine annonça qu'il durerait trois jours encore. Les vents de la fin septembre, au travers de la vallée de la Viorne, sont terribles.

Aussi eut-elle soin de monter dans toutes les chambres pour s'assurer que les volets étaient solidement clos. Quand le mistral soufflait, il prenait la maison en écharpe*, sur le petit plateau où elle était bâtie. Et c'était une rage, une trombe continue, furieuse, qui flagellait* la maison, l'ébranlait de la cave aux greniers, pendant des jours, pendant des nuits, sans arrêt.

en écharpe : en travers, en biais.

flageller : frapper à coups de fouet. Les claquements du vent fouettent la maison.

2. Les tuiles volaient, les ferrures des fenêtres étaient arrachées, tandis que, par les fentes, à l'intérieur, le vent pénétrait, en un ronflement éperdu* de plainte, et que les portes, au moindre oubli, se refermaient avec des retentissements de canon. On aurait dit tout un siège à soutenir, au milieu du vacarme et de l'angoisse.

Que de fois, dans cette journée, ils allèrent à la fenêtre, attirés par la tempête! Pendant ces coups de mistral, le soleil ne cesse pas de luire, le ciel reste constamment bleu, mais c'est un ciel de bleu livide*, trouble de poussière; et le soleil jaune est pâli d'un frisson.

éperdu : extrême.

livide : de la couleur du plomb.

3. Ils regardaient de loin les immenses fumées blanches qui s'envolaient des routes, les arbres pliés, échevelés*, ayant tous l'air de fuir dans le même sens, du même train de galop, la campagne entière desséchée, épuisée sous la violence de ce souffle toujours égal, roulant sans fin avec un grondement de foudre. Des branches cassaient, disparaissaient, des toitures étaient soulevées, charriées si loin qu'on ne les retrouvait plus.

échevelés : les branchages secoués semblent une chevelure en désordre.

E. Zola
Le docteur Pascal
Fasquelle, éd.

Comprenons

1. Comment Martine pouvait-elle connaître la durée de la tempête?
2. A quoi l'assaut du vent fait-il penser?
3. Qu'est-ce que les fumées blanches qu'on voit sur les routes?

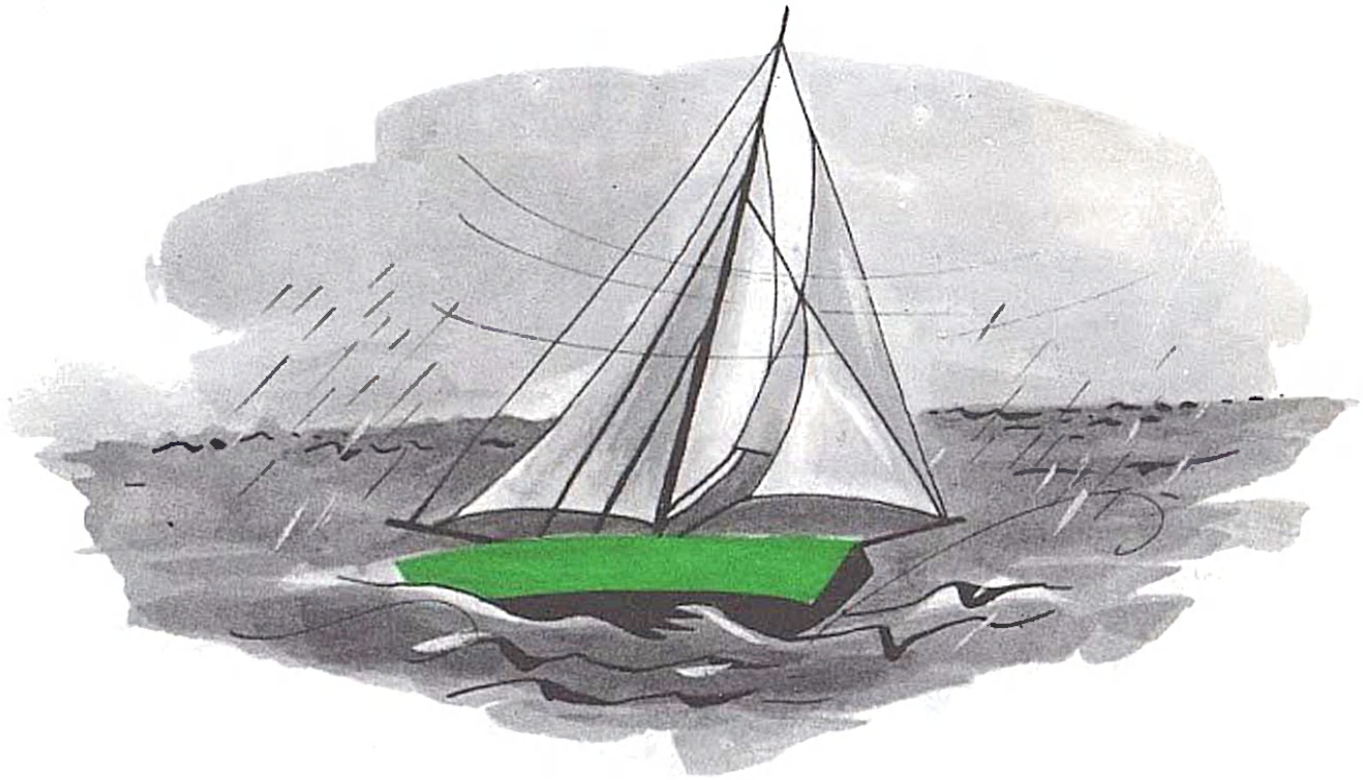
Lisons avec expression

4. Il faut, tout au long du texte, en détachant bien les phrases et en appuyant bien sur les mots forts (à chercher), donner l'impression de la violence du mistral.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui donne une idée de la rapidité et de la violence du mistral?

Dans la zone des ouragans



Lisons bien Articulons : **Gulf Stream** (*gheulf-strim'* avec un i long) ; **New** York (*niou*) ; **firecrest** (*faïr' crest*).

Prononçons bien : nous **faisons** (*fe-zon*) ; en **faisant** (*fe-zan*).

Dans le verbe *faire*, **fai** se prononce **fe** quand il est suivi d'une syllabe sonore.

Lisons : je **fai**sais, tu **fai**sais, il **fai**sait, nous **fai**sions, vous **fai**siez, ils **fai**saient.

1. Le vent était Ouest et très fort. Je voulais passer au sud des îles Bermudes pour rencontrer le Gulf Stream* et profiter de son courant nord-est pour remonter vers New York.

Durant l'après-midi, je réparais les déchirures dans la grand-voile. Au moment de la hisser à nouveau, le vent avait atteint la force d'une tempête.

Les vagues étaient hautes et déferlaient* à bord. Le pont était constamment sous l'eau; le navire se couchait sous la force du vent et plongeait dans la mer, ensevelissant le pont.

Gulf Stream (courant du golfe) : courant marin chaud qui, partant du golfe du Mexique, va vers Terre-Neuve puis traverse l'Atlantique jusqu'à l'Europe.

déferlaient : se brisaient, en se répandant brutalement.

2. Celui-ci avait l'inclinaison du toit d'une maison, et je devais faire grande attention pour me déplacer. Une glissade, et j'aurais été par-dessus bord, tandis que mon navire, sans maître désormais, s'en serait allé au loin, me laissant pour nourriture aux requins et aux daurades...

La tempête continua toute la nuit. J'étais debout à quatre heures, le lendemain matin, juste à temps pour amener* la grand-voile devant un fort coup de vent qui faisait tourbillonner l'écume à la surface de la mer et aurait sûrement déchiré toute ma toile.

amener la voile : abaisser la voile.

3. Il faisait un sale temps, vraiment. Un vent vicieux poussait devant lui d'énormes vagues avec des crêtes moutonneuses. Quand mon navire plongeait au milieu d'elles, il ensevelissait son avant sous un tourbillon d'écume qui volait dans les voiles et courait le long du pont, pour s'écouler à l'arrière.

J'étais trempé, saturé* d'eau de mer, lavé alternativement* par l'écume et la pluie, mais il faisait chaud et je ne portais aucun vêtement qui aurait été de peu d'utilité en de telles circonstances.

saturé : l'auteur était complètement mouillé, il n'aurait pas pu l'être davantage.

alternativement : tour à tour.

Je ne me plaignais jamais du mauvais temps, qui met à l'épreuve l'habileté et l'endurance du marin ainsi que la force de son navire. J'avais un adversaire redoutable et, tout joyeux dans la tempête, je chantais toutes les chansons de mer dont je pouvais me souvenir.

4. Le *Firecrest** plongeait dans l'écume comme s'il voulait se faire sous-marin, et se couchait lourdement sous les coups du vent; la tempête soufflait droit de la direction où je désirais aller, et le navire avait à combattre pour chaque mètre qu'il gagnait. Il ne se comportait vraiment pas mal dans ce mauvais temps...

Firecrest : c'est le nom du bateau d'A. Gerbault.

Au dehors, maintenant, soufflait un véritable ouragan. Le ciel était entièrement obscurci de nuages noirs si bas et si épais que le jour semblait être la nuit. La pluie tombait à torrents, lancinante et m'aveuglant presque...

Ni les tempêtes qui déchiraient mes voiles, ni l'eau qui entrait dans la cabine, ni la pluie d'écume qui me fouettait constamment ne pouvaient apaiser mon amour de la mer.

A. Gerbault
Seul, à travers l'Atlantique
B. Grasset, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui montre la violence de la tempête?
2. Pourquoi la chute du navigateur dans la mer aurait-elle été sans remède?
3. Qu'est-ce qui réjouissait Alain Gerbault dans la tempête?
4. Comment le navigateur et son bateau supportent-ils leurs épreuves?

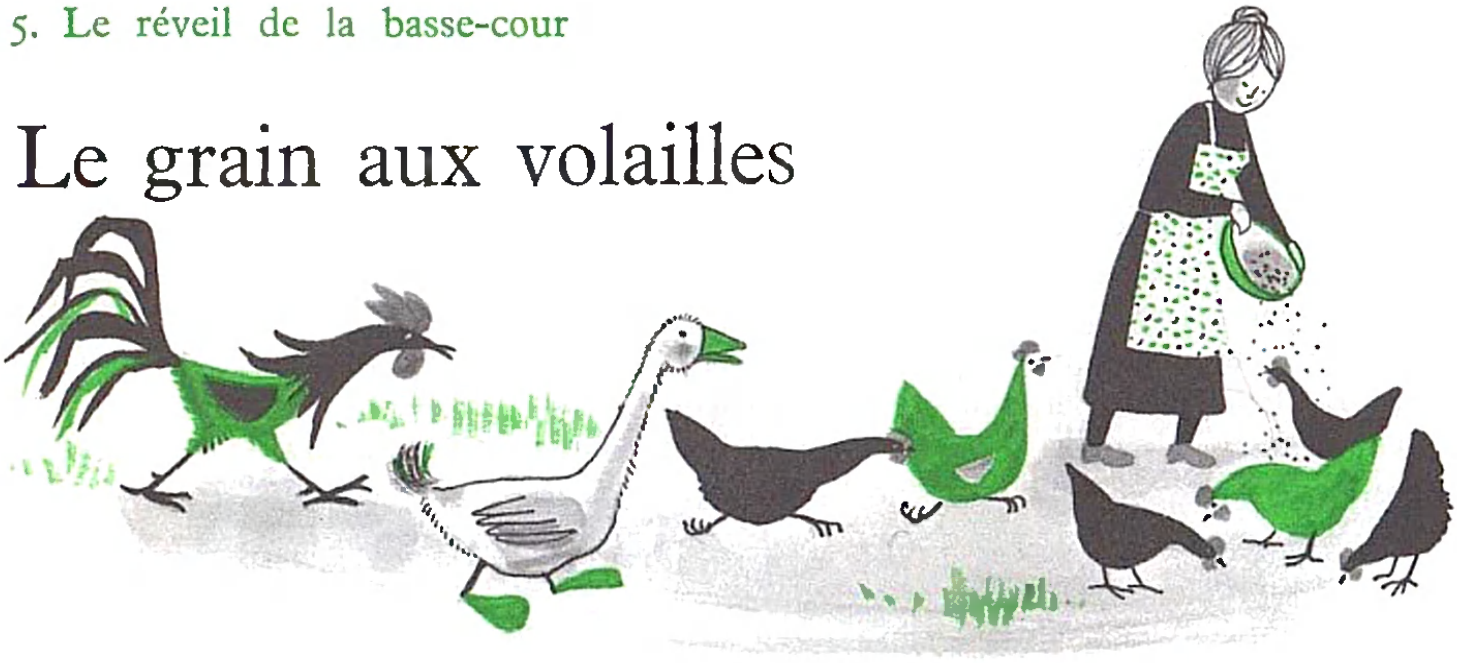
Lisons avec expression

4. Le ton doit rester *naturel*. C'est Alain Gerbault qui parle, il *raconte avec simplicité* : la tempête ne l'émeut pas, c'est seulement un moment difficile pour lui.

Réfléchissons

5. De quelles qualités de caractère Alain Gerbault fait-il preuve?

Le grain aux volailles



La vieille, quand parut l'astre*, prit à poignée
Du grain | dont elle emplit sa robe retroussée.
Ayant levé de sa main libre le loquet,
Elle imita de la volaille le caquet.
Toute la cour frémit en l'entendant paraître.
L'éventail* des pigeons tourna sous les fenêtres.
L'œil brillant tel qu'un grain de ces épis qui choit*,
Une poule accourut, puis toutes à la fois.
Comme les flots des ruisselets parmi les pierres,
Les plumes de leurs cous mobiles chatoyèrent*,
Le canard | dont le dos a du bronze l'éclat |
Se balança | tel se balance un bateau plat.
Torchon que le vent enfle et chasse à ras de terre,
L'oie | aux ailes gonflées | balaya la poussière. ||
Tous étaient devenus ainsi | blancs ou vermeils |
A boire, ô, beau maïs, les gouttes de soleil.

l'astre : le soleil.

l'éventail des pigeons : l'envol des pigeons qui se déploie.

choit : tombe.

chatoyèrent : eurent des reflets brillants et changeants.

Francis Jammes
Ma France poétique
Mercure de France

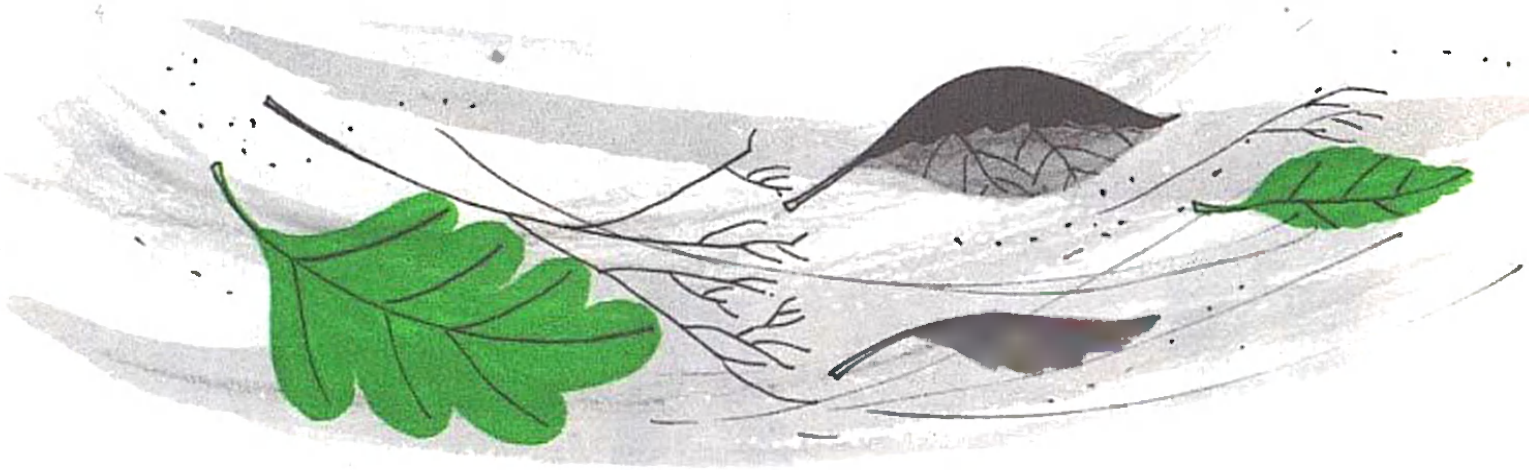
Le sens

1. Quand et où se passe cette scène familière? Quels en sont les principaux acteurs?
2. Par quelles observations, quelles comparaisons, l'auteur dégage-t-il la poésie de la scène?

La diction

Disons ces vers réguliers d'un ton simple et naturel.
Marquons l'animation de la basse-cour en insistant sur les verbes : *frémit, tourna, accourut, chatoyèrent, se balança.*
Détachons le dernier vers où les grains d'or du maïs sont comparés à des gouttes de soleil.

Chant du vent à décorner les bœufs



ton vif
Le vent court à brise abattue |
il court | il court | à perdre haleine ||

on interrogatif
Pauvre vent perdu et jamais au but |
Où cours-tu si vite à travers la plaine || ?
Où je cours si vite | où je cours si vite |

avec indignation
Le vent en bégaye d'émotion et d'indignation* ||
Se donner tant de mal et de gymnastique |
et qu'on vous pose après de pareilles questions || !

indignation : sentiment de colère et de révolte.

A quoi bon souffler si fort et si bête
et puis s'en aller | sans rien emporter | ?
Quelle vie de chien | qui toujours halète | *
Qui tire sa langue de chien fatigué || !

halète : respire fort et avec précipitation.

avec énergie
Jusqu'au bout du monde | il faut que tu ailles |
poussant ton charroi de vent qui rabâche* ||
Vente | vent têtu de sac et de paille...

rabâche : répète sans cesse et inutilement.

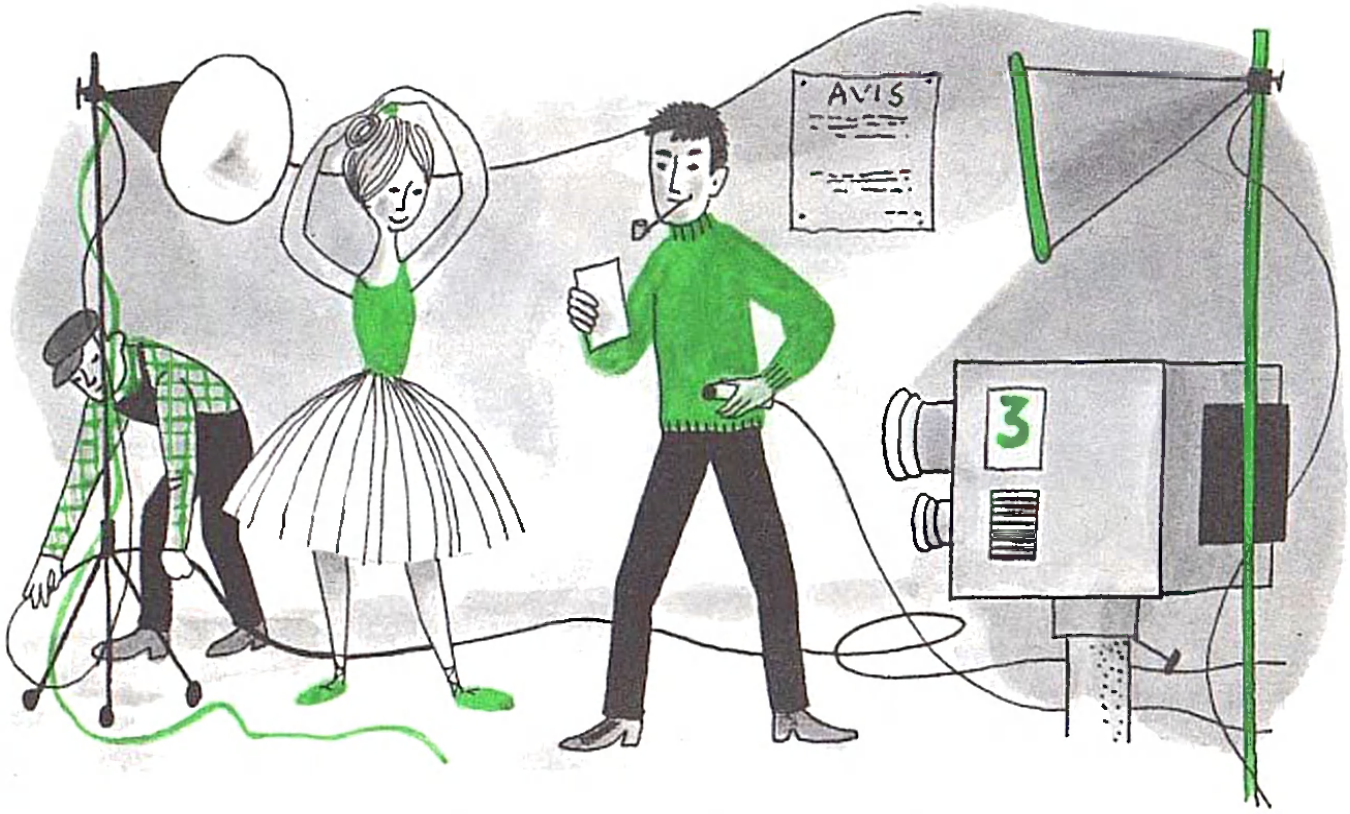
Claude Roy
Un seul poème
Gallimard, éd.

Le sens

Dans ce dialogue entre le poète et le vent, où le poète montre-t-il sa pitié pour le vent qui court sans but et sans résultat?

La diction

Varions le ton selon les indications données.
Dans la première strophe, insistons sur *pauvre* et *perdre* pour marquer la pitié. Dans la troisième strophe, insistons sur *fort* et *bête* qui marquent l'inutilité des efforts du vent. Dans le dernier vers, mettons en relief le mot *têtu*.



Dans un studio de télévision

Lisons bien Articulons : immense **h**angar, un **h**aut-parleur (*h* aspiré, pas de liaison) ; camera**man** (*man'*), au pluriel camera**men** (*mèn'*).

Prononçons bien : au début d'un mot, **ex** suivi d'une consonne se prononce **eks.**

Lisons : s'**ex**clamer, **ex**tasié, **ex**cuse, **ex**ploit, **ex**térieur.

1. « La télévision?... A propos, cela vous intéresserait-il de voir comment les choses s'y passent?

— Oh! oui, m'sieu le Grand Jim! s'exclamèrent les quatre enfants, extasiés.

— Parfait! Je dois participer à une émission samedi après-midi : voulez-vous venir tous aux Buttes-Chaumont?* »

Nous voici donc aux Buttes-Chaumont. Le studio 14, où Jim Canaveral nous a donné rendez-vous, se trouve au premier étage.

En montant l'escalier, quelle incroyable agitation! Nous croisons des machinistes en bleu* de travail, portant d'énormes panneaux de contre-plaqué qui serviront à construire un décor;

Buttes-Chaumont : grand parc parisien, près duquel sont situés des studios de télévision.

bleu : vêtement de travail (souvent en toile *bleue*).

des figurants qui montent et qui descendent à toutes jambes, déguisés en archers, en mousquetaires, en toréadors...

2. « Pourquoi sont-ils si pressés ? Ils ont peur d'être en retard ?
— Non, mais à la télévision tout le monde court, s'énerve et s'agite, on ne sait trop pourquoi ! »

Voici le studio 14. Imaginez une sorte d'immense hangar, transformé en un invraisemblable magasin de bric-à-brac*. En haut, accrochés à des passerelles qui traversent tout le studio, une quantité inconcevable de projecteurs de toutes les tailles... En bas, une masse de câbles électriques qui courent de tous les côtés, comme des lianes. Le long des murs, toutes sortes de décors...

bric-à-brac : les appareils pêle-mêle font songer à l'entassement des marchandises d'occasion dans la boutique d'un brocanteur.

3. Il y avait une multitude de gens affairés (les techniciens), des comédiens, des danseurs, inquiets et énervés. Enfin, bien entendu, quatre caméras, l'une d'elles étant montée au sommet d'une espèce de grue.

« Pourquoi est-elle si haute, pourquoi la fait-on monter ou descendre ? s'informe Christian.

— Pour suivre Jim dans son déplacement.

— Pourquoi chaque cameraman* a-t-il un casque avec des écouteurs et un microphone devant la bouche ?

— Pour rester en communication avec le réalisateur qui se trouve dans une cabine au-dessus du studio... »

cameraman (pluriel : cameramen) : mot anglais qui désigne l'homme chargé de manœuvrer la caméra, appareil de prises de vues.

Le Grand Jim nous ayant aperçus, s'approcha de nous. Au même instant, une grosse voix se fit entendre, diffusée par un haut-parleur :

« Cameramen, à vos casques ! Tout le monde à sa place ! Nous allons répéter ! »

Michel R. Hofmann
Sur le sentier du cinéma
Presses de la Cité
Département G. P.
Bibliothèque Rouge et Or.

Comprenons

1. Pourquoi Jim donne-t-il rendez-vous aux enfants dans un studio ?
2. Pourquoi y a-t-il tant de câbles électriques ?
3. Pourquoi le réalisateur s'installe-t-il *au-dessus* du studio ?

Lisons avec expression

4. Observons bien le changement de voix, chaque fois que l'interlocuteur change ; c'est important pour qu'on suive les conversations, pour qu'on sache qui parle.

Réfléchissons

5. Indiquons sommairement le rôle des différentes personnes que rencontrent les enfants.

Match scolaire télévisé

Lisons bien Articulons : les supporters (*teur*) ; le **speaker** (*spi-keur*) ; **foot-ball** (*fout'-baul*).

Prononçons bien : distinguons **un** qui se prononce en allongeant les lèvres,
de **in** qui se prononce en collant les lèvres aux dents.
Lisons : pan**tin**, inter**cept**e, **vingt**, **in**ternational ;
un, cha**cun**, au**cun**, embr**un**, comm**un** ;
un instant, cha**cun** intervient, au**cun** chemin.

PANTIN CONTRE RUE DE TURENNE (III^{e} arr^{t})

1. Enfin le jour tant attendu est arrivé!

A l'heure fixée, les parents qui n'avaient pas pu se déplacer virent apparaître sur leur petit écran une vue d'ensemble du stade. Puis les deux équipes sportives furent présentées avec le palmarès* de leurs victoires précédentes.

palmarès : liste des gagnants.

Les joueurs étaient prêts et n'attendaient plus que le coup d'envoi. Le coup de sifflet de l'arbitre retentit. L'équipe de Pantin attaque; mais la défense du III^{e} est sur ses gardes : le ballon est intercepté* par un des arrières, qui le passe d'un coup magistral* à son ailier droit, lequel l'envoie à l'avant-centre. L'avant-centre le renvoie droit vers le but du camp adverse. Mais, dans un saut spectaculaire*, François a arrêté le ballon.

intercepté : arrêté au passage.

un coup magistral : un coup de maître, très habile.

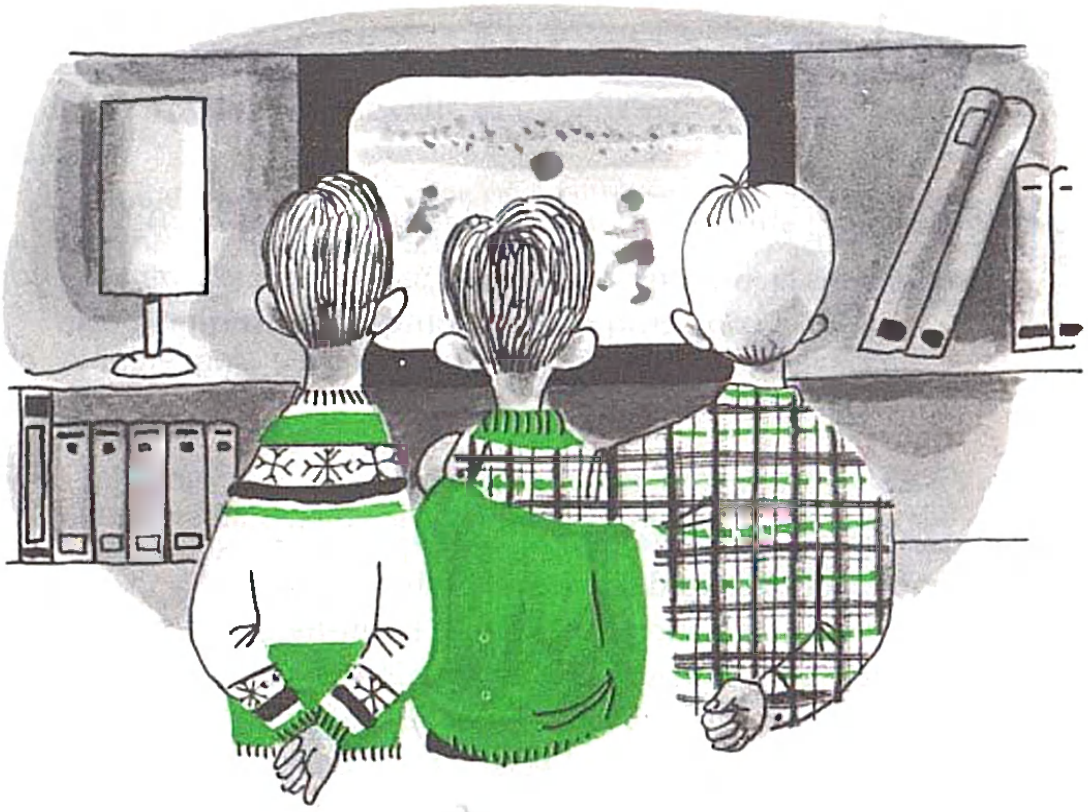
spectaculaire : étonnant, qui attire l'attention.

2. La partie s'annonçait bonne : le jeu serait serré. Alex, Guy et Maurice serraient les poings devant l'écran comme s'ils s'étaient trouvés dans les tribunes avec les spectateurs. Ah! qu'ils auraient voulu encourager eux aussi leurs camarades! Pourvu que, là-bas, les supporters* crient assez fort! Pourvu que leur voix porte jusqu'aux joueurs et que l'équipe se sente bien épaulée!

un supporter : mot anglais (admis en français) qui désigne le partisan d'une équipe.

On put voir un instant les vingt-deux joueurs; puis le public des tribunes, gesticulant, criant, se démenant, fut à son tour présenté, tandis que la voix du speaker annonçait :

3. « Jusqu'à présent, aucun but n'est marqué... Nos garçons sont entièrement pris par leur jeu. Peut-être y aurait-il avantage, pour certaines équipes professionnelles, à regarder ces jeunes qui assureront demain la relève; qui sait si, parmi ces garçons, ne se



trouve pas celui-là même qui représentera demain la France à la Coupe internationale de foot-ball? »

Les téléspectateurs suivaient la partie.

Le speaker donnait les précisions voulues :

« Le gardien de but de l'équipe aux maillots foncés — équipe de la Rue de Turenne — arrête la balle et la renvoie à ses co-équipiers. Remarquez en passant qu'il ne la garde pas une seconde de trop, ce qui permettrait à son camp de souffler. Non. Ici, point de passes trop savantes : le jeu reste un jeu. »

(à suivre)

Comprenons

1. La scène décrite est-elle vue au stade, ou sur l'écran d'un appareil de télévision?
2. Pourquoi Alex, Guy et Maurice sont-ils inquiets?
3. Pourquoi ce match scolaire est-il intéressant?

Lisons avec expression

4. C'est un reportage en télévision; donnons à la parole du speaker l'allure habituelle en ces circonstances : débit très rapide selon le déroulement de la partie, coupures prolongées dans les moments d'attente.

Réfléchissons

5. Bien qu'il n'y ait pas encore de but marqué, quel intérêt le speaker trouve-t-il à la partie?

Match scolaire *(suite)*

Lisons bien Articulons : **shoote** (*choute*) ; **évidemment** (*da-man*).

Prononçons bien : le **q** de **cinq** ne se prononce pas devant une consonne.

Lisons : (*sin*) **cinq** garçons, **cinq** filles, **cinq** minutes ;
mais avec liaison devant une voyelle : cinq enfants, cinq oiseaux, cinq écoles.

1. « Voici près de quinze minutes que le jeu est commencé, disait la voix du speaker, et bientôt le coup de sifflet de l'arbitre annoncera la mi-temps*. Pour une formation aussi jeune la mi-temps n'est pas de quarante-cinq minutes, mais de vingt minutes seulement. L'équipe de Pantin vient d'intercepter la balle; son ailier droit la passe à son avant-centre, qui shoote* vers le but adverse... Le gardien de but saute. C'était un shoot très précis... (La voix du speaker avait pris un débit très rapide). Ça y est!... Non, la balle a touché la barre transversale, elle n'est pas entrée, mais c'était moins une...

mi-temps : moitié de la durée du jeu.

shooter (*mot venant de l'anglais*) : lancer le ballon d'un coup de pied violent.

2. Les deux équipes sont au repos maintenant. Elles sont très dynamiques* et c'est un plaisir de les voir jouer... Je ne crois pas être seul de cet avis, à en juger par l'expression de ceux qui garnissent les tribunes. Nous y trouvons, évidemment, les camarades et les parents de ces garçons... »

dynamiques : pleines d'entrain, d'énergie.

Sur le petit écran passaient à présent les visages des spectateurs. Puis soudain, apparut, presque en gros plan, Jacques Marcadier. Le speaker souligna l'importance que l'on pouvait attacher à la présence d'un tel champion pour une compétition scolaire.

« Nous en sommes toujours au même point : un but à zéro, annonça le speaker. Un but pour l'équipe de la rue de Turenne. Le jeu se déroule toujours aussi rapide, malgré la fatigue des joueurs. Jeu très animé, comme vous pouvez en juger; jeu très équilibré... »

3. Mais brusquement les images se brouillèrent. Une phrase parut sur l'écran : *Dans quelques instants la suite de notre émission.*

L'interruption, heureusement, fut de courte durée. « Le match se termine : un à zéro, pour l'équipe de la rue de Turenne, que nous félicitons chaudement. »

Voyons comment les garçons se comportent sur le stade. L'entente la plus cordiale semblait régner entre les deux équipes qui venaient de s'affronter. Il était évident qu'on s'estimait entre adversaires loyaux.

Les deux capitaines apparurent presque en gros plan, bras dessus, bras dessous, et se déclarèrent enchantés d'une partie menée si honnêtement de part et d'autre.

S. Gilmar
La Mascotte du Cours moyen
Presses de la Cité
Département G. P.
Bibliothèque Rouge et Or.

Comprenons

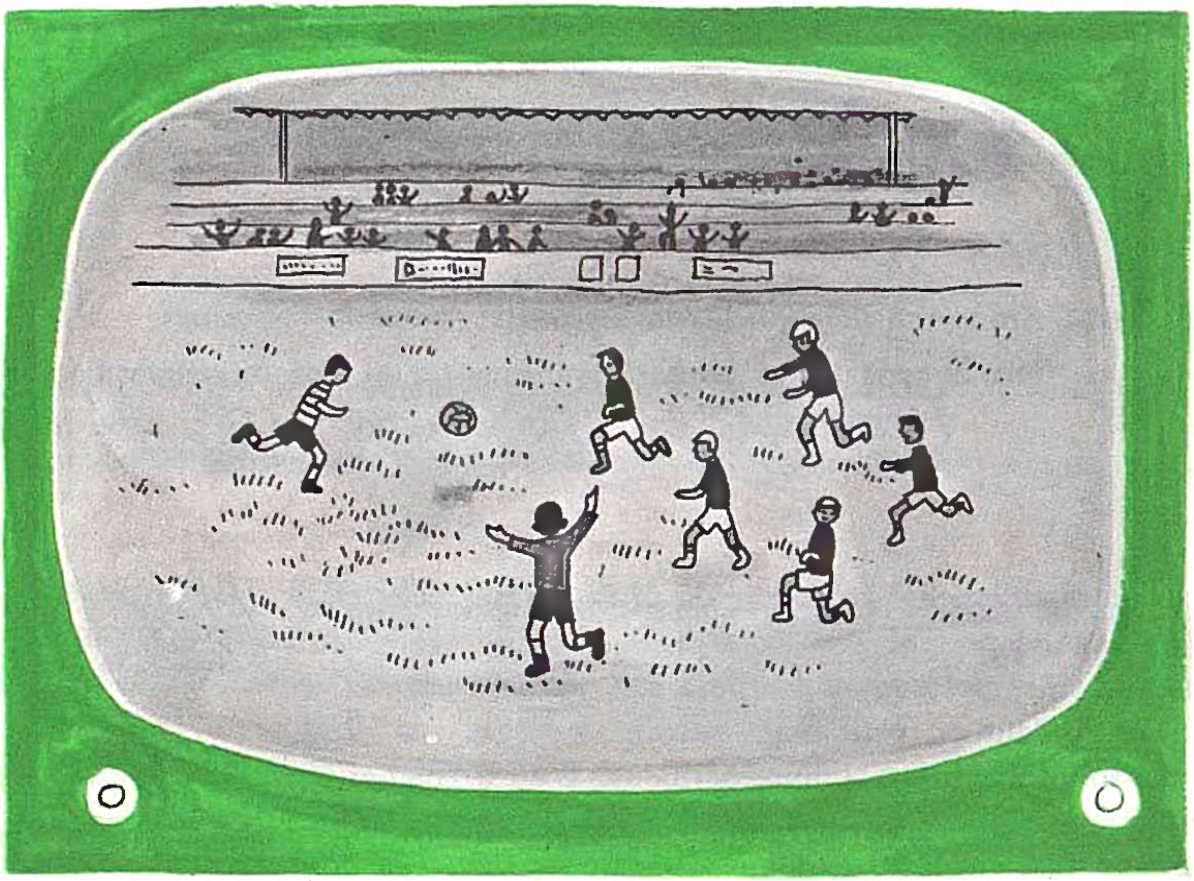
1. Pourquoi les mi-temps sont-elles courtes pour les équipes de jeunes?
2. A quoi les téléspectateurs peuvent-ils *juger* que le jeu est très animé?
3. Qu'est-ce qui prouve que la partie fut loyalement conduite de part et d'autre?

Lisons avec expression

4. Distinguons bien les parties où le speaker suit et décrit le jeu, à toute vitesse, et lisons comme il parle devant son micro.
   Les explications données, hors du jeu, sont dites plus calmement.

Réfléchissons

5. Le speaker se contente-t-il de décrire le déroulement de la partie? Comment intéresse-t-il les téléspectateurs?



9. *Frères et sœurs*

Line et Bobby

Lisons bien Articulons : in-con-tes-ta-ble-ment ; **égoïsme** (*go-isme*).

Prononçons bien : au commencement d'un mot, **ex** devant une voyelle se prononce **egz.**

Lisons : **ex**emple, **ex**amen, **ex**écuter, **ex**iger, **ex**ister.

1. Line a incontestablement* le devoir de protéger son petit frère Bobby. Et Line le protège avec passion.

A veiller sur ses premiers pas, elle a mis un soin attendri et maternel, le guidant du petit doigt parmi les pièges des allées, écartant de son chemin les cailloux périlleux. L'an dernier, Line avait encore un peu peur d'entrer toute seule dans la grande mer murmurante; eh bien, le jour où elle a vu Bobby rôder au bord

incontestablement : sans aucun doute, sans discussion possible.

de la plage et finalement s'asseoir au sein d'une vaguelette, c'est elle qui, oubliant ses terreurs, s'est précipitée la première à son secours.

2. Ce n'est pas seulement les périls extérieurs que Line écarte de son frère... Elle le détourne de l'égoïsme en l'habituant à partager avec sa sœur ses bonbons et ses joujoux. Elle l'habitue à la modestie en lui enseignant à se contenter des derniers rôles dans les jeux quotidiens. Elle l'a sévèrement grondé de sa cruauté quand il a pris avec le chat des libertés abusives*. Elle le préserve de la paresse en le contraignant* à ne jamais laisser traîner ses joujoux, et l'invite a la complaisance en lui faisant ranger ceux de sa sœur. Jamais elle ne manque en temps opportun de lui faire dire « merci » ou « s'il vous plaît. » Avec vigueur, avec constance*, avec énergie, sans défaillance elle représente à côté de lui la voix de la sagesse et de la vertu.

abusives : excessives, qui ne sont pas permises.

en le contraignant (verbe *contraindre*) : en l'obligeant violemment.

avec constance : avec fermeté et ténacité.

3. Et son action est appréciable. A maintes reprises, papa et maman ont constaté combien, dès ses jeunes ans, maître Bobby a été plus maniable que d'autres enfants, par exemple que n'a été sa sœur. Ils ont tort de négliger l'aide qu'apporte Line à polir et à assouplir le caractère de son frère. Quand on lui demande pourquoi son petit frère est souvent plus gentil qu'elle, elle répond sans hésitation que c'est parce que personne ne l'a élevée elle-même aussi bien qu'elle élève Bobby.

d'après A. Lichtenberger
Line
Plon, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui montre le dévouement de Line pour son petit frère?
2. Line n'est-elle pas un peu trop exigeante? A quoi le voit-on?
3. Line est-elle aussi sage que son petit frère? Quelle explication donne-t-elle de sa conduite?

Lisons avec expression

4. La deuxième partie expose avec ironie comment Line forme le caractère de son petit frère, en le contraignant à faire des choses qu'elle ne fait pas elle-même : détachons bien chaque explication, et marquons un arrêt bien net après chaque phrase.

Réfléchissons

5. Que pensez-vous de la manière dont Line détourne son petit frère de l'égoïsme et l'habitue à la modestie?

Mes frères et sœurs

Lisons bien Articulons : **ex**pliquait (*eks*) ; **ex**aspérer (*egz*) ; **dompter** (*don-té*) ; nous nous réfu**gii**ons (*gi-ion*).

Prononçons bien : entre deux voyelles, **y** vaut généralement deux **i** (le premier forme souvent un son avec la voyelle qui le précède).
Lisons : voy**a**ge (*voi-ia*) ; ess**ay**er (*ai-ié*) ; effr**ay**er (*ai-ié*) ; br**oy**er (*oi-ié*) ; qui **voyaient** (*oi-iè*) ; app**uy**er (*pui-ié*) ; ess**uy**er (*ui-ié*).

1. Nous respections l'aîné*, l'inventeur, le savant. Quand il prenait sa voix d'homme et parlait de l'avenir, quand il nous expliquait son rêve de dompter les loups et de passer par les villes, fouet en main derrière son attelage de fauves, nous nous réfugiions timidement dans le salon et demandions à Anne-Marie de faire de la musique; non pour effrayer les loups, mais pour attacher sur place celui qui avait tellement hâte d'être vieux.

l'aîné : le plus âgé des frères et sœurs.

2. Hélène, ma deuxième sœur, possédait une jolie voix, un joli visage, une jolie main et des yeux qui voyaient dans l'obscurité. Combien de dignes jeunes gens de la ville venaient le dimanche, en costume d'équitation*, louer chez nous des chevaux de selle dans le but de l'impressionner! Ils avaient beau cabrer leur monture, risquer les savants manèges, se tenir sur un seul étrier*... Hélène s'échappait toujours comme une truite, en leur riant au nez effrontément. Elle étudiait le violon, désirait un violoncelle; je crois que son rêve était de jouer de la harpe chez un prince, dans quelque salle bleue et or, sous des lustres comme il n'en existe pas.

en costume d'équitation : en tenue de cavalier.

étrier : sorte d'anneau de métal, suspendu par une courroie sur le côté de la selle, pour servir d'appui au pied du cavalier.

J'avais aussi une sœur sportive, à cheveux courts, qui ressemblait à un garçon. Elle savait conduire un canot, siffler, monter à cheval. Souvent, à la veille des orages, elle partait, les deux chiens sur ses talons. Après l'orage, elle revenait, cravachant les fougères, de l'eau dans ses cheveux et une sorte de défi sur la lèvre*.

un défi sur la lèvre : la jeune fille semble prête à braver les critiques ou les moqueries de sa famille.

3. Suivait Lédéenne, ma cadette* d'un an, que je préférais. Ronde et agile petite compagne, elle était ma confidente, ma reine, aussi mon souffre-douleur. En retour, j'étais son cheval, son laquais et son roi. Chaque fin de jour pouvait dire de nous deux : ils sont plus tendres que méchants. L'été, nous nous lancions du sable; et l'hiver, de la neige. Me pinçait-on le bras, automatiquement

la cadette : la sœur plus jeune.

je tirais les tresses. Quand je chipais des biscuits, c'était, plus souvent que par gourmandise, pour m'attirer le pardon de Lédéenne que je venais d'exaspérer*.

exaspérer : mettre en colère, irriter très fortement.

F. Leclerc
Pieds nus dans l'aube
Fides, éd.

Comprenons

1. Quel est le rêve curieux du frère aîné?
2. Hélène a beaucoup d'imagination : à quoi rêve-t-elle?
3. Comment le garçon peut-il être à la fois le cheval, le laquais et le roi de sa jeune sœur?

Lisons avec expression

4. Le texte renferme beaucoup de mots forts (à trouver) : mettons-les bien en valeur pour donner du relief aux portraits.

Réfléchissons

5. Comment l'auteur montre-t-il qu'il préférait Lédéenne à ses autres sœurs?

La lettre de mon frère

Lisons bien Articulons : tahi**tienne** (*i-siène*) ; qu'en-va-his-saient.

Prononçons bien : à la fin des verbes, **ai** se prononce comme **é** fermé.

Lisons : je mont**ai**, je trouv**ai**, je regard**ai**, je touch**ai**, je serr**ai** (*é fermé*).

1. Mon frère était arrivé dans l'île délicieuse. Sa première lettre datée de là-bas, très longue, sur un papier mince et léger jauni par la mer, avait mis quatre mois à nous parvenir.

Elle fut un événement dans notre vie de famille; je me rappelle encore, pendant que mon père et ma mère la décachetaient en bas, avec quelle joyeuse vitesse je montai quatre à quatre* au second étage, pour appeler dans leurs chambres ma grand-mère et mes tantes.

quatre à quatre : en franchissant quatre marches à la fois; c'est-à-dire très vite.

2. Sous l'enveloppe si remplie, toute couverte de timbres, il y avait un billet particulier pour moi et, en le dépliant, j'y trouvai une fleur séchée, sorte d'étoile à cinq feuilles d'une nuance pâle, encore rose! Cette fleur, me disait mon frère, avait poussé et s'était épanouie près de sa fenêtre, à l'intérieur même de sa maison tahitienne*, qu'envahissaient les verdures admirables de là-bas.

tahitienne : de l'île de Tahiti (île de la Polynésie, dans l'océan Pacifique).

3. Oh! avec quelle émotion singulière* — quelle avidité, si je puis dire ainsi — je la regardai et la touchai cette pervenche, qui était une petite partie encore colorée, encore presque vivante de cette nature si lointaine et si inconnue.

singulière : une émotion extraordinaire.

Ensuite je la serrai*, avec tant de précautions que je la possède encore.

je la serrai : je la rangeai.

Et, après bien des années, quand je vins faire un pèlerinage à cette case que mon frère avait habitée sur l'autre versant du monde, je vis qu'en effet le jardin ombreux d'alentour était tout rose de ces pervenches-là; qu'elles franchissaient même le seuil de la porte et entraient, pour fleurir dans l'intérieur abandonné.

P. Loti
Le Roman d'un enfant
Calmann-Lévy, éd.

Comprenons

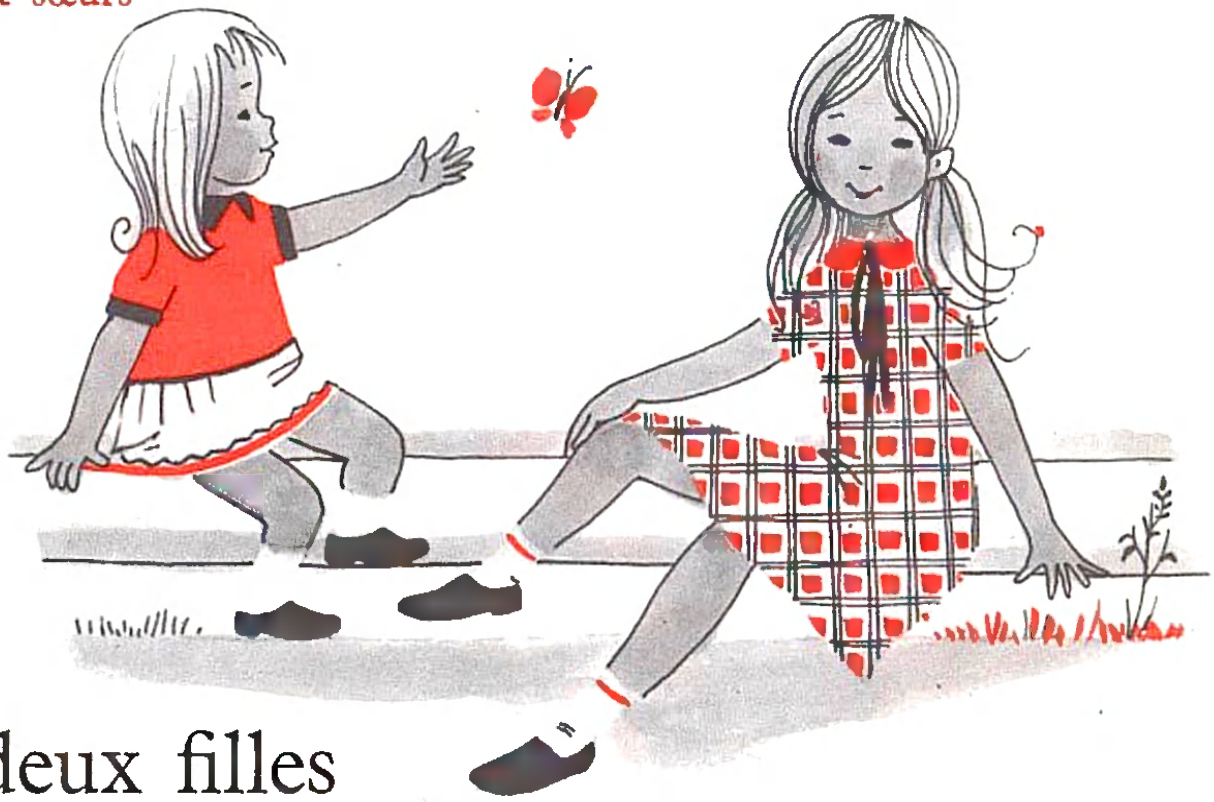
1. Pourquoi l'arrivée de la lettre est-elle un *événement* considérable?
2. Quel mot nous dit dans quelle « île délicieuse » se trouve le frère?
3. Qu'est-ce qui prouve que la fleur fut rangée avec soin?

Lisons avec expression

4. Remarquons les *tirets*, au début de la troisième partie; ils remplacent des parenthèses : les propos qu'ils renferment doivent être dits « à part », sur un ton différent de celui de la phrase, à laquelle ils semblent ne pas appartenir.

Réfléchissons

5. Qu'a cherché l'auteur à Tahiti, quand il est devenu officier de marine, comme l'avait été son frère?



Mes deux filles

Dans le frais clair-obscur* du soir charmant qui tombe,
L'une pareille au cygne | et l'autre à la colombe,
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur!
Voyez, la grande sœur et la petite sœur →
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles |
Un bouquet d'œillets blancs | aux longues tiges frêles,
Dans une urne* de marbre | agité par le vent,
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,
Un vol de papillons arrêté dans l'extase*.

le clair-obscur : la lumière atténuée du crépuscule.

urne : mot poétique, mis pour vase.

l'extase : vive admiration, accompagnée d'un plaisir extrême.

V. Hugo
Les Contemplations

Le sens

1. Quel spectacle s'offre aux yeux émus et charmés du père qui admire la grâce de ses petites filles?

La diction

2. Comment le poète anime-t-il le bouquet d'œillets blancs et quels sentiments lui prête-t-il?
Marquons par un ton doux et ému que nous sommes sensibles au charme poétique de ces vers.
Disons le dernier vers, qui est d'une grande beauté, avec une voix ravie.

10. *Chez le médecin*

Le petit malade

Lisons bien Articulons : se**conde** (*gonde*) ; sou**s**oupe (**s** comme *ss*).

Prononçons bien : dans **sept** et **septième,** le **p** ne se prononce pas ; il se prononce dans tous les autres mots commençant par **sept.**
Lisons : **sept** ou huit (*sèt*) ; le **septiè**me jour (*sètiè*) ; **sept**embre, **sept**ante, **sept**ennat, **sept**entrion, **sept**uple.

1. LE MÉDECIN, *le chapeau à la main.* — C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade?

MADAME. — C'est ici, docteur; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Il tombe!

MADAME. — Tout le temps; oui, docteur... Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf! il tombe!... Je me précipite; je le relève... Pouf! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

2. LE MÉDECIN. — Je puis voir le petit malade?... Il est superbe, cet enfant-là!... Mettez-le à terre, je vous prie.

(La mère obéit — L'enfant tombe).

LE MÉDECIN. — Encore une fois, s'il vous plaît.

(Même jeu que ci-dessus — L'enfant tombe.)

— C'est inouï!*

(Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras) :

— Dis-moi, mon petit ami, tu as bobo* quelque part?

TOTO. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Tu n'as pas mal à la tête?

TOTO. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette nuit, tu as bien dormi?

TOTO. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Et tu as appétit, ce matin? Mangerais-tu volontiers une petite sousoupe?*

TOTO. — Oui, monsieur.

inouï : étrange, extraordinaire.

bobo : mal, dans le langage des bébés.

sousoupe : soupe; le docteur parle au petit dans le langage « bébé ».

3. LE MÉDECIN. — Parfaitement. C'est de la paralysie*.

MADAME. — De la para!... Ah! Dieu!

(Elle lève les bras au ciel — L'enfant tombe).

LE MÉDECIN. — Hélas! oui, madame.

(Tout en parlant, il s'est approché du gamin, mais tout à coup) :

— Ah çà! mais... ah çà! mais... ah çà! mais...

(Puis, éclatant) :

— Eh! madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie!

MADAME. — Mais, docteur...

LE MÉDECIN. — Je le crois, tonnerre, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon!

paralysie : incapacité de faire certains mouvements.

Georges Courteline
Coco, Coco et Toto
Flammarion, éd.

Comprenons

1. Pourquoi la mère est-elle affolée?
2. La consultation est-elle sérieuse? A quoi le voit-on?
3. Pourquoi la mère ne finit-elle pas le mot *paralysie?*

Lisons avec expression

4. Cherchons bien le ton d'affolement naïf de la mère, et de gravité un peu sotte du médecin : les personnages sont assez ridicules, la fin le prouve de façon amusante.

Réfléchissons

5. Quelles sont les choses que vous ne pouvez pas croire dans cette histoire pour rire?

Chez le spécialiste

Lisons bien Articulons : **occiput** (*ok-si-putt*) ; **typhoïde** (*ti-fo-ide*).

Prononçons bien : le tréma fait prononcer séparément la voyelle qui précède.

Lisons : typhoïde, naïf, inouï, héroïque, laïque, aiguë.

1. Émeril empoigne l'indispensable marteau de caoutchouc*.

« Les genoux ballants*. Détendez-vous bien. »

Le marteau consulte les rotules.

« Mettez-vous à genoux sur la chaise. »

Le marteau interroge les talons, les coudes, l'occiput*. « Debout!... Tirez la langue... Rentrez-la. Tirez-la. Fermez les yeux. Ouvrez-les. Fermez. Ouvrez. »

C'est la lampe électrique qui maintenant inspecte les pupilles d'Arthur, chaque fois qu'il soulève les paupières.

« Bon. Marchez au pas, d'un mur à l'autre. Une deux, une deux... Ça suffit... Torse nu! »

Gérane découvre un buste dont les côtes, les clavicules, les omoplates percent la peau très blanche. Émeril le contemple un instant, s'incline, pose un peu partout le stéthoscope* sans jeter le « toussez » traditionnel. Nul commentaire*. Économe de temps et de phrases, il se relève.

indispensable marteau... : les chocs de ce marteau sur diverses parties du corps provoquent des réactions qui renseignent le médecin.

ballant : qui pend et oscille librement; en réalité, ce sont les jambes qui sont ballantes, non les genoux.

occiput : base arrière du crâne.

stéthoscope : instrument qui permet d'entendre les bruits dans la poitrine.

commentaire : explication.

2. « Tendez le bras gauche. »

L'expert saisit le bras, le plie, le déplie, malaxe le muscle. Puis le tensiomètre* apparaît. Un beau tensiomètre arborant ce rouge indien qui dénote la bonne santé du caoutchouc. Émeril le gonfle en pressant la poire à petits coups. L'aiguille hésite, se décide par saccades, choisit un chiffre, que Gérane essaie de lire. Mais, déjà, la pression tombe à zéro; Émeril récupère son instrument, retourne à la table, relève le menton et fait soudain crépiter un feu roulant de questions savamment entremêlées et répétées.

« Avez-vous eu la rougeole? la scarlatine? la typhoïde? Quel âge avez-vous? Quelles opérations avez-vous subies? Vous a-t-on fait une prise de sang? Donnez-moi votre date de naissance. Celle de votre sœur, de votre père, de votre mère. Combien pesez-vous? Quelle est votre taille? »

tensiomètre : instrument pour mesurer la pression du sang dans les artères.

Arthur se contente de oui, de non, de monosyllabes*. A la dernière question, il ne sait que répondre.

monosyllabe : mot d'une seule syllabe.

3. Mais le professeur lui jette au nez de nouvelles questions, apparemment puériles :

« 4 fois 4?

— 16, répond Arthur, outré. »

Émeril presse le mouvement, voltige sur la table de multiplication.

« 8 fois 8?

— 64.

— 8 fois 9?

— 72.

— 11 fois 11?

— 144, lance Arthur, qui s'est piqué au jeu et veut absolument répondre du tac au tac. Non, 121, corrige-t-il trop tard.

— Combien rapportent 4 000 francs à 4 pour cent pendant 4 ans à 4 personnes qui partagent les intérêts en 4 parts égales? »

Arthur, qui résoudrait en trois secondes ce problème élémentaire, s'embrouille dans la donnée dictée à toute vitesse, et se jette dans le calcul mental comme un chauffard sur l'obstacle.

« 640, annonce-t-il triomphalement.

— Non, 160, rétorque sèchement le professeur, qui reprend sa voix de tête pour ajouter : Au revoir, mon pauvre ami. »

Hervé Bazin
La Tête contre les murs
B. Grasset, éd.

Comprenons

1. Comment le marteau peut-il *interroger?*
2. Pourquoi dit-on que les questions sont « *entremêlées* »?
3. Sur des questions faciles, le professeur veut voir la rapidité de réponse d'Arthur : comment s'y prend-il?

Lisons avec expression

4. Les ordres et les questions du médecin doivent venir *rapidement*, et sur un ton *autoritaire*. Les réponses d'Arthur (3e partie), tantôt rapides, tantôt gênées, doivent laisser deviner son agacement.

Réfléchissons

5. Pourquoi Arthur s'embrouille-t-il dans le problème que lui pose le spécialiste? Comment le résoudriez-vous?

En consultation

Lisons bien Articulons : paume (*ô* long, bien différent de *pomme* !) ; **las** (*lâ*).

Prononçons bien : pour compter, on dit : **six** (*siss*), **huit** (*uitt*) ; mais devant une consonne, on ne prononce pas la lettre finale.

Lisons : entre six et huit (*si-cé*) ; six fois huit (pas de liaison) ; huit fois six.

1. Antoine* se trouvait à côté du malade et lui avait machinalement pris la main. Le contact d'une paume moite, d'un poignet brûlant, suscitait* toujours en lui un émoi involontaire.

« Où habitent tes parents, petit ? »

Le cadet tourna vers l'aîné son regard las* :

« Robert ! »

Robert intervint :

« On n'en a pas, M'sieur. » Puis, après une courte pause : « On loge rue de Verneuil.

— Ni père, ni mère ? Des grands-parents, alors ?

— Non, M'sieur. »

La figure du gamin était sérieuse ; le regard franc, aucun désir d'apitoyer ; aucune nuance de mélancolie non plus.

« Quel âge as-tu ?

— Quinze ans.

— Et lui ?

— Treize ans et demi...

— Allons, fit Antoine brusquement, viens me montrer ça... Là, ça te fait mal ? » Antoine palpe l'avant-bras gonflé, puis le bras jusqu'aux ganglions enflammés* de l'aisselle. « Pas très... » murmure le petit, qui s'est raidi et ne quitte pas son aîné des yeux.

Antoine est un médecin.

suscitait : provoquait, faisait naître.

las : lassé, fatigué.

enflammés : gonflés, rouges et douloureux.

2. « Si », fait Antoine, d'un ton bourru. « Mais je vois que tu es un bonhomme courageux. » Il plante son regard dans le regard troublé de l'enfant : l'étincelle d'un contact ; une confiance qui semble hésiter, puis jaillir vers lui. Alors seulement il sourit. L'enfant aussitôt baisse la tête ; Antoine lui caresse la joue et,

doucement, relève le menton qui résiste un peu. « Écoute. Nous allons faire une légère incision* là-dedans, et dans une demi-heure, ça ira beaucoup mieux... Tu veux bien?... »

incision : entaille; le médecin ouvre l'abcès.

Quelques minutes plus tard, le phlegmon* était franchement incisé.

phlegmon : gros abcès.

« Encore un peu de courage... Là... Encore... Ça y est! » fit Antoine reculant d'un pas. Mais le petit, devenu blanc, défaillait à demi dans les bras raidis de son frère. « Allo, Léon!* » cria gaîment Antoine. « Un peu de cognac pour ces gaillards-là! » Il trempa deux morceaux de sucre dans un doigt d'eau-de-vie. « Croque-moi ça. Et toi aussi. » Il se pencha vers l'opéré : « Ça n'est pas trop fort?

Léon : le domestique d'Antoine.

— C'est bon, murmura l'enfant, qui parvint à sourire.

3. — Donne ton bras. N'aie pas peur, je t'ai dit que c'était fini. Lavage et compresses, ça ne fait pas mal. Une mèche* à tout hasard. — Bon. Et la bande un peu serrée, il faut ça... Maintenant, toi, le grand, écoute : tu vas ramener ton frère à la maison, et tu vas dire qu'on le couche, pour qu'il ne remue pas son bras. Avec qui habitez-vous?... Il y a bien quelqu'un qui s'occupe du petit?

mèche : petite bande de gaze introduite dans la plaie, pour la vider, la nettoyer.

— Mais moi! » Le regard était droit, flambant de crânerie, dans un visage plein de dignité. Il n'y avait pas de quoi sourire.

« Quel numéro, rue de Verneuil?

— Au 37 bis.

— Robert quoi?

— Robert Bonnard...

— Allez, mes petits, sauvez-vous, je suis pressé... Je passerai rue de Verneuil, entre six et huit, pour changer la mèche. Compris? »

R. Martin du Gard
Les Thibault
Gallimard, éd.

Comprenons

1. Antoine est bon; pourquoi, cependant, parle-t-il brusquement?
2. Qu'est-ce qui montre qu'Antoine est *ému* par le courage de l'enfant?
3. Dans la dernière réplique d'Antoine, quelle expression montre que le médecin est attendri par les deux orphelins?

Lisons avec expression

4. Observons bien les *répliques* nombreuses, pour donner à chacune le ton convenable, selon la personne qui parle et selon la situation. Les *points de suspension* doivent marquer des arrêts assez longs, où la voix ne tombe pas brusquement.

Réfléchissons

5. Ces enfants vous sont-ils sympathiques? Pourquoi?

Le petit prince malade

ton du récit
en aparté

Un jour vint un vieux médecin;
Médecin, sorcier, c'est tout comme,
Du moins →
Dans ces temps très anciens :

légèrement moqueur

Son bonnet en forme de cône
(Turlututu
Chapeau pointu!...)
Disait sa science et sa vertu;
Il portait une robe jaune,
Sur son nez de grosses besicles*,
Et dans la main,
Comme il convient,
Tenait sa baguette magique...

besicles : vieux mot désignant des lunettes.

sur un ton de prière

— Monsieur, Monsieur, lui dit le Roi, —
Et la Reine
Disait de même, —
Ah! Monsieur, pour que je revoie,
Je revoie ainsi qu'autrefois,
Mon petit garçon rose et gai,
Je donnerai →
Tous mes sujets →
Mes trésors →

Et mes châteaux forts,
Et mes habits chamarrés* d'or...

chamarrés : lourdement garnis.

ton du récit

Le sorcier avec sa baguette
Esquisse un geste...
Et c'est d'abord
Le château fort
Qui devient petit, si petit,
Qu'on l'apporte dans une boîte,
Couvert de papier et d'ouate,
Au petit garçon sur son lit;
Près du château, voici les fermes,

Avec leurs bœufs et leurs moutons |
Qui prennent →
Des proportions →
D'une exiguïté* extrême;

exiguïté : petitesse.

Les chevaux font des cavalcades →
Sur le lit du petit malade...

Alors, sortant du mauvais rêve,
Oubliant la méchante fièvre,
Le petit garçon se soulève,
Il tend les bras, il bat des mains...

avec joie et surprise

— Ah! dit le Roi, — Ah! dit la Reine,
Notre royaume aujourd'hui tient →
Dans quatre ou cinq boîtes à peine...
Notre petit garçon sourit,
Il est guéri :

ton sérieux

La santé d'un enfant chéri
Vaut tous les royaumes du monde.

Franc-Nohain
Fables nouvelles
Renaissance du Livre

Le sens

Chaque strophe de cette plaisante fable est comme un acte d'une petite comédie. Quel titre pouvez-vous donner à chaque strophe?

La diction

1re *strophe* : présentons sur un ton amusé ce médecin « des temps anciens ». Baissons un peu la voix pour dire la réflexion du poète (vers 2-3-4).
2e strophe : faisons sentir l'angoisse dans la prière du père.
3e strophe : disons cette strophe sur le ton du récit.
4e strophe : exprimons la joie de l'enfant et celle des parents, puis disons sur un ton sérieux la réflexion finale du poète.
Prononçons : exigu-ï-té (exiguïté).

II. *Les lumières de la ville*

Paris au crépuscule

Lisons bien Articulons : extraordinaire (*eks*) ; fourmillement (*mi-ye*).
Prononçons bien : illuminer (*il-lu*). On fait sentir les deux **l** dans les mots qui commencent par **ill**.
Lisons : illustrer, illimité, illettré, illisible.

1. Pierre marchait devant lui, sur les boulevards. Sur la chaussée, le long des trottoirs, entre les kiosques bleus, rouges, jaunes, quel encombrement, quelle cohue extraordinaire! Les voitures roulaient avec un grondement de fleuve...

La nuit venait, on allumait les premiers lampadaires, c'était l'entre chien et loup* de Paris, l'heure où les ténèbres ne sont pas encore, où les globes électriques flamboient dans le jour qui va s'éteindre. De tous côtés, les étincelles des lampes luisaient, les magasins éclairaient leurs vitrines.

l'entre chien et loup : la tombée du jour (dans l'ombre, on ne distingue plus un chien d'un loup).

2. Bientôt les boulevards allaient charrier les étoiles vives des voitures, ainsi qu'une voie lactée* en marche, entre les deux trottoirs incendiés par les lanternes, les rampes*, les girandoles*, un luxe aveuglant de plein soleil...

La dure journée était faite, le Paris du plaisir s'illuminait, commençait la nuit de fête. Les cafés, les marchands de vin, les restaurants brasillaient*, étalaient derrière les hautes glaces sans tain* leurs comptoirs de métal clair, leurs petites tables blanches, la tentation des beaux fruits et des paniers d'huîtres, à leurs portes.

3. Au moment où il arrivait à la place de l'Opéra, Pierre, brisé de fatigue, éperdu, leva les yeux. Où était-il donc? Le cœur de la grande ville semblait battre là... Il regarda se perdre à l'horizon les trouées de l'avenue de l'Opéra, des rues du Quatre-Septembre et de la Paix, claires encore d'un reste de jour, déjà étoilées d'un fourmillement d'étincelles... Puis, c'était la masse isolée de l'Opéra, peu à peu noyé d'ombre, énorme et mystérieux, et dont l'Apollon*, porteur de lyre, tout en haut, gardait un dernier reflet de lumière dans le ciel blême.

voie lactée : traînée blanchâtre, formée par une multitude d'étoiles, qu'on voit dans le ciel par les nuits calmes.

rampe : rangée de lumières à la devanture d'un magasin.

girandole : chandelier à plusieurs branches.

brasiller : scintiller, comme des étoiles.

tain : couche qui, derrière les glaces, les rend réfléchissantes.

Apollon : dieu grec des Arts; sa statue figure en haut de l'Opéra.

E. Zola
Les trois villes. Paris
Fasquelle, éd.

Comprenons

1. Pierre n'avait pas de but, dans sa promenade; comment le dit-on?
2. Qu'est-ce que la voie lactée en marche dont parle l'auteur?
3. Pourquoi l'Apollon restait-il éclairé quand l'Opéra se noyait d'ombre?

Lisons avec expression

4. Le texte est une longue *description* : la qualité de la lecture est d'être claire, tranquille, avec des arrêts bien marqués aux virgules et aux points.

Réfléchissons

5. Pourquoi Pierre pensa-t-il que le cœur de Paris battait place de l'Opéra?

New York, la nuit

Lisons bien Articulons : électricité (disons bien *tri*) ; trafic (*fik*).
Times Square (*taïm' skouère*) ; **club** (*kleub*) ; **Brooklyn** (*brouk-linn'*) ; **East River** (*ist ri-veur*).

Prononçons bien : **immeuble** (*im'*-meuble). On fait sentir les deux **m** dans les mots qui commencent par **imm** (sauf dans immesurable). *Lisons :* **immédiat**, **immense**, **immobile**, **immortel**.

1. New York n'a pas que de la grandeur, il a aussi une très authentique beauté.

Le premier soir, le voyageur, si fatigué qu'il soit, doit aller à Times Square pour contempler les « lumières de la ville ». C'est un émerveillement de voir comment cette place, laide et grisâtre le jour, se pare la nuit de tous les attraits* que peuvent procurer les secrets de l'électricité.

attrait : ce qui charme, qui *attire*.

Un truquage très au point fait glisser, du haut d'un toit, une cataracte de Pepsicola*; l'aigle du Canadian Club s'envole toutes les quinze secondes au-dessus d'un damier lumineux de plusieurs étages; une tête gigantesque laisse échapper des ronds de fumée jusqu'au milieu de la place, à partir d'une affiche qui énumère les délices ressenties par les fumeurs de la cigarette Camel. Et au coin de la 42e rue, sur le toit d'un haut immeuble, un avion, dans un faisceau lumineux, semble battre des ailes au-dessus des images de passagers endormis.

une cataracte de Pepsicola : le Pepsicola est une boisson, qui semble couler abondamment du toit, par l'effet du déplacement de la lumière.

2. Le trafic* est intense; les sirènes de la police ou des pompiers, à moins que ce ne soient celles des ambulances, fendent l'air. Les camelots sollicitent les passants.

le trafic : la circulation des véhicules.

Autour de l'immeuble du journal le « Times », une ronde de lettres lumineuses déverse inlassablement sur la foule indifférente la ration de catastrophes quotidiennes dont se repaît un lecteur comme il faut.

3. Avant de quitter New York, on ne peut manquer d'aller jusqu'au pont de Manhattan, un peu avant le coucher du soleil... Un spectacle émouvant se déploie. Le soleil couchant met successivement une auréole sur chacun des gratte-ciel de Manhattan.

Le pont de Brooklyn franchit d'une enjambée l'East River, dernier pont avant la pleine mer, et comme la base de la statue de la « Liberté éclairant le monde » est cachée par le tablier* du pont, la Liberté, brandissant sa torche, semble avancer d'un pas lent et majestueux sur le pont, comme sur une corde raide.

le tablier : la plate-forme du pont.

d'après M. Laporte
Le Tour des États-Unis en 80 jours
Informations et Documents
n° 71

Comprenons

1. Qu'est-ce qui, le soir venu, transforme l'aspect de la ville?
2. Comment le journal « Times » fait-il connaître les nouvelles?
3. Pourquoi certains immeubles sont-ils appelés *gratte-ciel?*

Lisons avec expression

4. Certaines expressions sont *entre virgules* comme elles seraient *entre parenthèses* : il faut les lire sur le ton de remarques un peu hors de la phrase. Exemple : le voyageur, *si fatigué qu'il soit,...* (1re partie). Trouvons un autre exemple dans la phrase suivante.

Réfléchissons

5. Quel spectacle doit-on voir, à New York, un peu avant le coucher du soleil? Pourquoi ce spectacle est-il émouvant?

La nuit à Tokyo

Lisons bien Articulons : **explosion** (*eks*) ; **building** (*bil-dign'*).

Prononçons bien : fon**taine** (*ène*). **aine** se prononce **ène**.

Lisons : se**maine**, capi**taine**, **graine**, huit**aine**, mond**aine**.

1. Surtout ne manquons pas dans Ginza* l'éveil de la féerie électrique...

Subitement c'est le feu d'artifice, l'explosion des gerbes, des fusées, des bouquets, le ruissellement des fontaines. Chaque building* se coiffe alors d'une étincelante couronne. Des parures de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de topazes constellent* la nuit. Les lettres des journaux lumineux courent en frises blondes le long des murs, horizontalement, verticalement. Tout bouge, tressaute, frissonne. Pas un coin d'ombre qui ne soit transpercé, bousculé par d'incandescentes* et multicolores figures géométriques.

Ginza : la principale rue de Tokyo (*prononcer Guin'za*).

building (*mot anglais*) : grand immeuble moderne.

consteller : parsemer de choses qui ressemblent à des étoiles.

incandescentes : qui émettent une vive lumière.

2. La moindre enseigne devient un étonnant ballet. Il suffit pour cela de trois caractères japonais dont le mystère à nos yeux n'a probablement d'égal que la banalité réelle du slogan* qu'ils composent. Mais nous n'en saurons jamais rien, seulement sensibles aux dragons, aux chimères, aux énigmes qui bondissent pour mieux nous dérouter, nous attirer. Dès lors, comment ne pas être séduits, fascinés ?

Même certain nœud géant qui s'allume et s'éteint, se nouant et se dénouant, et qui sert de réclame à des pilules pour l'intestin, possède son étrange beauté. Et ce demi* de bière aussi grand qu'une maison et débordant d'écume immaculée!... A sa passion toute neuve pour la publicité, le Japonais ajoute une déconcertante* maîtrise dans l'utilisation des techniques les plus modernes de la lumière. Ginza, dès la tombée du jour, en est l'éclaboussante et perpétuelle démonstration.

Il est sept heures du soir. Des magasins de nouveautés et de colifichets* sont pris d'assaut par des nuées de ravissantes Japonaises sortant de leur travail, éblouies...

slogan : formule publicitaire, courte et frappante.

demi : verre de bière, contenant (théoriquement) un demi-litre.

déconcertante : très étonnante.

colifichet : petit objet de fantaisie.

3. L'éclairage des rues perpendiculaires à Ginza figure des clochettes de muguet. Des bars s'y allument... Là-bas, le chemin

de fer aérien tire dans la nuit un nouveau trait lumineux, horizontal.

Je m'engage dans une ruelle toute éclairée de lanternes cylindriques, sphériques, de lampions en demi-lunes qui luttent avec le néon*...

Et puis, à deux pas des lumières, c'est le silence des maisons particulières frêles et minuscules. Surmontant le seuil de chacune d'elles, figure une inscription lumineuse : lettres noires sur fond blanc. Le nom du propriétaire sans doute...

néon : gaz employé pour obtenir une lumière vive dans les tubes à incandescence.

Michel Droit
J'ai vu vivre le Japon
Fayard, éd.

Comprenons

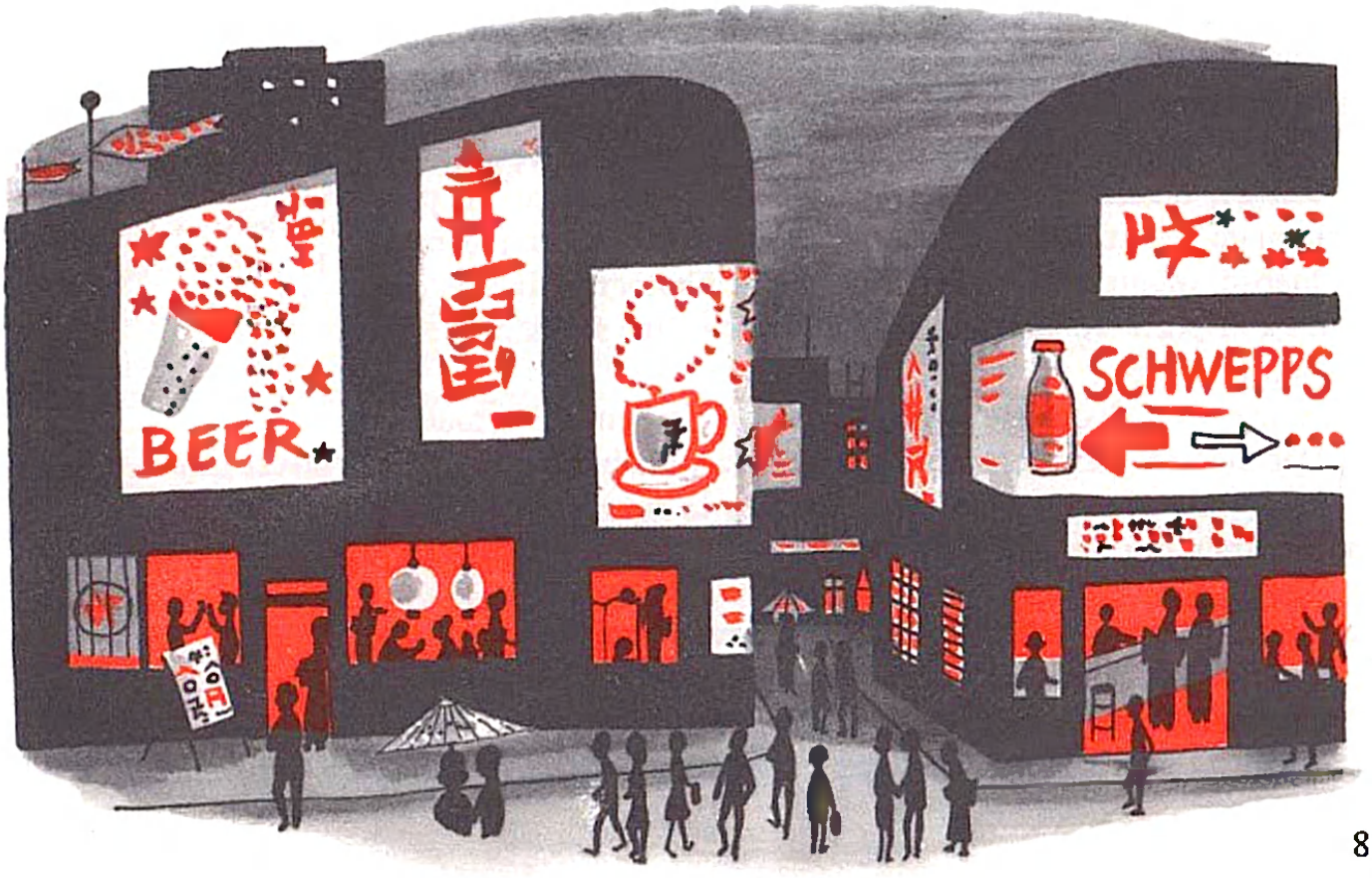
1. Quelle est la couleur du rubis? de l'émeraude? du saphir? de la topaze?
2. Qu'est-ce qui *éblouit* les ravissantes Japonaises?
3. Comment les lanternes luttent-elles avec le néon?

Lisons avec expression

4. Les *énumérations* sont nombreuses dans les 1re et 2e parties; leurs termes sont séparés par des virgules, comme il se doit : marquons bien les arrêts qui détachent ces termes.

Réfléchissons

5. Pourquoi les enseignes lumineuses de Tokyo séduisent-elles et fascinent-elles le voyageur étranger?



12. *Le Jour de l'an*

Le merveilleux mois de décembre

Lisons bien Articulons : **in**existence (*in'-egz*) ; **bonhomme** (*bo-nom'*).

Prononçons bien : **irréel** (*ir-réel*).

On fait sentir les deux **r** dans les mots qui commencent par **irr.**
Lisons : **irr**éfléchi, **irr**égulier, **irr**iter, **irr**éparable, **irr**iguer.

1. Il valait vraiment la peine pour un écolier de souffrir un peu pendant les mois de septembre, octobre et novembre pour aboutir au merveilleux mois de décembre; car c'était une merveille, une récompense, une joie que cette époque, au bout de laquelle nous attendaient Noël, les étrennes, les réunions de familles enveloppées dans quinze jours de vacances. A l'école, les récréations s'étiraient, les dictées étaient plus courtes et les histoires que lisait le maître, plus longues. Mais le dessert, le meilleur de tout cela, c'était le dessin. Chacun dessinait son « Bonne et Heureuse Année » en couleurs. Il fallait remplir chaque feuille d'une immense lettre; le modèle était affiché au tableau.

Les journaux, de leur côté, parlaient du père Noël; et les vitrines des grands magasins prenaient des visages féeriques*. Au collège, quand des garçons assuraient l'inexistence du père Noël, on en voyait d'autres brandir* des découpures des journaux de Québec, montrer le bonhomme, tantôt photographié avec ses rennes à la porte de son château de glace, tantôt se battant avec les loups, la nuit.

des visages féeriques : les vitrines étaient merveilleuses à voir.

brandir : agiter de la main.

Comme mon deuxième frère, je croyais facilement à tout ce qui était irréel*. J'avouerai même que j'avais l'habitude, le matin du vingt-cinq décembre, de marcher dans la rue pour voir si je n'apercevrais pas de traces sur les toits.

irréel : qui n'existe pas.

2. Un midi, quelques jours avant Noël (je devais avoir dix ans), ma jeune sœur Lédéenne, toute nerveuse, m'appela dans le salon, et, me prenant par le cou, me glissa dans l'oreille :

« Viens en haut sur le bout des pieds. »

Elle ouvrit la chambre des filles et me chuchota en gardant un œil dans la cage de l'escalier :

« Là, sous le lit. »

J'aperçus des boîtes de carton brun, portant étiquettes étrangères et sentant le voyage. Celle du bord était brisée.

« Regarde! »

A tâtons, je plongeai ma main dans cette boîte, et je sentis quelque chose de froid, de dur.

« Tire. »

Je sortis cette chose dure et froide. C'était une petite locomotive, noire, luisante, neuve, avec les roues en acier, la cheminée rouge et les chiffres rouges sur le flanc. Et dans la boîte s'entassaient les rails, le tunnel, les jonctions, le pont, les signaux et les wagons, tout un train complet. Lédéenne, le poing sur la hanche, me souriait, victorieuse*.

victorieuse : Lédéenne était très fière de sa découverte.

3. Je mis l'engin par terre et, malheur!... il me glissa des doigts comme un poisson vivant. Dans un vacarme effroyable, il sortit de la chambre, fonça sur ma petite sœur et, le nez sur un barreau de l'escalier, se mit à ronronner comme une toupie. Lédéenne, pâle, le replongea dans la boîte et, me tirant par la main, en deux temps et quatre sauts, me fit pirouetter dans le salon. Assise au piano, très sérieuse, elle se mit à repasser sa leçon de solfège pendant que moi, coupable, gêné, je m'attendais à voir paraître maman.

Mais non. Rien. Pas de maman dans le corridor. Personne... Quand même quelque chose d'intérieur, comme une petite roue, une petite illusion qui ne tourne plus, me faisait mal.

Le lendemain, je dis à mon ami Fidor :

« Pour ton père Noël, tu as raison : ça n'existe pas. »

F. Leclerc
Pieds nus dans l'aube
Fides

Comprenons

1. Pourquoi représente-t-on souvent le père Noël sur un *traîneau* tiré par des *rennes?*
2. Pourquoi Lédéenne gardait-elle un œil dans la cage de l'escalier?
3. Qu'est-ce qui faisait mal au garçon?

Lisons avec expression

4. La 2e partie raconte une expédition bien risquée : la sœur *chuchote,* le garçon raconte d'une *voix assourdie ;* imitons-les.

Dans la 3e partie, où les choses se précipitent, le ton un peu *haletant* doit traduire l'émotion des enfants.

Réfléchissons

5. Pourquoi la sœur de l'auteur se met-elle à jouer du piano?

Les étrennes du petit Pierre

Lisons bien Articulons : **vingt**-neuf (*vintt'*) ; **ressem**blance (*re-san*).

Prononçons bien : elle **em**mena (*an*).

Dans les mots qui commencent par **em**, **em** se prononce **an**.
Lisons : **em**magasiner, **em**ménager, **em**mitoufler.

1. Le petit Pierre a tout juste vingt-neuf mois. Quand il feuillette le livre illustré qu'il préfère, ses joues se tachent de rouge, et une lueur trop vive passe dans ses yeux.

Sa mère a peur de ce teint-là et de ces yeux-là. Paris convient mal à ce petit Parisien.

Au mois de juillet, sa mère l'emmena tout pâle et mince dans un petit coin de la Suisse, où l'on ne voyait que des sapins aux flancs de la montagne, de l'herbe et des vaches au creux de la vallée...

Je vis revenir, dans les premiers jours d'octobre, un petit Pierre bruni, doré, cuit, presque joufflu, les mains noires, la voix grosse.

« Regardez mon Pierre, il est affreux, disait la maman joyeuse; il a les couleurs d'un bébé à vingt-neuf sous*! »

un sou : ancienne petite pièce de monnaie, valant cinq centimes.

2. Mais elles ne durèrent pas, ces couleurs. Bébé pâlit, redevint nerveux, délicat, avec des yeux énormes et des petites mains sèches. Il dormait mal et ne voulait plus manger... Sa pauvre mère pleurait.

Le Jour de l'an apporta à Pierre des polichinelles, des chevaux et des soldats en grand nombre et aussi une boîte de bois blanc, une bergerie*.

bergerie : bâtiment où l'on enferme les moutons.

A peine habillé, le petit Pierre ouvrit la boîte et vit des moutons, des vaches, des chevaux, des arbres, des arbres frisés. C'était une ferme, plutôt qu'une bergerie.

Il vit le fermier et la fermière. Le fermier portait une faux, et la fermière un râteau. La fermière était vêtue d'un chapeau de paille et d'une robe rouge. Pierre lui donna des baisers et elle lui barbouilla la joue...

ce fut une magie : il se passa une chose merveilleuse, comme sous la baguette d'un magicien : l'enfant retrouva son entrain.

3. Ce fut une magie*. Il pressait ces figures peintes dans ses petits poings; il les dressait sur sa petite table et les nommait par leur

nom : *dada! toutou! moumou!* En soulevant un de ces étranges arbres verts, au tronc lisse et droit et dont le feuillage en copeaux forme un cône, il s'écria : « Un pin!... »

Pierre découvrait aux arbres de la boîte une ressemblance avec des arbres qu'il avait vus là-bas, dans la montagne, au bon air... Il était une seconde fois dans cette Suisse qui l'avait si grassement nourri. Alors, les idées se liant les unes aux autres, il pensa à manger et dit :

« Je voudrais du lait et du pain. »

Il but et mangea. L'appétit se réveilla. Il soupa le soir comme il avait déjeuné le matin. Le lendemain la faim lui revint en revoyant sa bergerie. Ce que c'est que d'avoir de l'imagination!

d'après A. France
Le Livre de mon ami
Calmann-Lévy, éd.

Comprenons

1. La mère, *joyeuse*, pense-t-elle vraiment que son bébé est *affreux?* Pourquoi dit-elle cela?
2. Comment la fermière (un jouet!) put-elle barbouiller la joue du bébé?
3. Quels arbres l'enfant reconnaît-il dans sa boîte (ce ne sont pas des *pins*) ? Que lui rappellent-ils?

Lisons avec expression

4. Le ton est alternativement triste ou gai, selon l'état du bébé : cherchons bien les points où le ton doit changer.

Réfléchissons

5. Pourquoi l'auteur termine-t-il son récit en disant : « Ce que c'est que d'avoir de l'imagination! »?

Étrennes pour tous

Lisons bien Articulons : **rayé** (*rè-ié*) ; **dé-cal-co-ma-nie.**

Prononçons bien : **croustillant** (*ti-ian*).

Dans beaucoup de mots, **ll** après **i** se prononce comme **ye.**
Lisons : **fille, famille, brillant, habiller, merveille, pillard, périlleux, artilleur, carillon.**

1. Quel beau Jour de l'an ce fut, chez les cousins! M. et Mme Aubert* avaient apporté de nombreux paquets qu'on se dépêcha d'ouvrir avant de se mettre à table.

Il y avait trois cerceaux, un pour chaque enfant, car Bridinette avait écrit à ses parents qu'elle jouait avec un cercle de tonneau. Il y avait pour les filles de belles cordes à sauter dont les poignées de bois verni étaient rayées de vert, de jaune et de rouge; pour Jeannot, une toupie de métal très perfectionnée, qui ronflait et qui tenait en équilibre sur un fil.

Mme Aubert avait, en outre, renouvelé la provision de décalcomanies*, de perles, de papier bristol, d'écheveaux de soie, de cahiers, de crayons de couleurs. Pour toute la famille, elle avait apporté une énorme boîte de berlingots et pour Grand-mère, des pâtes de réglisse, dont elle était particulièrement gourmande.

M. et Mme Aubert viennent de Paris pour voir leur fille Bridinette, qui rétablit sa santé à la campagne, chez ses cousins fermiers.

décalcomanie : papier portant une image qui, mouillée, peut se reporter sur un autre objet.

2. Au Cousin, M. Aubert offrit une pipe, et à Fernand un étui à cigarettes tout garni. La Cousine eut une paire de gants fourrés beige et Louise des souliers pour le dimanche; M. Aubert, qui les avait faits, avait pris en cachette les dimensions d'un soulier de Louise lorsqu'il était venu conduire Bridinette à Chouzy.

Le déjeuner fut magnifique et très gai. On mangea des petits pâtés chauds et croustillants, spécialité de Grand-mère, puis une omelette aux champignons. Les champignons avaient été récoltés dans les bois en septembre et mis en conserve par la Cousine. Après l'omelette, on servit enfin l'oie, énorme, dorée, bourrée de farce* succulente.

farce : viande hachée et épicée qui garnit l'intérieur de l'oie.

3. Bridinette n'en accepta qu'un petit morceau.

« Quoi, tu n'as déjà plus faim? lui dit la Cousine.

— Si, mais je me réserve pour les croquettes! »

Car il y avait des croquettes de pommes de terre, qu'on pouvait à son gré saler ou sucrer. Bridinette en mangea quatre, roulées dans le sucre en poudre, et donna furtivement* à Stop la moitié de son petit morceau d'oie, dont elle n'avait décidément aucune envie : elle revoyait ce gros oiseau blanc, si confiant, qui se laissait caresser et saisir... Vite, elle mangea les quelques bouchées de viande, qu'elle trouva quand même très bonnes, et avala par-dessus un demi-verre de cidre mousseux et sucré qui lui piqua le nez et lui mit la larme à l'œil.

furtivement : en cachette.

Ch. Vildrac
Bridinette
Sudel, éd.

Comprenons

1. Combien y a-t-il d'enfants? Combien de filles, combien de garçons?
2. Quel est le métier de M. Aubert? Comment le sait-on?
3. Est-ce seulement à cause des croquettes que Bridinette hésite à manger de la bonne oie? Quelle est la vraie raison?

Lisons avec expression

4. Détaillons bien les énumérations (cadeaux, bons plats...) : en allongeant un peu la dernière syllabe de chaque terme énuméré, on donne plus d'importance à la liste des choses nommées.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui montre que M. et Mme Aubert ont choisi leurs cadeaux avec soin?

13. *Mes trésors*

Les trésors de Manelle

Lisons bien Articulons : **caoutchouc** (*out'-chou*) ; **faïence** (*fa-ience*).

Prononçons bien : **taillé** (*ta-ié*), trou**vaille** (*va-ye*).

Dans **aill** , on prononce **a** séparément.

Lisons : taille, **paille**, ba**tailleur**, méd**aillon**, dér**ailler**.

1. Le long des murs de la chambre est rangé le minuscule mobilier des poupées. Un berceau de bois, grand comme un sabot, sert de grabat* aux invalides*. A l'une, il manque un bras; à l'autre, une jambe; celle de caoutchouc est éventrée et la plus ancienne est réduite à un tronc. Toutes sont entassées là et décemment recouvertes d'un édredon rouge qui cache leur misère et les protège du froid.

grabat : mauvais lit.
invalide : infirme, qui ne peut plus travailler.

Derrière la porte enfin est dissimulée la caisse aux trésors. Elle contient les choses les plus magnifiques et les plus disparates* qu'on puisse imaginer : un bouchon de carafe taillé à facettes où l'on voit l'arc-en-ciel, des anneaux de rideaux pour faire des bracelets, un bouton avec une tête de cerf en relief, un morceau de faïence orné d'une branche et d'un oiseau, des images froissées, des bouts de dentelles.

choses disparates : très différentes, qui ne vont pas ensemble.

2. D'abord Manelle laissait ces richesses éparses, un peu partout, au hasard, mais il a fallu les grouper là sous peine de les perdre. Mère se fâchait : « Je jetterai toutes ces saletés au feu. Ton père et toi vous êtes sans pareils pour mettre le désordre dans une maison. »

Depuis qu'elle possède une cachette, le tas augmente vite. C'est incroyable combien il y a de merveilles sur la terre, et personne n'a l'air de s'en douter.

3. La dernière trouvaille, qu'elle soit la perle bleue ou la feuille de peuplier réduite à un fin réseau de nervures, est toujours la préférée. L'enfant la serre sur sa poitrine, la caresse, l'embrasse, y pense sans cesse avec une ardeur qui la brûle*.

une ardeur qui la brûle : l'enfant est si contente qu'elle ne pense plus qu'à cela.

Cependant, que le lendemain elle ait la chance de faire une nouvelle découverte, la perle ou la feuille peuvent bien glisser au fond de la caisse, elle n'ira pas les chercher. N'a-t-elle pas cette fois l'incomparable joie de posséder ce qu'il y a vraiment de plus beau dans le monde : une petite plume de geai ?*

geai : oiseau de la grosseur d'un petit pigeon, au plumage diversement coloré.

Claire Sainte-Soline
Et l'enfant que je fus
Presses Universitaires de France

Comprenons

1. Pourquoi les choses étonnantes énumérées ici sont-elles des *trésors* pour Manelle ?
2. Pourquoi le tas des trésors de Manelle augmente-t-il ?
3. Est-ce qu'une plume de geai est un trésor ? Pourquoi Manelle pense-t-elle que c'est « ce qu'il y a de plus beau au monde » ?

Lisons avec expression

4. Le texte est ironique : sans se moquer de Manelle, qui est très jeune, l'auteur raconte en souriant sa manie de collectionner des choses de peu de valeur pour les adultes ; le ton est amusé, et attendri.

Réfléchissons

5. Pourquoi la mère de Manelle se fâchait-elle ?

Les trésors de Bel-Gazou

Lisons bien Articulons : **coquillage** (*ki-iage*) ; **car-ti-la-gi-neuse.**

Prononçons bien : sourcil (*si*).

il se prononce **i** à la fin des mots suivants :
bari**l**, chenil, courti**l**, feni**l**, fourni**l**, fusi**l**, genti**l**, nombri**l**, outi**l**, persi**l**, sourci**l**.

1. Trois coquillages en forme de pétales, blancs, nacrés et transparents comme la neige rosée qui choit* sous les pommiers; deux patelles*, pareilles à des chapeaux tonkinois, à rayures convergentes*, noires sur jaune; une sorte de pomme de terre difforme et cartilagineuse, inanimée, mais qui cache une vie mystérieuse et darde, si on la presse, un jet cristallin d'eau salée; un couteau cassé, un bout de crayon, une bague de perles bleues et un cahier de décalcomanies trempé par l'eau de mer; un petit mouchoir rose très sale... C'est tout. Bel-Gazou a fini l'inventaire* de sa poche gauche.

qui choit (verbe *choir*) : qui tombe.

patelle : mollusque marin à coquille conique assez plate, qu'on trouve collé aux rochers.

rayures convergentes : dirigées vers le même point (ici la pointe du cône).

inventaire : Bel-Gazou compte ce qu'elle possède.

2. Elle admire les pétales de nacre, puis les laisse tomber et les écrase sous son espadrille. La pomme de terre, les patelles et les décalcomanies ne méritent pas un meilleur sort. Bel-Gazou conservera seulement le couteau, le crayon et le fil de perles qui sont, avec le mouchoir, d'un usage constant*.

La poche droite contient des ramilles d'un calcaire rosâtre et une noisette creuse, percée d'un trou par l'évasion d'un ver*. Il n'y a pas, à trois kilomètres sur la côte, un seul noisetier. La noisette creuse, trouvée sur la plage, est venue sur une vague, d'où ?

constant : qui ne change pas, qui dure.

l'évasion d'un ver : l'insecte qui a vécu dans la noisette sous forme de ver s'en échappe en perçant la coque.

« De l'autre côté du monde, affirme Bel-Gazou. Et elle est ancienne, vous savez. Ça se voit au bois, qui est rare. C'est une noisette en bois de rose comme le petit bureau de maman. »

3. La noisette collée à l'oreille, elle écoute :

« Ça chante. Ça dit : hû-û-û... »

Elle écoute, la bouche entr'ouverte, les sourcils relevés touchant sa frange de cheveux plats.

Les grandes personnes sont ainsi faites qu'on devrait passer la vie à leur tout expliquer — en vain*. Ainsi de la noisette creuse :

« Qu'est-ce que tu fais de cette vieille noisette? »

Mieux vaut se taire, et cacher, tantôt dans une poche, tantôt dans un vase vide ou dans le nœud d'un mouchoir, la noisette qui chante, contre l'oreille de Bel-Gazou, ce chant qui la tient immobile et comme enracinée.

en vain : inutilement.

Colette
La Maison de Claudine
Hachette, éd.

Comprenons

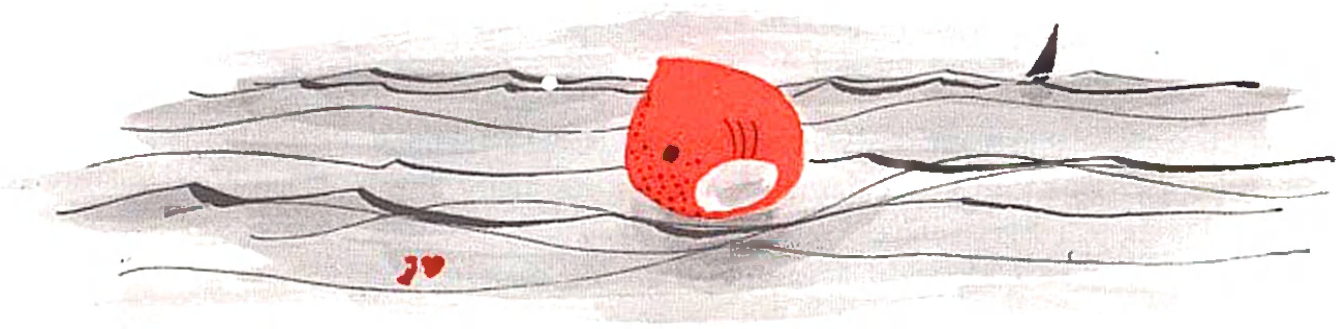
1. Quelle est la neige rosée qui tombe sous les pommiers?
2. La noisette vient-elle de l'autre côté du monde? Pourquoi?
3. Que pense Bel-Gazou des grandes personnes?

Lisons avec expression

4. C'est encore un texte plein d'ironie; l'auteur s'amuse à étaler les choses étranges que collectionne Bel-Gazou : il faut *lire en souriant*.
La 3e partie présente les réflexions sérieuses de Bel-Gazou, convaincue de la valeur de sa noisette, et de l'ignorance des grandes personnes; cherchons le ton émerveillé, puis détaché, qui convient.

Réfléchissons

5. Qu'y avait-il de merveilleux pour Bel-Gazou dans cette noisette?



Les trésors du nouvel élève

Lisons bien Articulons : pro**fil** (*fil'*) ; tran**quille** (*kile*).
Prononçons bien : négli**gemment** (*ja-man*).

Les terminaisons **emment** des adverbes se prononcent **aman.**
Lisons : pru**demment,** vio**lemment,** ré**cemment,** fréqu**emment.**

1. Je me rappelle encore cet être singulier* et tous les trésors étranges apportés dans ce cartable qu'il s'accrochait au dos. Ce furent d'abord les porte-plume « à vue » qu'il tira pour écrire sa dictée. Dans un œillet du manche, en fermant un œil, on voyait apparaître, trouble et grossie, la basilique de Lourdes ou quelque monument inconnu. Il en choisit un et les autres passèrent de main en main. Puis ce fut un plumier chinois rempli de compas et d'instruments amusants qui s'en allèrent par le banc de gauche, glissant silencieusement, sournoisement*, de main en main, sous les cahiers, pour que M. Seurel ne pût rien voir.

singulier : pas ordinaire.

sournoisement : en dessous, sans se faire voir.

2. Passèrent aussi des livres tout neufs... Les uns feuilletaient d'une main sur leurs genoux ces volumes venus on ne savait d'où, et écrivaient la dictée de l'autre main. D'autres faisaient tourner les compas au fond de leurs casiers. D'autres, brusquement, tandis que M. Seurel tournant le dos continuait la dictée en marchant du bureau à la fenêtre, fermaient un œil et se collaient sur l'autre la vue de Notre-Dame de Paris. Et l'élève étranger, la plume à la main, son fin profil contre le poteau gris, clignait des yeux, content de tout ce jeu furtif* qui s'organisait autour de lui.

Peu à peu cependant toute la classe s'inquiéta : les objets qu'on « faisait passer » à mesure arrivaient l'un après l'autre dans les mains du grand Meaulnes qui négligemment, sans les regarder, les posait auprès de lui. Il y en eut bientôt un tas... Fatalement M. Seurel allait découvrir ce déballage insolite* et s'apercevoir du manège...

furtif : qui se fait en cachette.

insolite : contraire aux habitudes.

3. Bientôt, en effet, il s'arrêtait, surpris, devant le grand Meaulnes.

« A qui appartient tout cela ? demanda-t-il en désignant « tout cela » du dos de son livre refermé sur son index.

— Je n'en sais rien », répondit Meaulnes d'un ton bourru, sans lever la tête.

Mais l'écolier inconnu intervint : « C'est à moi », dit-il.

Et il ajouta aussitôt avec un geste large et élégant de jeune seigneur auquel le vieil instituteur ne sut pas résister :

« Mais je les mets à votre disposition, monsieur, si vous voulez regarder. »

Alors, en quelques secondes, sans bruit, comme pour ne pas troubler le nouvel état de choses qui venait de se créer, toute la classe se glissa curieusement autour du maître qui penchait sur ce trésor sa tête demi-chauve, demi-frisée, et du jeune personnage qui donnait avec un air de triomphe tranquille les explications nécessaires.

Alain-Fournier
Le Grand Meaulnes
Émile-Paul, éd.

Comprenons

1. D'après la première partie, qui est M. Seurel? Comment le devine-t-on tout de suite?
2. Pourquoi les élèves regardaient-ils les objets *furtivement?*
3. Comment et pourquoi M. Seurel avait-il refermé son livre *sur son index?*

Lisons avec expression

4. Les deux premières parties doivent être lues sur un ton un peu étouffé, mystérieux (tout se passe en cachette).
   Dans la 3e partie, trouvons le ton des divers personnages selon les indications du texte (surpris... bourru... triomphant...).

Réfléchissons

5. Parmi les trésors du nouvel élève, qu'est-ce qui pouvait exciter la curiosité du maître?

Bonne année

ton joyeux

Voici la nouvelle année
Souriante, enrubannée,
Qui | pour notre destinée* |
Par le ciel nous est donnée.
C'est à minuit qu'elle est née.

Les ans naissent à minuit :
L'un arrive, l'autre fuit.

avec cœur

Nouvel an! Joie et bonheur!
Pourquoi ne suis-je sonneur →
De cloches, carillonneur,
Pour mieux dire à tout le monde,
A ceux qui voguent sur l'onde
Ou qui rient dans leurs maisons,
Tous les vœux que nous faisons
Pour eux, pour toute la terre,
Pour mes amis les enfants,

amusé

Pour les chasseurs de panthère
Et les dompteurs d'éléphants.

Que cet an nouveau sourie |
Même | au petit ramoneur!
Que la maison soit fleurie →
Des lumières du bonheur.

notre destinée : ce que la vie nous réserve.

Tristan Derême
Les Compliments de Patachou
Émile-Paul, éd.

Le sens Parmi les vœux de bonne année qu'offre à tous joyeusement et de tout cœur le poète, quel est celui qui vous touche le plus?

La diction Tout le poème sera dit sur un ton simple et joyeux. Exprimons le vœu contenu dans les deux derniers vers avec une ferveur particulière.
Prononçons : *don-teur* (**dompteur**).

Coquillages

simplement

J'ai ramassé des coquillages |
Tout veinés de rose, de bleu;
Le flot les jetait au rivage,
Comme par jeu.

J'ai, depuis, gardé les merveilles,
Et c'est le soir, et c'est l'hiver;
Mais si je les porte à l'oreille,

avec joie

J'entends la mer!

Amy Sylvel,
Inédit cité par Armand Got
dans *Pin pon d'or*
Bourrelier, éd.

Le sens Quelle joie les coquillages apportent-ils au poète par les soirs d'hiver?

La diction Disons très simplement, la 1re strophe, sur le ton du récit.
Dans la 2e strophe, le poète nous fait une confidence : exprimons sa joie de revoir la mer, de revivre les souvenirs d'été, en portant un coquillage à son oreille.

14. Adroite skieuse

Vacances de neige

Lisons bien Articulons : **ex**cursion (*eks*) ; **net** (*nèt'*).

Prononçons bien : **ain**si (*in*), **éteint** (*in*).

ain, ein se prononcent **in.**

Lisons : n**ain**, soud**ain**, cert**ain**, m**ain**tenant, pl**ain**tif ; r**ein**, p**ein**ture, ét**eind**re, att**einte**, pl**ein.**

1. Jamais je n'aurais cru qu'il pût y avoir de telles quantités de neige. Et quelle grâce, quel éclat ! Poudreuse, rosissant, animant tout ce qu'elle touche, elle a une gaieté irrésistible.

Dès notre déjeuner achevé, Else et moi partions en excursion. Autocars, chemin de fer, téléphériques*, remonte-pente, tout ce qui roule et hisse nous menait vers les sommets. Je comprenais les chiens qui mangent la neige et s'y roulent. Ce qu'il m'arrivait de faire, mais sans le vouloir. Pourquoi marcher dans la tranchée creusée par le chasse-neige quand, de toutes parts, s'étalent des surfaces vierges ? Mais à peine avais-je quitté le chemin que j'enfonçais jusqu'au ventre, comprenant, une fois de plus, la sagesse et la prudence montagnardes.

téléphérique : moyen de transport par cabine suspendue à un câble aérien.

Chaussés de longues lattes, les skieurs glissaient avec autant de légèreté qu'une fumée.

Ils descendaient à une vitesse folle le long des pistes tracées entre les sapins, et passaient près de nous, droits, immobiles, comme emportés par un grand vent qui n'aurait soufflé que pour eux.

2. Au bas de la montagne, ils faisaient un saut bizarre qui arrachait leurs skis à la neige, et s'arrêtaient net, poudrés parfois jusqu'aux cheveux par une poussière blanche, les yeux brillants, la peau glacée d'un givre rose, tout animés par leur plaisir.

Ils volaient, les bras serrés, puis soudain écartés ainsi que des ailes, et dessinant jusque dans la vallée un long ruban en zigzag, pour aboutir à ce saut qui les jetait de biais*, comme on met le point à une phrase musicale par un brusque coup de cymbale*...

de biais : obliquement, en travers.

cymbale : disque de cuivre, qu'on frappe contre un autre; les deux forment un instrument de musique.

3. J'aime les remonte-pente qui vous ramassent au tournant et soudain vous enlèvent au-dessus de la vallée. Les pieds dans le vide, vous voici suspendu dans l'air froid : les oreilles fendues par le vent, vous passez au-dessus des sapins qui ne sont plus que des tas blancs; le paysage s'élargit, se creuse, cependant que le cliquetis des crans d'arrêt du câble fait un bruit de crécelle* sur votre tête...

crécelle : moulinet de bois destiné à produire du bruit.

De ces promenades je garde une image aveuglante; on marche sur de la lumière, elle pend aux arbres, coiffe les toits, les coupoles des églises. Rien ne l'éteint : la nuit, elle continue à rayonner sourdement.

Marc Bernard
Vacances
Grasset, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui emporte les skieurs à une vitesse folle?
2. Pourquoi les skieurs font-ils un saut *de biais*, au bas de la montagne?
3. Pourquoi voit-on les sapins comme des *tas blancs?*

Lisons avec expression

4. Le texte présente plusieurs énumérations qu'il faut lire posément, en marquant bien les arrêts qu'indiquent les virgules : repérons-les.

Réfléchissons

5. Quels plaisirs l'auteur éprouve-t-il dans les remonte-pente?

Future championne

Lisons bien Articulons : **chro**nomètre (*kro*) ; prétent**ieuse** (*sieuse*).
Prononçons bien : la **peine** (*è-ne*).
eine se prononce **ène**.
Lisons : bal**eine**, ser**eine**, v**eine**, pl**eine**ment.

1. Ce matin-là Firmin Mathis s'était levé avant le jour. Un café rapidement avalé, il avait filé vers les pistes alors que les premières lueurs de l'aube commençaient à peine de poindre.

Le froid était très vif, mais Firmin n'en avait cure*. Son bonnet de laine enfoncé par-dessus ses oreilles, il avançait aussi vite que le lui permettaient ses lourdes chaussures de ski. Val-d'Isère est à 1 800 mètres d'altitude et la température en février y est sibérienne*.

« Il fait sûrement — 20° », pensa-t-il en enfonçant un peu plus son bonnet, jusqu'aux sourcils.

Arrivé à destination, il planta rapidement les piquets entre lesquels, vers midi, les jeunes concurrentes de l'examen de « chamois »*, qu'il aurait à juger, devraient se faufiler le plus vite possible pour tenter de gagner un chamois d'or, d'argent ou de bronze suivant les résultats obtenus...

n'en avait cure : ne s'en souciait pas.

sibérienne : glaciale, comme en Sibérie l'hiver.

« **chamois** » : les gagnants du concours reçoivent un insigne qui représente un chamois.

2. Toutes les gamines qui devaient concourir étaient déjà là. Pour établir le temps qui devait servir de base à l'attribution des insignes, il accomplit lui-même le parcours en se faisant chronométrer. Il fonça et réussit en 27 secondes.

Puis il vint s'installer à l'arrivée et les fillettes commencèrent le concours.

Brusquement son attention s'éveilla. Une gamine était en piste; elle passait les portes* avec une aisance stupéfiante. Il sourit.

« Cette Marielle, quel numéro! » pensa-t-il. Marielle était son élève depuis qu'elle avait chaussé des skis, à trois ans. Aujourd'hui elle en avait dix, et elle progressait régulièrement. Mais ce matin-là elle paraissait particulièrement déchaînée.

les portes : les passages marqués par deux piquets.

Firmin allait, juste l'arrivée franchie, la féliciter, quand il eut l'idée de jeter un coup d'œil sur le chronomètre qu'il tenait en sa main. Il lut, et n'en put croire ses yeux. L'aiguille était fixée sur 27 secondes un dixième. Ce n'était pas possible! Cette gamine de dix ans n'avait tout de même pas réussi aussi bien que lui! Il se persuada facilement qu'il avait fait une erreur. Il dit à Marielle :

« Je suis ennuyé pour toi. Ton parcours était parfait, mais il y a eu une erreur de chronométrage. Tu vas recommencer. »

3. La fillette fronça les sourcils, ses yeux eurent une lueur de colère. Mais elle serra les lèvres et remonta vers le départ, sans protester.

« Pour n'avoir rien dit, elle doit en avoir gros sur le cœur », pensa Firmin Mathis. Il s'en voulait de faire de la peine à l'enfant, mais il était de bonne foi* en croyant qu'il avait mal chronométré.

Quand Marielle prit son second départ, il ne quitta pas son chronomètre des yeux. S'il soignait son chronomètre, Marielle, elle, soignait son parcours. Elle fonçait avec une fougue* rageuse.

« Tant pis si je rate une porte, pensait-elle. Je reviendrai la semaine prochaine... mais ce chamois d'or, je le veux. »

Elle franchit l'arrivée en bolide. Top! Cette fois le doute n'était pas possible : le chrono indiquait 27 2/10!

Firmin Mathis, d'abord stupéfait, laissa éclater sa joie :

« Bravo, Marielle, tu as été formidable! »

Mais il ne lui en dit pas plus. Il ne voulait pas rendre l'enfant prétentieuse en l'accablant sous les compliments.

de bonne foi : sincère, il croit franchement s'être trompé.

fougue : grande ardeur, élan sans pareil.

L. Baudoin
Huit champions français
Hachette, éd.

Comprenons

1. Pourquoi y a-t-il trois sortes d'insignes?
2. Qu'est-ce qui attira l'attention de Firmin? Qu'est-ce qui l'étonna?
3. Le deuxième temps était moins bon que le premier; cependant Firmin fut *stupéfait* : pourquoi?

Lisons avec expression

4. La 1re partie, descriptive, doit être lue posément. Dans la 2e, le ton s'anime et doit traduire l'étonnement de Firmin. La 3e partie se lit plus vivement; cherchons bien le ton des propos de Firmin et Marielle.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui annonce la future championne que sera Marielle Goitschel?

Émotions d'une skieuse en course

Lisons bien Articulons : le **tiers** (*tièr'*) ; la foule **hurle** (*h* aspiré, pas de liaison).

Prononçons bien : **dix** perches (*di*) ; **dixième** (*zième*).

Remarquons les prononciations de x dans **dix** :
— comme **ss**, quand on compte (huit, neuf, **dix**) ;
— muet devant une consonne (les dix bateaux) ;
— comme **z** dans di**x**ième et dans la liaison avec une voyelle : dix⁀oies (*di-zoi*).

1. « Ça y est, Laurence? demande tout bas Mauduit.
— Oui, dit-elle, d'un battement de cils.
— Herblay, n° 6 — partie! »

D'abord la descente sur cette neige vernie, râpée, luisante, de vêtement qui a trop servi. Devant elle, neige cirée. A droite, neige frisée, miroir et dentelles. Déjà la première perche. Elle grandit, grossit, barre la route. Freinage crissant*. Laurence passe au large, redresse...

Passée.

Maintenant elle coule* entre les portes, et les petites flammes* étoilées des fanions frémissent au vent de sa course.

Devant elle, se dessinent de longs rectangles de lumière; une neige tassée, froide, qui suinte de terre. Ici, lourde et floconneuse...

crissant : le freinage fait craquer la neige.

elle coule : elle se glisse avec aisance.

les flammes : les banderoles que portent les fanions.

2. Elle longe le précipice. Au bord du gouffre, les sirènes blanches du fond de la vallée l'appellent. Ne regarde pas, Laurence, ne regarde pas. File...

Laurence prend de l'assurance. Elle développe la fine fleur* de son art. Trente mètres libres, à découvert; le chemin tortueux lui apparaît limpide et scintillant. Dernier tiers du parcours, le plus dangereux. A corps perdu, mais la conscience en éveil*. La conscience maintenant tient dans les reins, dans les genoux, dans les chevilles. Ce sont eux qui voient, qui guident, qui évitent l'adversaire, qui rétablissent.

Plus que dix perches; après, c'est la descente, libre et heureuse, l'infini scintillement de la mer diamantée.

la fine fleur : le meilleur; elle montre toute son habileté.

la conscience en éveil : elle est très attentive, elle sent tout.

3. Dérapage. Ça y est, elle est perdue.

Ses spatules ont accroché un piquet... La foule hurle, se hausse, piétine. Deux mille cœurs battent un peu plus vite. Elle compense*, elle redresse, elle émerveille. En bas : Aaaaah ! Un dernier sursaut ; elle colle aux zigzags, épouse les caprices du parcours.

Ils sont trois mille en bas à suivre ses évolutions d'exacte marionnette. Elle coule sur la piste, entre deux bordures de neige à gros grain. Elle vole, elle crie, elle s'effondre entre les bras d'Angelier, s'y blottit un instant, et rejaillit, se jette sur les chronomètres.

« Herblay, France. Cinquante-trois secondes quatre dixièmes. Record du parcours battu. »

elle compense : elle annule le dérapage par un bon mouvement qui rétablit son équilibre.

G. Prouteau
« *Saison blanche* »
Amiot-Dumont, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui montre que Laurence va très vite ?
2. Pourquoi Laurence se dit-elle, en longeant le précipice : « Ne regarde pas... » ?
3. Pourquoi, au dérapage, a-t-on cru Laurence *perdue ?*

Lisons avec expression

4. Les phrases sont courtes, hachées, souvent incomplètes ; elles suivent le rythme de la course et vont comme les pensées de Laurence et de la foule qui la regarde : il faut hacher le débit et prendre un ton un peu haletant.

Réfléchissons

5. Quelles sont les diverses émotions éprouvées par Laurence ? A quel moment ressent-elle chacune d'elles ?

15. La scierie

Scieurs de long*

scieur de long : ouvrier qui scie les troncs d'arbres dans le sens de la longueur.

Lisons bien Articulons : **né-an-moins** ; des **bonshommes** (*bonzom'*).

Prononçons bien : une inten**tion** (*sion*) ; une ques**tion** (*tion*).

t se prononce comme **ss** dans les mots en **tion** et leurs dérivés, sauf après un **s** ou un **x**.

Lisons : (*ssion*) na**tion**, na**tional**, fac**tion**, fac**tion**naire ; (*tion*), bas**tion**, combus**tion**, diges**tion**, mix**tion**.

1. Un matin, le scieur me proposa de le suivre jusqu'à son chantier. Ma mère m'avait bien défendu de pénétrer dans la forêt, à cause des mauvaises bêtes et je lui obéissais à peu près. Néanmoins je consentis tout de suite, l'Auvergnat m'ayant promis des fraises et aussi des copeaux dans lesquels je pourrais découper à l'aise des semblants de petits bonshommes et des outils variés : c'était à cela que je passais maintenant le meilleur de mon temps.

Il nous fallut traverser d'abord la zone des sapins ; le sol était jonché de leurs fines aiguilles sèches auxquelles se mêlaient quelques pommes de l'année précédente dont les écailles s'ouvraient, grimaçantes. Après, ce furent des chênes et des bouleaux de forte taille dont beaucoup étaient marqués d'un cercle

rouge, annonçant leur exécution prochaine. Puis vint un sous-bois épais où la marche était difficile; pourtant, petit comme je l'étais, je me faufilais sans trop de peine dans les traces de mon compagnon qui, d'ailleurs, n'allait pas vite.

2. Pour arriver jusqu'au chantier, il nous fallut bien vingt minutes. Trois hommes travaillaient là, au milieu d'un abattis* de chênes géants. Ils avaient de longues barbes et de longs cheveux. Des planches étaient débitées déjà, et des poutres et des solives*. Sur un chevalet, une bille* énorme était maintenue avec de grosses chaînes. Et le ciel projetait sa grande lumière, et le soleil dardait ses rayons vifs sur cet espace découvert. Des bergeronnettes, des hirondelles faisaient la chasse aux moucherons qui s'y ébattaient par essaims* nombreux.

abattis : ensemble d'arbres abattus.

solive : poutre qui soutient un plancher.

bille (de bois) : grand bloc de bois non travaillé.

essaim : grande multitude de moucherons.

3. Les travailleurs interrompirent l'équarrissage* et, après avoir questionné sur mon compte leur camarade, ils déclarèrent en riant qu'ils feraient de moi un scieur de long.

Ils reprirent le travail et je restai encore un moment pour les voir faire, m'intéressant surtout au mouvement continuel de la grande scie que manœuvraient, au sommet de la bille, le plus vieux des ouvriers, et au pied un jeune homme. Je me roulai dans l'amas de sciure et m'amusai à en remplir mes poches; je fis une provision de copeaux de choix; enfin, timidement, je manifestai l'intention de m'en retourner.

Mon ami prit la peine de me reconduire jusqu'à la zone des sapins et, avant de me quitter, il posa sur chacune de mes joues son museau barbu.

équarrissage : opération qui consiste à travailler le tronc d'arbre pour lui donner une section à angles droits.

E. Guillaumin
La Vie d'un simple
Stock, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui prouve que les pommes dont on parle ne sont pas les fruits du pommier?
2. Pourquoi le chantier *dans la forêt* est-il un endroit découvert?
3. Quelle est la position des deux scieurs de long qui scient la bille, et comment la scient-ils?

Lisons avec expression

4. Cherchons bien le ton de l'enfant qui raconte : émerveillé par son voyage, étonné par le chantier, content jusqu'à la fin.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui décide l'enfant à suivre le scieur, puis à demander à s'en retourner?

La scierie

Lisons bien Articulons : enfer (*fèr*) ; sectionner (*sio*).

Prononçons bien : happer, hacher, héler avec un **h** aspiré.
h aspiré empêche les liaisons.
Lisons : nous happons, vous hachez, ils hélaient.

1. Afin de se procurer les planches nécessaires, Joseph et Gustave résolurent de descendre jusqu'à la vallée du Liseron. Ils prirent à travers des terrains en friche*, suivirent la pente du sol, atteignirent des terres cultivées et descendirent à la rencontre d'une scierie.

en friche : non cultivé.

En arrivant, Joseph et Gustave avaient été un instant assourdis par le bruit de ce nouvel enfer. Ici, le bois était asservi au caprice de l'homme.

Les arbres immenses sortaient de là en plots* et en sciure, en planches et en copeaux, sans visage et sans nom. Dans un angle de la cour, des grumes* attendaient leur tour comme des bêtes à l'abreuvoir. La tronçonneuse les sectionnait l'une après l'autre; elles étaient ensuite livrées à la rage de la scie à ruban* qui les débitait en poussant des gémissements accompagnés de longs jets de sciure. Plus loin, la raboteuse goulue* se gorgeait de copeaux en dégageant une poussière âcre qui tourbillonnait dans l'air épais. Partout l'acier dominateur happait, hachait, coupait, dépouillait, déchiquetait.

les plots : les plateaux qu'on obtient en sciant le tronc en long, selon des traits parallèles.

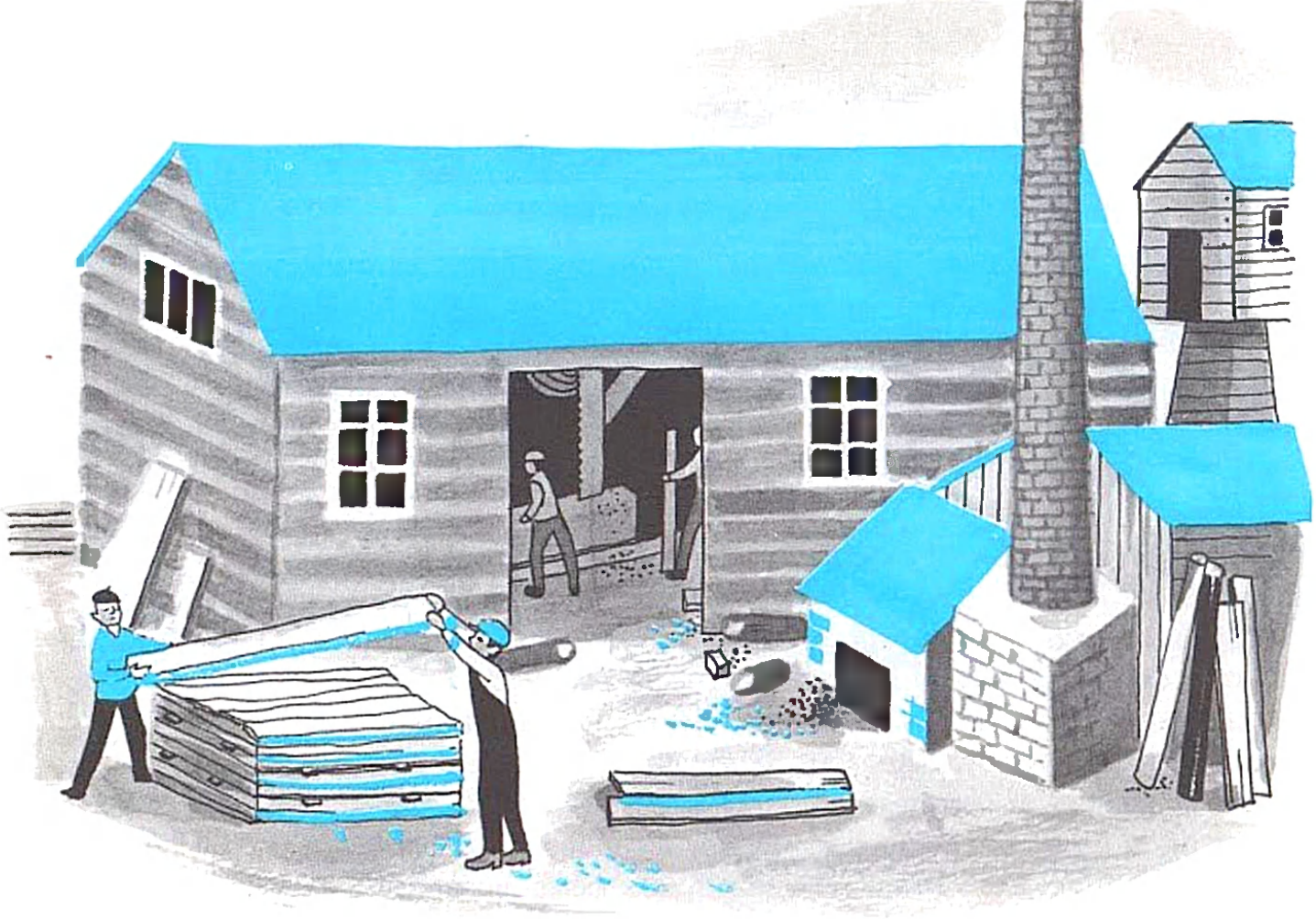
grume : tronc d'arbre débarrassé de ses branches, mais pas de son écorce.

scie à ruban : scie dont la lame est un long ruban d'acier.

goulue : gourmande.

2. Habitués au calme des bois, Joseph et Gustave n'arrivaient pas à s'affranchir du fracas des machines coléreuses. Tant de puissance les inquiéta. Autrefois, songeaient-ils, l'outillage des scieurs n'était guère plus compliqué que le leur : par-ci, par-là, une scie horizontale chantait bien son couplet monotone, mais on ne l'entendait pas tous les jours, et le bruit des varlopes ne couvrait pas celui des voix. On travaillait paisiblement, on prenait le temps de vivre sans souci du lendemain; il y avait moins d'accidents et le travail était plus soigné.

3. Maintenant tout était changé. Il fallait sans cesse nourrir les monstres, les bourrer de bois plein de sève et leur faire rendre l'argent qu'ils avaient coûté : on ne laissait plus au bois le temps



de se faire; aussitôt débité, il était conduit au séchoir d'où il sortait quinze jours plus tard apte aux travaux de menuiserie.

Appuyés sur leur bâton, Joseph et Gustave attendaient au milieu de la cour que ces forcenés* voulussent bien s'apercevoir de leur présence, ce qui arriva au bout d'un instant. De loin, le patron les héla*.

forcené : qui a perdu la raison, qui s'agite furieusement.

les héla : les appela.

A. Devaux
La Gerbe et le Fagot
La solidarité par le livre.

Comprenons

1. Pourquoi compare-t-on la scierie à un enfer?
2. Pourquoi y avait-il moins d'accidents autrefois?
3. Quels sont les monstres dont on parle?

Lisons avec expression

4. Le texte est très riche en verbes qui marquent l'activité de la scierie : cherchons ceux qu'il faut appuyer en lisant, pour accentuer l'impression de mouvement.

Réfléchissons

5. L'emploi des scies mécaniques constitue-t-il un progrès aux yeux de Joseph et de Gustave? Quels reproches lui font-ils?

Gobe-Lune visite la scierie

Lisons bien

Articulons : **Emm**anuel (*è-ma*) ; un **h**angar, en **h**urlant (*h* aspiré, pas de liaison).

Prononçons bien : le **tronc** (*tron*).

Les lettres après **on** et **om** à la fin d'un mot ne se prononcent pas (sauf le **c** de **donc** au commencement d'une phrase).
Lisons : **jonc, blond, fond, front, long, plomb, prompt.**

1. La scierie d'Emmanuel, que tous appelaient Manuel, construite assez loin du hameau, dans la forêt des Colettes, s'élevait à l'endroit où la Serinette, tombant d'assez hauts rochers, formait une cascade : le Saut-des-Truites dont le vent jetait l'écume sur les chênes sévères qui la surveillaient. La route qui y menait était délicieuse, tout entière sous la futaie où traînaient des odeurs de terre et de champignons. Pour ne pas profaner* le pur silence de la forêt, Gobe-Lune passait sur les mousses qui bordaient le chemin. Les oiseaux chantaient, des bêtes inconnues fuyaient dans l'herbe...

profaner : troubler un silence qui semble sacré.

Gobe-Lune entendit, d'assez loin, grincer la scierie et gémir le bois que tranchaient des lames d'acier. Il entra dans une vaste clairière* où il marcha péniblement sur la terre bosselée, couverte d'éclats de bois, défoncée par les charrois qui portaient à la scierie les grands troncs coupés, encore luisants de sève. Des centaines de planches, dressées en meules, séchaient et exhalaient* une pénétrante odeur de vinaigre.

clairière : endroit dégarni d'arbres, dans une forêt.

exhaler : dégager une odeur, une *haleine*.

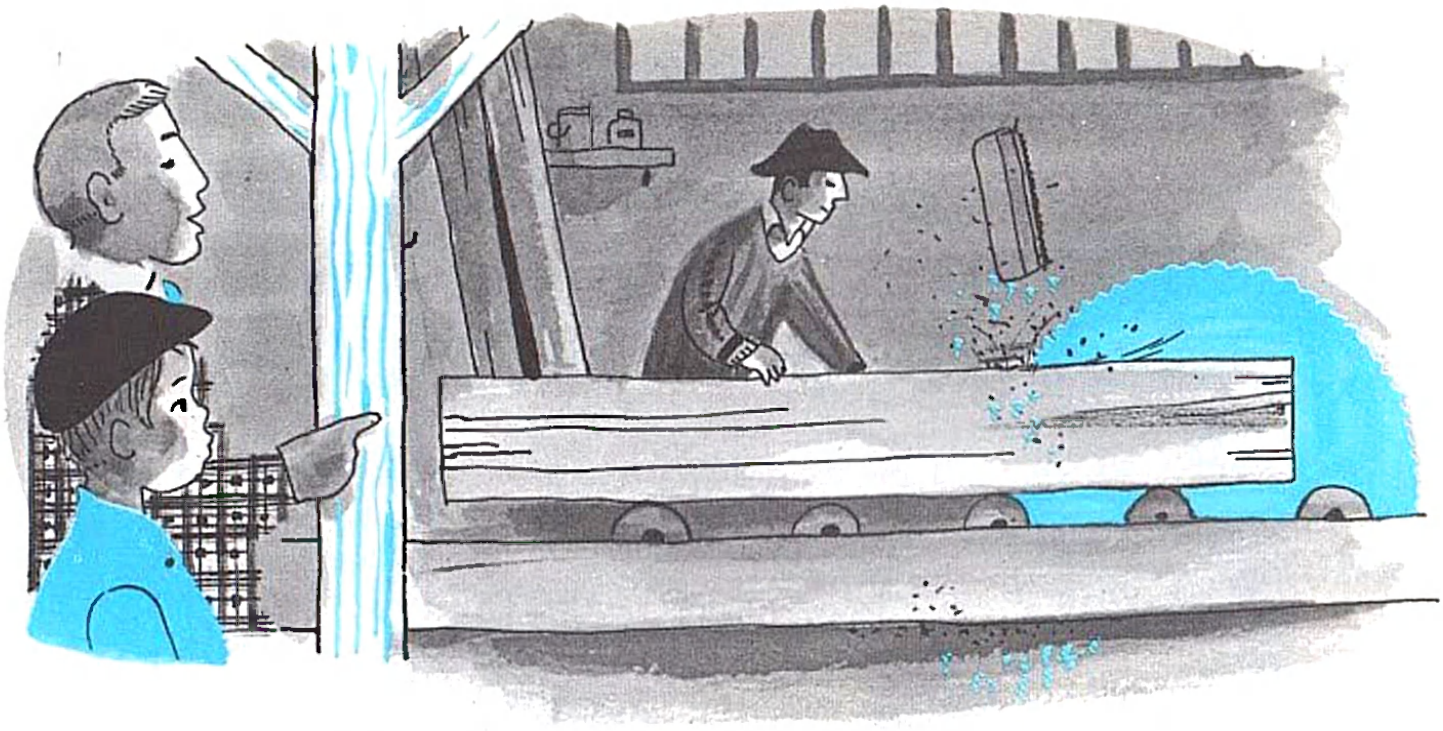
2. Gobe-Lune entra dans un grand hangar noirâtre, si bruyant, si secoué par les moteurs que son corps en tremblait. Il avançait en contournant de féroces machines qui travaillaient en hurlant. Des ouvriers les surveillaient...

Le fils de Monsieur Manuel, le gros Joseph, reçut Gobe-Lune.

« Aimes-tu mieux ta ferme ou ma scierie? Tu ne l'as guère vue sans doute. Viens la visiter; donne-moi la main. »

Gobe-Lune suivit. Joseph lui montra d'abord la turbine que mouvait la Serinette et qui donnait le courant aux machines. Avec le bruit d'une cararacte, l'eau tourbillonnait dans une cage de ciment que dominaient de mystérieux moteurs ronflant avec égalité. Joseph indiqua à son visiteur qu'avec une seule manette, qu'il lui fit toucher, il coupait l'électricité : toutes les machines s'arrêtaient. Il emmena Gobe-Lune près d'elles. L'enfant côtoyait craintivement leur vibrant bâti* de fonte et d'acier.

le bâti : le support des machines.



« Attention! lui criait sans cesse Joseph. »

3. Il montra à Gobe-Lune le palan* qui tirait des charrois les troncs apportés de la forêt.

Les scies, verticales ou circulaires, tranchaient les bois les plus épais en un moment. Un ouvrier les poussait vers elles, sans hâte et sans crainte, et les lames folles frôlaient les mains qui ne tremblaient pas. Les fragments des arbres ainsi débités tombaient à terre où des manœuvres les ramassaient.

Quand le gros Joseph vit que Gobe-Lune s'intéressait trop à ces tâches pour qu'elles pussent l'effrayer encore, il l'emmena vers son bureau. Ils étaient tous deux couverts d'une fine poussière de bois.

palan : appareil composé de deux poulies et d'un cordage ou d'une chaîne, pour soulever les lourds fardeaux.

A. Baruc
Gobe-Lune
Magnard, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Gobe-Lune marchait-il péniblement dans la clairière?
2. Pourquoi Joseph criait-il : « Attention! » à Gobe-Lune?
3. Pourquoi les mains des ouvriers ne tremblaient-elles pas?

Lisons avec expression

4. Le texte présente des idées *diverses* : tantôt les difficultés que rencontre Gobe-Lune, tantôt ses frayeurs, tantôt les propos aimables de Joseph. Marquons ces différences en changeant de ton quand c'est possible, et surtout en nous arrêtant bien aux points.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui d'abord effraie, puis intéresse Gobe-Lune?

16. On construit une maison

Jean construit son chalet

Lisons bien Articulons : **bloc** (*ok*) ; **flanc, banc** (*an*).

Prononçons bien : **sculpté** (*skul-té*).

On ne prononce pas le **p** dans **sculpter** et les mots de sa famille.

Lisons : sculpture, sculpteur, sculptural.

1. Jules Balmaz, le scieur, se chargea de transformer les billons* en belles poutres, en madriers, en parquets, en planches d'ébénisterie.

billon : bille de bois, bloc non travaillé.

Et Jean, au printemps, n'eut plus qu'à sortir le grand char à échelle pour ramener dans son grenier les beaux matériaux tout saignants de poix* et de résine; il les empila soigneusement en plein courant d'air pour qu'ils achèvent de sécher.

poix : substance résineuse tirée du pin et du sapin.

Sa tâche ne faisait que commencer. Il ouvrit une carrière dans le grand pierrier de la Roumna et n'eut qu'à choisir pour en sortir de beaux blocs bien réguliers qui vinrent s'entasser dans son verger en attendant la venue des maçons et des tailleurs de pierre. Il lui fallait du beau granit pour les soubassements des fenêtres,

les cornières des murs. Jean s'attaqua à un énorme bloc, abandonné à flanc de colline par les glaciers, et tous ces matériaux s'amoncelèrent en attendant le moment d'être utilisés.

2. Vint l'été! Jamais on ne vit Jean se dépenser pareillement, faire autant de courses*, choisir les plus risquées, mais aussi les plus payées, sans souci du danger ni de la fatigue...

A l'automne, il s'enfermait du matin au soir dans son grenier où il avait installé un banc de menuisier; il rabotait, assemblait, jointoyait, fabriquant tables, chaises, lits, placards et même une magnifique armoire à trois panneaux sculptés. Il était heureux comme un roi et chantait à longueur de journée.

Alors commença le gros œuvre*. Il s'agissait de soulever d'une pièce la lourde toiture du vieux chalet et sa charpente trois fois centenaire, mais intacte et si bien assemblée avec de grosses chevilles de bois qu'elle formait un tout indestructible. Les gens du village vinrent l'aider. On plaqua des vérins* aux quatre coins du bâtiment et sous la direction de Canova, le métreur, on éleva progressivement la maison. On gagnait quinze à vingt centimètres par jour, et les maçons élevaient le mur.

3. Commencée au printemps, la tâche fut achevée à l'automne. Jean avait désormais ses quatre murs bien en place. Il lui restait à tracer le plan des cinq chambres qu'il avait prévues, celui d'une grande pièce commune qui remplacerait l'ancienne chambre à coucher; à construire l'escalier intérieur, à mettre en place les fenêtres, les portes, les armoires, les chaises, les lits qu'il avait fabriqués de sa main dans un style rustique, simple, pratique et qui s'harmonisait bien avec l'ensemble.

En six années de travail acharné, Jean avait bâti sa maison.

R. Frison-Roche
Premier de cordée
Arthaud, éd.

courses : ici, ce sont des expéditions en montagne, pour guider des alpinistes (Jean est un guide de montagne).

le gros œuvre : l'ensemble des murs.

vérin : appareil de levage pour soulever les objets très lourds.

Comprenons

1. Pourquoi la tâche de Jean ne faisait-elle que commencer, quand il eut rentré tous ses bois?
2. Pourquoi Jean choisissait-il de faire les courses les plus risquées, dangereuses?
3. On dit que Jean avait ses quatre murs *en place* : en réalité, qu'a-t-on fait aux murs? Pourquoi?

Lisons avec expression

4. Le texte doit être lu avec *animation*, pour montrer l'acharnement de Jean au travail; beaucoup de mots sont à souligner : cherchons-les bien.

Réfléchissons

5. Pourquoi Jean était-il « heureux comme un roi » en fabriquant ses meubles?

La « forteresse »

Lisons bien Articulons : **roc** (*ok*) ; une **h**achette, des **h**an ! (*h* aspiré, pas de liaison).

Prononçons bien : **vingt** bras (*vin*).

On n'entend pas le **t** de **vingt** sauf dans la liaison : **vingt hommes** = *vin-tom'*, et en comptant de 21 à 29.

Lisons : ving**t et** un (*té*), **vingt-deux** (*vin-t'deux*), ving**t**-trois, ving**t**-quatre, ving**t**-cinq, ving**t**-six, ving**t**-sept, ving**t**-huit, ving**t**-neuf.

Les garçons de Longeverne, « en guerre » contre les garçons du village de Velrans, décident de transformer leur caverne en « forteresse ».

1. Toute l'armée de Longeverne entra dans la caverne. Elle était en réalité peu profonde, mais se trouvait prolongée, ou plutôt précédée, par un large couloir de roc, de sorte que rien n'était plus facile que d'agrandir son abri naturel en plaçant sur ses deux murs, distants de quelques mètres, un toit de branches et de feuillages.

« Il faudra, dit Lebrac, ramasser dès ce soir tous les morceaux de planches que l'on trouvera, les lattes, les vieux clous, les bouts de fer... »

Il chargea l'un des guerriers de trouver un marteau, un autre des tenailles, un troisième un marteau de maçon; lui, apporterait une hachette, Camus une serpe, Tintin un mètre, et tous — ceci était obligatoire — tous devaient chiper dans la boîte à ferraille de la famille au moins cinq clous chacun, de préférence de forte taille...

2. En fait de matériaux, il faudrait surtout de grosses perches et des planches. Or le bois offrait suffisamment de fortes branches, droites et solides, qui feraient joliment l'affaire...

Les matériaux s'accumulaient en monceaux. Camus empilait des cailloux. Lebrac poussait des han! formidables, cognait et tranchait déjà à grands coups.

Pendant ce temps, une équipe coupait des rameaux; une autre tressait des claies* et lui, la hache ou le marteau à la main, entaillait, creusait, clouait, consolidait la partie inférieure de sa toiture...

claie : treillage fait de branches entrelacées.

3. Ho, hisse! ho, hisse! ahanait* la corvée des dix charpentiers de Lebrac, soulevant pour la mettre en place, la première et lourde charpente du toit de la forteresse. Vingt bras crispant ensemble leurs muscles vigoureux enlevaient l'assemblage et le portaient, afin de bien poser les poutrelles dans les entailles creusées par Tintin.

ahaner : peiner fortement, en poussant des « ahan! » sous l'effort.

De son côté, Camus posait au-dessus de son mur les derniers matériaux; c'était un mur large de plus de trois pieds*, hérissé à l'extérieur, mais, au-dedans, rectiligne autant que s'il eût été édifié au fil à plomb, et soigné, poli, fignolé, léché*, dressé tout entier avec des pierres de choix...

pied : ancienne mesure de longueur valant près d'un tiers de mètre.

léché : exécuté avec un soin recherché.

Ça avait marché rondement et on n'était pas des fainéants à Longeverne quand on voulait.

L. Pergaud
La Guerre des boutons
Mercure de France, éd.

Comprenons

1. Selon la 1re partie, le mot *armée* convient-il pour désigner la troupe de Lebrac? Pourquoi emploie-t-on ce mot?
2. Qui fait le plus gros du travail? Pourquoi?
3. Tintin avait été chargé de se procurer un mètre : quelle est son utilité, dans le travail dont on l'a chargé?

Lisons avec expression

4. La lecture de ce texte vivant doit faire ressortir l'activité extraordinaire des garçons, qui prennent leur affaire au sérieux : il faut lire comme si on était soi-même engagé dans l'aventure, en donnant de l'importance aux moindres actes.

Réfléchissons

5. Pourquoi la construction de la « forteresse » a-t-elle « marché rondement »? En quoi « ceux de Longeverne » donnent-ils l'exemple d'un beau travail d'équipe?

Sur le chantier de l'amitié

Lisons bien Articulons : **sculpture** (*skul-ture*) ; **fusil** (*zi*).

Prononçons bien : **tous** les hommes (*tou*) ;
tous ont applaudi (*touss*).

tous, adjectif, se prononce **tou** ; pronom, il se prononce **touss.**

Lisons : **tous** les jours (*tou*), **tous** ceux qui passent, **tous** mes amis, ils viennent **tous** (*touss*), ils ont **tous** ri, **tous** parlent.

Des amis s'entendent pour construire une maison pour Rondeau, un brave homme, très pauvre et malheureux.

1. Dès après le dîner, tous les hommes sont accourus sur ce qui s'appelle désormais : le chantier à Rondeau.
Personne n'a succombé aux appels* de la mer et des bois. Pourtant, Dieu sait combien la mer était tentante!
François dirige la corvée dominicale.
Les matériaux ont été vite à pied d'œuvre*.
Servule, l'équarisseur, a passé des heures à dresser le bois; sa hache, pourtant si pesante, allait toute seule.

succomber aux appels : céder à la tentation (d'aller à la mer, ou dans les bois).

à pied d'œuvre : près de la maison à construire.

Sur les vieilles pierres consolidées, on a posé la sole* de la maison nouvelle, puis, sur ce bâti, on a dressé poteaux et colombages*.

Les jours suivants, fenêtres et lambris* se sont posés à leur tour; jusqu'à ce qu'un beau matin la grande surprise a été de voir Vandal apporter sur son dos... une porte toute décorée de sculptures.

la sole : charpente horizontale qui sert de bâti à la maison de bois.

colombages : panneaux de bois tenant ou formant les cloisons.

lambris : revêtements de bois sur les murs.

2. « Il fait ce qu'il veut avec ses mains », dit François.
Tout le monde s'est approché pour mettre le doigt sur le canot, le fusil, les canards; car c'est historié* comme un récit de chasse.

Ainsi progresse à vue d'œil l'œuvre commune. A huit heures, le marteau de François donne le signal. Les hommes sortent, s'étirent, consultent le temps et reprennent le chemin du travail. On n'a jamais eu un aussi bel automne. Dans l'oubli de soi, on n'a jamais ressenti au cœur plus de contentement de soi-même. Les hommes bâtissent allègrement, ainsi que des hirondelles qui font leur nid.

c'est historié : la porte est ornée de sculptures qui représentent une scène de chasse.

3. A l'heure de planter le bouquet*, c'est Pivart, naturellement, qui s'est offert à monter. Lorsque, tout glorieux, il a posé le signe, un petit sapin vert bien droit, et parfaitement étoilé de branches, tous ont applaudi; et Geneviève regardait son Pivart avec orgueil.

Enfin, le soir de ce beau jour, les femmes étant de la fête, il a bien fallu danser...

Rondeau éprouve un doux vertige : il y a sa peine passée, sa joie de ce soir et toutes ces mains fraternelles qui se sont unies autour de son feu. Et, pour comble, il y a ce drôle de petit sapin vert qui vibre et tourne sur les beaux chevrons neufs.

le bouquet : quand le gros œuvre d'une maison est terminé, l'usage est de placer un bouquet au sommet; ici, c'est un petit sapin.

d'après F. A. Savard
La Minuit
Fides, éd.

Comprenons

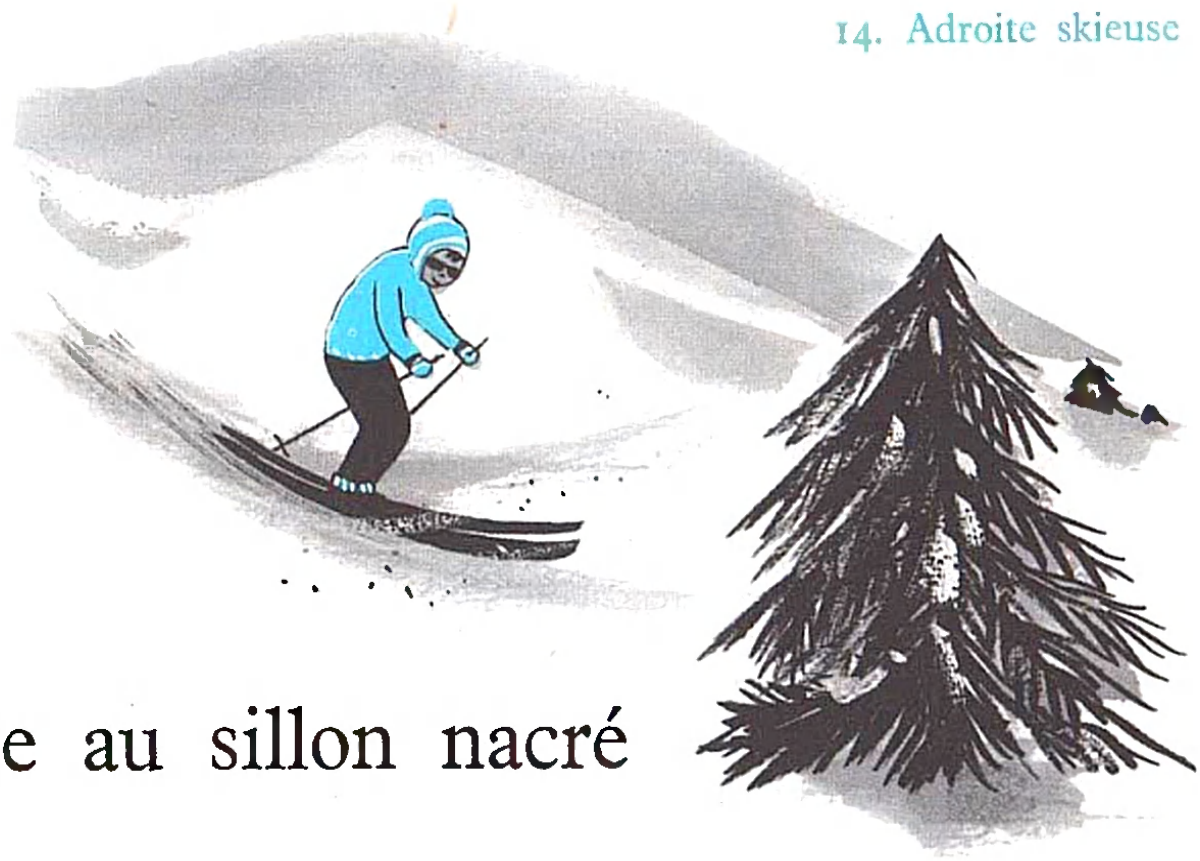
1. Quel est le matériau principal de cette maison vite bâtie?
2. Comment l'assistance examine-t-elle la porte? Pourquoi avec *le doigt?*
3. Qu'est-ce qui trouble tant le brave Rondeau?

Lisons avec expression

4. Ce texte court, où les choses semblent se passer très vite, doit laisser l'impression du secours important et rapide apporté à Rondeau; les paragraphes, séparés par un arrêt sèchement marqué, seront lus avec vivacité et décision.

Réfléchissons

5. Pour quelles raisons les amis ont-ils lieu d'être contents quand la maison de Rondeau est achevée?



Skieuse au sillon nacré

ton simple

Comme la proue* d'un beau navire →
Trace un sillage sur les eaux |
Les skis fendent le blanc empire
De leur étrave* en bec d'oiseau.

La neige | sous les « bois » | crisse...
Sur de la blancheur on glisse,
Ouate épaisse, tapis mat,
Lac de silence aux cent mâts.

avec enthousiasme

Fuite sous les sapins, écroulement de givre,
Blancs envols de cristaux, cet air glacé m'enivre*.

la proue : la partie extrême à l'avant d'un navire.

l'étrave : est la partie avant, en forme d'arête, de la quille d'un navire.

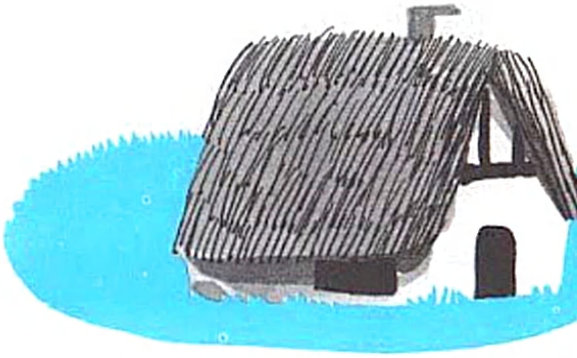
m'enivre : me grise de joie.

Claude Chardon
Trois-Roses Dauphiné
Arthaud, éd.

Le sens Quels plaisirs l'auteur éprouve-t-il à glisser sur ses skis?

La diction De strophe en strophe, faisons sentir la joie grandissante du poète, qui s'exprime fortement dans le dernier vers.

Les maisons



ton apitoyé, un peu lent

Les vieilles maisons sont toutes voûtées,
elles sont comme des grand-mères →
qui se tiennent assises, les mains sur les genoux,
parce qu'elles ont trop travaillé dans leur vie;

ton plus vif et joyeux

Mais les neuves sont fraîches et jolies |
Comme des filles à fichus |
qui, ayant dansé, vont se reposer
et qui se sont mis | une rose au cou.

en détaillant la description

Le soleil couchant brille dans les vitres,
les fumées montent | dévidées* |
et leurs écheveaux embrouillés →
tissent | aux branches des noyers |
de grandes toiles d'araignées.

dévidées : les fumées semblent s'effilocher.

C. F. Ramuz
Vers
Mermod, éd. (Lausanne)

Le sens

Par quelles comparaisons le poète donne-t-il de la vie aux vieilles maisons et aux maisons neuves? Quels sentiments lui inspirent-elles?

La diction

Disons les quatre premiers vers lentement, avec tendresse et pitié.
Au contraire, disons d'un ton vif et joyeux les quatre vers suivants; détachons l'image gracieuse « *une rose au cou* ».
Les quatre derniers vers, descriptifs, seront dits en insistant sur les verbes *brille, montent, tissent* et sur l'adjectif *grandes*.

17. Boutiques

Dans la rue

Lisons bien Articulons : **exprès** (*eks-prè*) ; **ex**trême-ment (*eks*).

Prononçons bien : alumini**um** (*om'*).

Sauf dans le mot **parfum**, la terminaison **um** se prononce **om'**.

Lisons : sér**um**, muséum, géraniu**m**, calciu**m**.

1. Sa toilette finie, laissant Maman s'occuper du ménage, Thérèse trottine dans la rue pour aller faire les commissions. Cela ne la conduit jamais plus loin que le coin de la rue étroite, leur rue. On aperçoit, à droite et à gauche, le faubourg blanc de lumière et parfois doré de soleil. Un coin est occupé par la boulangerie viennoise, à l'autre coin la charcuterie parisienne rutile* de tous ses marbres.

rutile : brille d'un vif éclat.

Thérèse est plus souvent cliente de la boulangère que du charcutier ; elle préfère d'ailleurs qu'il en soit ainsi, car ce monsieur est bien intimidant avec ses grandes moustaches, son tablier blanc, sa blouse à petites raies, toujours si propres qu'on les croirait sortis à l'instant de l'armoire, exprès pour vous éblouir.

2. Lorsqu'on avance dans le faubourg du Temple*, après la boulangerie, c'est la fleuriste. Parfois, Thérèse se risque jusqu'à la devanture. On y voit des fleurs raides, empesées*, aux couleurs très vives, si belles qu'on les croirait artificielles. Les plantes vertes sont luisantes, comme si elles étaient ripolinées*. Tout cela paraît à Thérèse extrêmement beau. Mais elle n'imagine pas que les fleurs en pot ont poussé quelque part, il lui semble qu'elles sortent d'une usine.

Dans la rue, Thérèse fréquente surtout la boutique de la fruitière, qui est aussi crémière : boutique sombre, toute en longueur, dans laquelle trône la glacière énorme et blanche, où les pots d'aluminium voisinent avec les cageots de légumes. Thérèse envie beaucoup Mme Lepère : comme elle doit s'amuser à ranger en hautes piles les boîtes de petits pois, ou à alterner les paquets de nouilles et de vermicelle! Parfois Mme Lepère, apitoyée par les joues pâles de la fillette, lui donne une petite mesure de lait supplémentaire, ou lui met dans la main un bouton de guêtre* de réglisse.

faubourg du Temple : longue rue de Paris, très populeuse.

empesées : les fleurs étaient raides comme le linge qu'on glace avec un empois d'amidon.

ripolinées : brillantes comme si elles étaient peintes avec la peinture émail appelée Ripolin.

bouton de guêtre de réglisse : petit bonbon noir qui ressemble à un bouton de guêtre.

3. En rentrant, chargée de ses emplettes, Thérèse se fait toute petite et glisse, rapide, le long des maisons, car elle redoute de rencontrer les frères Santinelli, qui ne manquent jamais de lui donner quelque bourrade ou de faire tomber leur sac d'école à ses pieds, ce qui, chaque fois, la surprend et la fait trembler.

Et Thérèse se hâte pour arriver avant eux sous la voûte, pour s'engouffrer avant d'être vue dans la chambre de sa maman qui lui paraît alors une retraite délicieuse.

A. Piguet
Thérèse et le Jardin
Bourrelier, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Thérèse ne va-t-elle jamais plus loin que le coin de sa rue?
2. La crémière *s'amuse-t-elle* vraiment quand elle range les boites et les paquets? Pourquoi?
3. Les frères Santinelli sont-ils des hommes ou des enfants? A quoi le voit-on?

Lisons avec expression

4. Tout en racontant ce que fait Thérèse, le texte nous dit ce qu'elle pense : pensées simples de petite fille timide. Il faut lire avec simplicité, avec un peu de naïveté comme si Thérèse parlait elle-même.

Réfléchissons

5. Quelles boutiques Thérèse admire-t-elle particulièrement, et pourquoi?

Chez le brocanteur

Lisons bien Articulons : en**trailles** (*tra-ye*) ; **rouille** (*rou-ye*) ; **doigt** (*doi*).

Prononçons bien : les **comptes** (*kon-te*).

On ne prononce pas le **p** dans **compte** et les mots de sa famille.

Lisons : **compt**er, **compt**eur, **compt**able, **compt**age, **compt**oir, **compt**abilité, **compt**ine, dé**compt**er, es**compt**e.

1. Une boutique noirâtre commençait sur le trottoir, qui était encombré de meubles hétéroclites*, autour d'une très vieille pompe à incendie à laquelle était accroché un violon.

hétéroclites : bizarres.

Le maître de ce commerce était très grand, très maigre, et très sale. Il portait une barbe grise, et des cheveux de troubadour* sortaient d'un grand chapeau d'artiste. Son air était mélancolique, et il fumait une pipe en terre.

troubadour : poète du Moyen Age (la mode était alors aux longs cheveux, pour les poètes).

Mon père lui avait déjà rendu visite et avait retenu quelques « meubles » : une commode, deux tables, et plusieurs fagots de morceaux de bois poli qui, selon le brocanteur, devaient permettre de reconstituer six chaises. Il y avait aussi un petit canapé qui perdait ses entrailles comme un cheval de toréador, trois sommiers crevés, des paillasses à moitié vides, un bahut qui n'avait plus ses étagères, et divers ustensiles de ménage que la rouille appareillait*.

appareillait : rendait pareils ; c'était la rouille qui les assortissait.

2. Le brocanteur nous aida à charger tout ce fourniment sur une charrette à bras. Le tout fut arrimé avec des cordes, qu'un long usage avait rendues chevelues. Puis, on fit les comptes. Après une sorte de méditation, le brocanteur regarda fixement mon père et dit :

« Ça fait cinquante francs !

— Ho ho ! dit mon père, c'est trop cher !

— C'est cher, mais c'est beau, dit le brocanteur. La commode est d'époque* ! »

d'époque : authentiquement ancienne.

Il montrait du doigt cette ruine vermoulue.

« Je le crois volontiers, dit mon père. Elle est certainement d'une époque, mais pas de la nôtre ! »

Le brocanteur prit un air dégoûté et dit :

« Vous aimez tellement le moderne ?

— Ma foi, dit mon père, je n'achète pas ça pour un musée. C'est pour m'en servir. »

Le vieillard parut attristé par cet aveu.

« Alors, dit-il, ça ne vous fait rien de penser que ce meuble a peut-être vu la reine Marie-Antoinette?

— D'après son état, dit mon père, ça ne m'étonnerait pas qu'il ait vu le roi Hérode*.

— Là, je vous arrête, dit le brocanteur, et je vais vous apprendre une chose : le roi Hérode n'avait pas de commode! Rien que des coffres à clous d'or. Je vous le dis parce que je suis honnête.

— Je vous remercie, dit mon père. Et puisque vous êtes honnête, vous me faites le tout à trente-cinq francs. »

Hérode : roi de Judée, avant J.-C. Remonter au temps d'Hérode signifie remonter à une époque très lointaine.

3. Le brocanteur nous regarda tour à tour, hocha la tête avec un douloureux sourire, et déclara :

« Ce n'est pas possible, parce que je dois cinquante francs à mon propriétaire qui vient encaisser à midi.

— Alors, dit mon père indigné, si vous lui deviez cent francs, vous oseriez me les demander?

— Il faudrait bien! Où voulez-vous que je les prenne? Remarquez que si je ne devais que quarante francs, je vous en demanderais quarante. Si je devais trente, ça serait trente...

— Dans ce cas, dit mon père, je ferais mieux de revenir demain, quand vous l'aurez payé et ne lui devrez plus rien... »

(à suivre)

Comprenons

1. Comment arrive-t-il qu'un cheval de toréador perde ses entrailles? Quelles sont les entrailles du canapé?
2. Pourquoi le brocanteur essaie-t-il de faire croire que la vieille commode est « d'époque »?
3. Que suppose le père en proposant de revenir quand le propriétaire sera payé?

Lisons avec expression

4. Mettons beaucoup d'animation dans les propos échangés, où le brocanteur et le père font semblant d'être sincères, pour obtenir chacun le maximum d'avantages.

Réfléchissons

5. Qu'y a-t-il d'amusant dans la manière dont le brocanteur fait son prix?

Chez le brocanteur *(suite)*

Lisons bien Articulons : **solennellement** (*so-la-nelle-man*).

Prononçons bien : **second** (*se-gon*).

c se prononce comme **g** dans **second** et les mots de sa famille.

Lisons : seconde, seconder, secondaire, secondement.

1. Le brocanteur s'avança vers mon père et parla solennellement* :

« Sur le prix, ne discutons plus : c'est cinquante francs; ça m'est impossible de le raccourcir. Mais nous pouvons peut-être allonger la marchandise. »

Il entra dans sa boutique; mon père me fit un clin d'œil triomphal et nous le suivîmes.

Il y avait des remparts d'armoires, des miroirs lépreux*, des casques, des pendules, des bêtes empaillées. Il plongea son bras dans ce fouillis, et en retira divers objets.

« Premièrement, dit-il, puisque vous aimez le Moderne, je vous donne en plus cette table de nuit en tôle émaillée, et ce robinet col de cygne, nickelé par galvanoplastie. Vous ne direz pas que ce n'est pas moderne! Deuxièmement, je vous donne ce fusil arabe damasquiné*, qui n'est pas un fusil à pierre, mais à capsule. Admirez la longueur du canon! On dirait une canne à pêche...

solennellement : d'un ton plein d'importance.

lépreux : dont la glace perd le tain qui en fait des miroirs.

damasquiné : incrusté de petits filets d'argent.

2. Je vous donne en plus ce pare-étincelles en cuivre découpé, ce parapluie de berger (qui sera comme neuf si vous changez seulement la toile), ce tam-tam* de la Côte d'Ivoire — qui est une pièce de collection — et ce fer à repasser de tailleur. Est-ce que ça va?

— C'est honnête, dit mon père. Mais je voudrais aussi cette vieille cage à poules.

— Hé hé! dit le brocanteur, je reconnais qu'elle est vieille, mais elle peut servir aussi bien qu'une neuve. Enfin, puisque c'est vous, je vous la donne. »

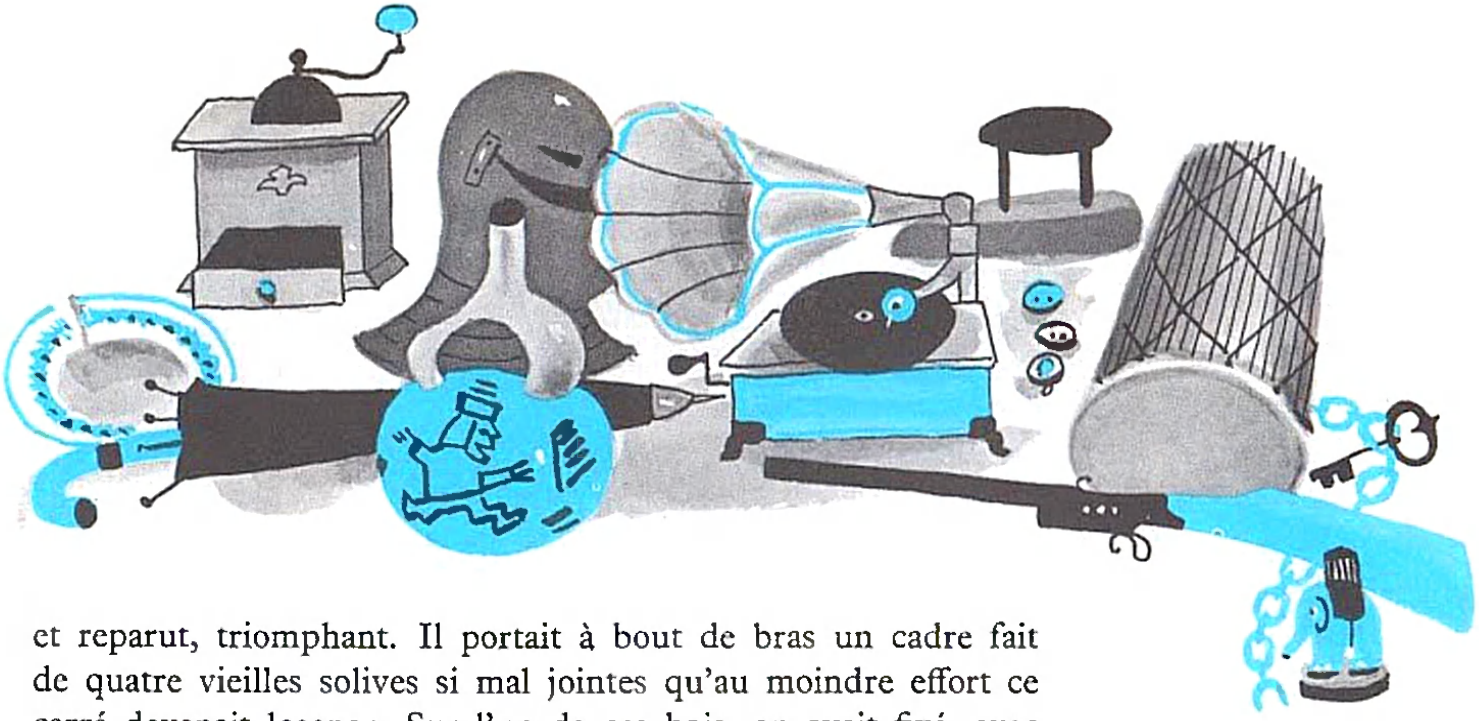
Mon père lui tendit un billet mauve de cinquante francs. Il le prit gravement, avec un salut de la tête.

Enfin, comme nous finissions de glisser notre butin sous les cordes déjà tendues, pendant qu'il rallumait sa pipe, il dit tout à coup :

« J'ai bien envie de vous faire cadeau d'un lit pour le petit! »

Il entra dans son magasin, disparut derrière la forêt d'armoires,

tam-tam : sorte de tambour africain.



et reparut, triomphant. Il portait à bout de bras un cadre fait de quatre vieilles solives si mal jointes qu'au moindre effort ce carré devenait losange. Sur l'un de ces bois, on avait fixé, avec des clous de tapissier, un rectangle de toile de jute*, aux bords effilochés, qui pendait comme le drapeau de la misère.

« A la vérité, dit-il, il manque un second cadre tout pareil pour former un X avec celui-ci. Avec quatre bouts de bois, vous en verrez la farce, et le petit dormira comme un pacha. »

jute : plante indienne dont les fibres servent à faire la toile à sacs.

3. Nous lui fîmes de grands remerciements; il en parut touché et, levant sa main droite qui nous présenta une paume noirâtre, il s'écria :

« Attendez! j'ai encore une surprise pour vous! » Et il rentra dans sa boutique en courant. Mais mon père, qui avait passé la bricole*, démarra brusquement et descendit à bonne allure le boulevard, tandis que le généreux vieillard, reparu au bord du trottoir, brandissait à bout de bras un immense drapeau de la Croix-Rouge, que nous jugeâmes inutile d'aller chercher.

bricole : bretelle qui permet de tirer la charrette.

M. Pagnol
La Gloire de mon Père
Pastorelly, éd.

Comprènons

1. Pourquoi le père fit-il un clin d'œil *triomphal* à son fils?
2. Qu'y a-t-il d'étonnant dans les suppléments que le brocanteur offre à son client?
3. Pourquoi le père s'en alla-t-il vite, sans attendre le retour du vieillard?

Lisons avec expression

4. L'énumération des objets hétéroclites offerts au client est cocasse : il faut souligner sa drôlerie en faisant parler le brocanteur sur un ton très sérieux et très important.

Réfléchissons

5. Pourquoi le père de l'auteur insiste-t-il pour avoir la vieille cage à poules, en plus de tous les cadeaux que lui fait le brocanteur?

Les boutiques

avec vivacité

Tatillonnes* et frénétiques*,
Les sonnettes dansent à l'huis* →
Des petites boutiques |
Les sonnettes de la Saint-Guy.

On n'entend qu'elles →
Dans les ruelles →
Les jours de foire et de marché.
Elles se hèlent et s'interpellent
Depuis l'aube jusqu'au soleil couché.

gaiement

Rubans, cordons, aiguilles fines,
Lacets, fils et bobines
Sont achetés chez le mercier;
Les salons d'or du pâtissier →
Montrent des tartes rondes →
Comme le monde;
Le quincaillier fournit des chaudrons clairs →
Comme un juillet rayé d'éclairs,
Et les marins s'abordent →
Au seuil branlant d'un vieux marchand de cordes.

tatillonnes : qui insistent.
frénétiques : prises d'un délire furieux.
l'huis : la porte d'entrée.

très animé

La fièvre étreint* tous les comptoirs;
Mais, du matin jusqu'au soir,
Quoi qu'on débite et qu'on achète,
Les sonnettes mènent la fête
Et dominent le branle-bas →
Des coups têtus de leur délire.

Et l'une tinte, ainsi qu'un glas,
Et l'autre éclate, ainsi qu'un rire,
Et d'autres font des bonds de sons,
Qui tout au loin se répercutent*,
Sitôt que leurs battants se butent
Au bronze vert de leurs jupons.

étreint : saisit.

se répercutent : se renvoient leurs sons.

E. Verhaeren
Toute la Flandre
Mercure de France, éd.

Le sens

Comment le poète rend-il compte, d'une façon plaisante, de l'animation qui règne dans les petites boutiques « les jours de foire et de marché »? Par quels verbes fait-il voir et entendre les mouvements et les sons des innombrables sonnettes?

La diction

Les deux 1res strophes : disons-les avec vivacité; insistons sur les verbes qui donnent l'idée de l'agitation bruyante des sonnettes.
3e strophe : un ton gai traduira le plaisir des marchands et des acheteurs.
4e et 5e strophes : Montrons, par un ton très animé, l'activité du commerce que semble exprimer la folle agitation des sonnettes aux sons variés.
Rendons bien sonore l'expression : « *font des bonds de sons* ».

18. L'atelier de couture

La petite lingère

Lison bien

Articulons : nous **faisions**, elle **faisait** (*fe*) ; **aiguille** (*gu-ille*) ; **ennui** (*an-nui*), **ennuyer** (*an-nui-ié*).

Prononçons bien : les **paysannes** (*pai-i-zane*)

ay se décompose en **ai** + **i** dans **pays** et sa famille.

Lisons : **pays** (*pai-i*), **paysan**, **paysage**, **dépayser**.

1. Bonne Justine nous apprenait à faire de la lingerie. Nous faisions des coiffes* pour les paysannes. Ce n'était pas très difficile, et comme c'était quelque chose de nouveau, je travaillais avec ardeur.

Bonne Justine déclara que je ferais une très bonne lingère. Mais quand j'eus fait plusieurs coiffes, et qu'il me fallut toujours recommencer, ma paresse reprit vite le dessus. Je m'ennuyais et ne pouvais me décider à travailler.

coiffe : coiffure en lingerie, en dentelle, que portaient autrefois toutes les femmes, et que portent encore des femmes de la campagne.

Je serais restée des heures et des heures sans bouger, à regarder travailler les autres.

Marie Renaud cousait en silence; elle faisait des points si petits et si serrés, qu'il fallait de bons yeux pour les voir.

Ismérie cousait en chantonnant, sans crainte des réprimandes.

2. Les unes cousaient le dos courbé, le front plissé, avec des doigts mouillés qui faisaient crisser* les aiguilles; d'autres cousaient lentement, avec soin, sans fatigue, sans ennui, en comptant les points tout bas.

crisser : faire un bruit agaçant.

J'aurais bien voulu être comme celles-là! Je me grondais en moi-même, et pendant quelques minutes, je les imitais. Mais le moindre bruit me dérangeait, et je restais à écouter ou à regarder ce qui se passait autour de moi. Madeleine disait que j'avais toujours le nez en l'air.

3. Je passais tout mon temps à imaginer des aiguilles qui auraient cousu toutes seules.

Pendant longtemps, j'ai eu l'espoir qu'une gentille petite vieille, visible pour moi seulement, sortirait de la cheminée et viendrait coudre ma coiffe très vite.

Je finis par devenir insensible* aux reproches. Bonne Justine ne savait plus que faire pour m'encourager ou me punir.

insensible : les reproches ne la touchaient plus.

Un jour, elle décida que je ferais la lecture tout haut, deux fois par jour. Ce fut une grande joie pour moi; je trouvais que l'heure de la lecture n'arrivait jamais assez vite, et je fermais toujours le livre avec regret.

M. Audoux
Marie-Claire
Fasquelle, éd.

Comprenons

1. Pourquoi la petite lingère, pourtant douée, ne travaillait-elle pas volontiers?
2. Qu'est-ce qui montre que les autres lingères travaillaient bien?
3. A quoi voit-on que la petite lingère était peu raisonnable?

Lisons avec expression

4. C'est la petite lingère qui raconte, et qui avoue ses défauts, et ses rêves fous : elle le fait comme en confidence, sans éclat, simplement; parlons comme elle.

Réfléchissons

5. Quels sont les qualités et les défauts dont fait preuve la petite lingère?

C'est pour un mariage...

Lisons bien Articulons : **mannequin** (*man'-kin*) ; **soyeux** (*soi-ieu*).

Prononçons bien : des **robes bleues** (*ro-be-bleu* ou *rob'bleu*, mais non *ro-bleu*).

Quand un **e** muet est entre deux consonnes semblables, il faut le faire légèrement sentir, ou insister sur la première consonne.

Lisons : perso**nne ne** se doutait ; une for**te tai**lle ; les étoffes épar**ses sur** la table ; des voi**les lourds**.

1. Mme Dalignac rapportait un énorme carton* dont le couvercle se soulevait malgré les ficelles qui le retenaient.

Le patron s'empressa de l'ouvrir. Il toucha les tissus avec une petite grimace de contentement :

« De la soie, rien que de la soie », disait-il.

Sa femme l'éloigna :

« Laisse... tu vas tout embrouiller. »

Puis en s'adressant à nous :

« C'est pour un mariage. »

Elle s'assura que le carton reposait tout entier sur la table et elle sortit, une à une, les pièces d'étoffe, en désignant leur emploi.

un carton : une boîte en carton.

2. « Une robe noire pour la mère de la mariée... Deux robes bleues pour les grandes sœurs... Des robes roses pour les petites sœurs... Et des dentelles noires, et des dentelles blanches, et des pièces de rubans, et des taffetas* pour doublures, et des satins pour jupons... »

Elle sortit avec précaution le dernier tissu soigneusement plié dans du papier :

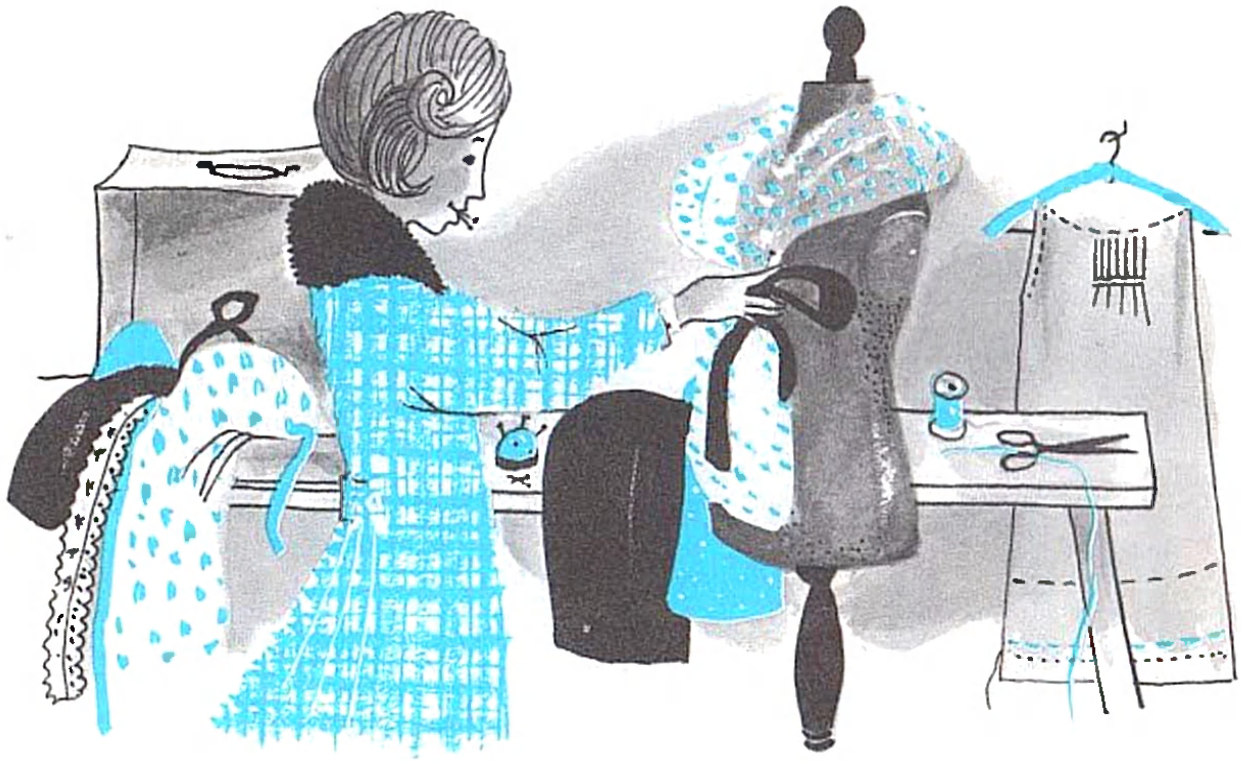
« Et voilà du crêpe de Chine pour la robe de la mariée. »

Et sans prendre le temps d'enlever son manteau, elle attira un mannequin* et prit les étoffes à pleines mains pour les draper autour du buste. Elle dépliait les dentelles et les disposait, elle tournait les rubans en coque* sur ses doigts et les piquait d'une épingle. Puis elle rejeta le tout sur la table et ce ne fut bientôt plus qu'un fouillis de toutes couleurs.

taffetas : étoffe de soie unie et brillante.

mannequin : forme humaine, en bois ou en cartonnage, sur laquelle la couturière essaie les vêtements.

en coque : en boucles qui feront des ornements de robes.



3. Mes quatre compagnes avaient cessé de coudre et regardaient avec intérêt. Leurs yeux allaient d'une couleur à l'autre et leurs mains s'avançaient pour toucher les dentelles et les tissus soyeux.

Tout à coup la pendule se mit à sonner. « Il est midi. »

C'était vrai, mais la matinée avait passé si vite que personne ne se doutait qu'il était l'heure d'aller déjeuner. Les ouvrières déposèrent leur ouvrage et se levèrent lentement, comme à regret.

M. Audoux
L'Atelier de Marie-Claire
Fasquelle, éd.

Comprenons

1. Où se passe la scène décrite dans la 1re partie?
2. Pourquoi la patronne ne prend-elle pas le temps d'enlever son manteau?
3. Pourquoi les ouvrières se lèvent-elles comme *à regret?*

Lisons avec expression

4. Cherchons bien le ton admiratif de Mme Dalignac quand elle *énumère* le contenu du carton : longs arrêts sans baisser la voix, appui bien marqué sur *et* plusieurs fois répété pour souligner l'importance de ce contenu.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui montre que Mme Dalignac et ses ouvrières aiment leur métier?

Maman nous habille de neuf

Lisons bien Articulons : **expédition** (*eks*) ; **exactement** (*egz*).

Prononçons bien : **mille** (*mil*) ; tran**quille** (*kil*).

Dans **ill**, **ll** a souvent le son mouillé de **ye** (aig**uille**, bata**ille**, tail**leur**...), mais dans certains mots on prononce comme s'il y avait un seul **l**.

Lisons ainsi : tranquillité, ville, pupille, capillaire, distiller.

1. Elle partit en expédition dans ces mystérieux « magasins » où, par chance, certaines personnes parviennent, à travers mille tentations, à dénicher exactement ce qu'elles souhaitent, et à des prix plus avantageux qu'on n'oserait l'espérer.

Notre salle à manger fut transformée en atelier de couture et maman commença de rêver sur des patrons* de papier gris.

patron : modèle en papier d'après lequel la mère taille le tissu.

Elle avait l'air d'un général qui consulte ses cartes et combine une bataille. De gros ciseaux en main, elle, si vive, réfléchissait longuement avant de tailler à même l'étoffe. Parfois elle nous criait : « Taisez-vous une minute, mes enfants, que je voie clair. »

Nous faisions silence, frappés par la gravité de son accent, de son geste. Et soudain, avec un bruit crissant et glouton*, les ciseaux mordaient le drap.

glouton : très gourmand, vorace.

2. Joseph devait recevoir un complet de jeune homme avec, pour la première fois, un pantalon long. Il se montrait plein d'exigence, ne quittait plus maman, car les vacances de Pâques étaient venues. Il réclamait des revers à la mode, des boutons fantaisie, des poches innombrables. Maman disait :

« Sois tranquille, ce sera comme chez le tailleur. »

Elle savait tout faire : couper les vêtements d'homme, faufiler, piquer, tricoter, broder, passer à la teinture, laver, repasser. Quoi donc encore? Eh! tout, dis-je. Joseph, rassuré, s'asseyait sur un petit banc et surveillait mère, en dessous, comme un chat dont on prépare la pitance*. Ferdinand, dans un coin, s'acharnait à quelque lecture. Cécile et moi, nous organisions notre royaume, sous la table...

pitance : ce qu'on donne chaque jour comme nourriture.

3. Parfois mère faisait, à la cantonade*, quelque confidence pensive touchant son travail. Elle disait : « Je vais bâtir. » Je savais bien qu'elle allait prendre une aiguillée de fil et coudre à grands points. J'avais toutefois le temps d'imaginer qu'elle pouvait, par magie, faire surgir de la table des murailles, des palais, des tours.

Parfois, une querelle s'enflammait parmi nous, les petits. Nous nous mettions à larmoyer, à ressasser nos griefs*. Avec son dé, maman frappait deux ou trois coups sur la table. Elle grondait : « Ah! bourdon de Notre-Dame! » ce qui nous faisait rire.

à la cantonade : comme si on s'adressait à une personne éloignée.

ressasser nos griefs : répéter sans cesse nos plaintes.

G. Duhamel
Chronique des Pasquier
Mercure de France, éd.

Comprenons

1. A quoi la mère *rêve*-t-elle, sur les patrons?
2. Les vacances permettent à Joseph de rester près de la mère : pourquoi ne la quitte-t-il pas?
3. Qu'est-ce que l'enfant imagine sur le sens du mot *bâtir?* De quoi s'agit-il en réalité?

Lisons avec expression

4. Le texte est plein d'humour et de tendresse à la fois. Il faut le lire en souriant, et avec un ton très admiratif quand l'enfant énumère les qualités de sa maman.

Réfléchissons

5. Que promet la maman à Joseph et pourquoi?

19. *Le renouveau*

Le printemps vient

Lisons bien Articulons : **mars** (*marss*) ; les **h**aies (*h* aspiré, pas de liaison).
Prononçons bien : l'impa**t**ience (*siance*).
t se prononce comme **ss** dans **patient** et sa famille.
Lisons : la patience, patienter, impatient, impatienter.

1. Le village vivait dans l'impatience des beaux jours. La longue prison de l'hiver, ces journées si brèves et si grises, la neige, le froid, la bise, la nuit... comme on aspirait à les voir fuir devant le soleil! Dès janvier on épiait* l'aube un peu moins tardive, l'allongement des crépuscules. On attendait le vent de mars, qui sèche les terres molles et rétrécit le ruban d'eau des fossés.

Dans le vent et le soleil flambaient les haies et les talus. La campagne s'empanachait de longues fumées, pendant que la flamme crépitait* dans les épines et courait dans l'herbe rousse. Aux lisières du bois le feston* des vieilles neiges reculait tous les jours. Et les taillis commençaient à s'empourprer du réveil de la sève...

on épiait : on guettait.

la flamme crépitait... : c'était le moment où l'on brûlait les épines et les mauvaises herbes.

feston : bordure découpée en arcs, que laisse la neige en fondant.

2. Garçons et filles, nous sentions obscurément la joie du renouveau. Nous recommencions à jouer dehors, le soleil nous tirait vers les champs et les bois. Il nous semblait refaire la découverte du monde...

Je suis dans le jardin de la grand-mère, un tout petit coin de terre encadré de toits moussus, sous les grands arbres du parc voisin. A l'ombre froide du pignon un tas de neige grise achève de fondre, mais en face, au pied de la treille, les perce-neige sont sorties, tout un bloc de feuilles pâles et serrées, couronné de fleurs, les « gouttes de lait », encore closes et suspendues à leurs tiges délicates. Avec quelle curiosité j'attendais qu'elles ouvrent leur robe à trois pans, leur jupon brodé de vert et pointillé d'orange!

3. Un peu plus tard, si le temps était doux, nous pensions aux violettes. Nous cherchions les premières au pied de la terrasse, sous le grand mur ventru que dominent les vieux tilleuls et qui se chauffe au soleil. Pauvres violettes sans queue et presque sans pétales, teintées de mauve et roussies par le gel! Nous les apportions dans le creux de notre main. A peine réchauffées, elles nous remerciaient, de leur divine suavité*. « Ah! disait maman, tu les as trouvées sous la terrasse; nous y courions déjà, quand j'allais à l'école. »

suavité : douceur très délicate de l'odeur.

Toutes les autres suivaient, toutes les violettes des murs, des haies et des jardins, les pourpres et les presque bleues, les blanches et les lilas, les simples et les doubles, et ces violettes de loup, qui font de si belles taches dans les luzernes mais ne sentent rien.

J. Cressot
Le Pain au lièvre
Stock, éd.

Comprenons

1. Comment le vent peut-il rétrécir le ruban d'eau des fossés?
2. Qu'est-ce qui marque l'approche du printemps?
3. Pourquoi les enfants portaient-ils les violettes dans le creux de leur main, au lieu d'en faire des bouquets?

Lisons avec expression

4. Le texte n'offre pas de particularités difficiles; c'est un récit paisible; lisons lentement, en articulant bien.

Réfléchissons

5. Que représentent, pour les enfants, les premières violettes? Pourquoi sont-ils heureux de les trouver?

L'arrivée du printemps

Lisons bien Articulons : **brouillard** (*brou-yar*) ; **bouquet** (*kè*).

Prononçons bien : merveil**leux**, d**oux**, v**oix** (*eu, ou, oi*).

A la fin des mots, **x** est muet après une voyelle composée (*eu, ou, oi, ai, au*).

Lisons : heu**reux**, ép**oux**, cho**ix**, pa**ix**, cha**ux**.

1. Ce matin-là, je vis ma fenêtre claire et pareille à un étalage étincelant, peint de si fraîches couleurs, si nouvelles, si inattendues que je me crus devant un magasin de Paris...

C'est que, depuis mon arrivée en Champagne, on était dans le brouillard — un brouillard semblable à ceux de la capitale. Tout pleurait. Les maisons et les arbres avaient l'air de sortir du bain; des flaques jaunâtres luisaient dans les rues.

Je n'avais, en somme, pas encore vu la campagne. Tout un décor merveilleux se préparait derrière le rideau des brumes. On le sentait vaguement; il y avait de la lourdeur dans l'air, la couleur de la lumière changeait, et je ne sais quoi qui vous faisait gros au cœur passait dans le vent.

2. J'ouvris la fenêtre et je montai sur la chaise pour atteindre l'appui. Il était six heures du matin et mai commençait : je compris que le printemps était venu. Il était arrivé d'un seul coup, pendant la nuit; un petit vent de galerne* avait rejeté les nuages là-haut, sur l'épaule des collines, et toute la terre était comme une peinture. Je ne me souviens pas d'avoir respiré une surprise plus grande. Hier, la campagne était grisâtre et mouillée, sans autre vie que des bêtes et des gens qui passaient sous les averses, comme des ombres. Aujourd'hui, voilà que dans ce cadre de la vieille fenêtre qui me verdit les doigts, j'absorbe tant de clarté et de fraîcheur que j'en suis ébloui et suffoqué. Un paradis brille devant moi. Une odeur fraîche me pénètre : on dirait que je respire avec tout moi-même.

vent de galerne : vent d'ouest - nord - ouest.

3. Voici, tout près, la tête jaune et ronde d'un arbre énorme : je ne connaissais pas encore l'érable-plane et sa splendide floraison. Plus loin, une eau brille; au-delà se trouve une prairie d'un vert doux comme le velours, d'un vert qu'on voudrait toucher du doigt et même embrasser. Çà et là on y a piqué des bouquets blancs. Et puis, partout des oiseaux s'égosillent*; ils ont dû revenir d'un seul coup : hier, à peine voyait-on quelques pierrots

s'égosiller : crier fort et longtemps.

tomber obliquement des toits pour picoter le crottin de la route*; ce matin, dans l'éclatante lumière blanche, cela chante partout, même dans le ciel où on ne voit rien.

Il y a des pit-pit-pit qui sortent des murs, des sifflets dans le verger, des roucoulements dans le bois : je compterais bien vingt voix différentes, proches, lointaines, perçantes ou sourdes, dans cette fanfare de l'aube.

J'allonge le cou : là-bas, entre deux collines, c'est rouge, rouge comme un four. On dirait qu'une porte va s'ouvrir et laisser passer la lave* d'un volcan. Et tout d'un coup, une étincelle... On a tourné le bouton. Ma chambre s'illumine d'une lumière jaune : je vois le soleil!

le crottin de la route : les excréments des chevaux, sur la route, contiennent des grains d'avoine qui attirent les moineaux.

lave : matière fondue sortant d'un volcan en coulées incandescentes.

G. Maurière
Peau-de-pêche
Nelson, éd.

Comprenons

1. Pourquoi les maisons et les arbres avaient-ils l'air de sortir du bain?
2. Pourquoi l'enfant est-il *surpris?*
3. Que sont les bouquets blancs de la prairie?

Lisons avec expression

4. Longue description, le texte est à lire lentement, en marquant bien la ponctuation. Il faut essayer, dans la 2e partie, de rendre le ton de surprise émerveillée de l'enfant qui découvre le paysage de printemps, jusque-là masqué par la brume.

Réfléchissons

5. Que voit, qu'entend le petit Parisien par cette première matinée de printemps où il découvre la beauté de la campagne?

Printemps au Canada

Lisons bien Articulons : ca-ta-strophe ; ob-sta-cle ; tu-mul-tu-euse-ment.

Prononçons bien : hâter, haler, hausser, heurter, ont un h aspiré qui empêche les liaisons.

Lisons : nous nous hâtons, vous halez, nous haussons, elles heurtent...

1. Voici le printemps qui éclate de toute part. Le vent du sud a déchiré les nuages, les a chassés, dispersés. Et, par la trouée bleue du ciel, le soleil plonge dans la neige, la creuse de trous pareils à des cellules de ruche, fait ruisseler l'eau au flanc des collines. Sans doute la neige ne disparaîtra pas d'un seul coup. Cependant, de larges taches noires annoncent son départ. Les rivières sur lesquelles il faisait si bon pousser le traîneau à toute allure deviendront dangereuses. On s'y risque encore. Mais il faut, dès qu'on entend le craquement de la glace, pousser son cheval à toute vitesse. Et il n'est pas de fin d'hiver qui n'amène ses catastrophes...

2. Le trappeur* se hâte de revenir de son lointain camp, chargé du butin de l'hiver. Le traîneau qu'il tire lui-même, la courroie en travers de la poitrine, est chargé des dépouilles du vison, du pékan*, du carcajou*, de la martre, du rat musqué et du renard. Le froid de l'hiver a bronzé sa figure plus que ne le ferait un soleil d'été. Ses yeux profonds portent le stigmate* de la solitude. Il a beau retrouver les sédentaires*, il demeure distant et un peu mystérieux.

Puis voici la débâcle qui éclate soudain...

Les eaux de la fonte des neiges, infiltrées sous la glace, ont grossi la rivière. Le cours d'eau s'est d'abord débattu contre la carapace qui l'emprisonnait. Il parvient à la faire éclater ; il la fait flotter à la dérive jusqu'à ce que cette glace ait rencontré un obstacle. Les blocs charriés par le flot se ruent tumultueusement les uns sur les autres. Ils se fracassent avec un bruit de foudre...

trappeur : chasseur d'Amérique du Nord, qui prend au piège (souvent des *trappes*) les animaux à fourrure.

pékan : martre du Canada.

carcajou : sorte de blaireau d'Amérique.

stigmate : marque.

les sédentaires : les gens qui ne voyagent pas.

3. Tenace et patiente, la rivière revient à la charge, haussant ses flots en larges ondes sombres plus haut que la digue, puis lourdement se laisse choir avec le bruit d'une cataracte. Parfois, il arrive que les berges mêmes de la rivière s'écroulent avec un grand fracas dans les eaux turbulentes et que les troncs d'arbres à la dérive se heurtent avec des craquements formidables dans l'écume sale...

La neige s'en va... La terre apparaît, saine, un peu froide seulement, mais frissonnante déjà. Non! elle n'était point morte! Elle dormait. Voici que les premières herbes pointent timidement, buvant à grands traits les flaques d'eau. Les bourgeons éclatent comme s'ils étaient trop pressés. Les feuilles essaient ce ton vert trop tendre, trop clair, trop voyant, qu'elles changeront peu à peu par une couleur plus harmonieusement nuancée de jaune et de bleu.

Voici le printemps, voici la vie qui revient...

M. Constantin-Weyer
Illustration, Noël 1931

Comprenons

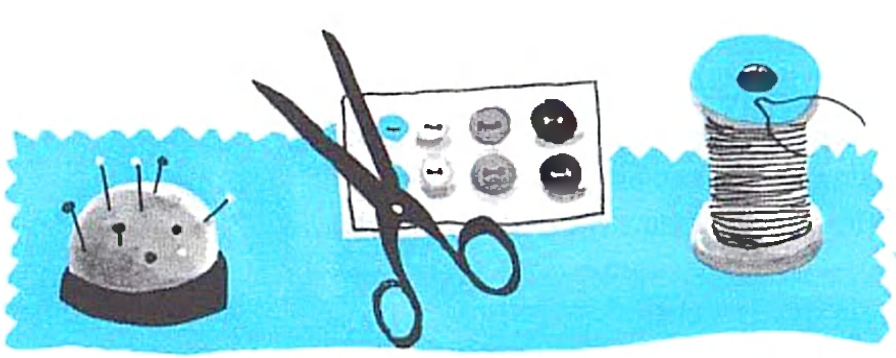
1. Pourquoi les traîneaux peuvent-ils circuler sur les rivières?
2. D'après le texte, qu'est-ce que la débâcle?
   Qu'a fait le trappeur au cours de l'hiver?
3. A quels signes voit-on que la vie revient?

Lisons avec expression

4. Comme pour toute description, la lecture doit être assez lente, avec des arrêts bien marqués aux fins de phrases. La description de la débâcle sera meilleure si on appuie sur les mots qui expriment sa force, la violence et le bruit des chocs.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui permet à l'auteur d'écrire : « Voici le printemps qui *éclate* de toute part »?



La petite couturière

posément — Les doigts rompus aux longs fuseaux →
Coudraient une journée entière.

vivement — Ils sont vifs comme des oiseaux |
Les doigts rompus aux longs fuseaux. ‖

avec un peu d'admiration — Comme ils manœuvrent les ciseaux →
Qui pendent sur sa devantière*! ‖

posément — Les doigts rompus aux longs fuseaux →
Coudraient une journée entière.

gaiement, sautillant — Elle coud du vieux et du neuf,
Elle repasse et rapiécette*,
Draps de coton et drap d'Elbeuf,
Elle coud du vieux et du neuf. ‖

avec un peu d'admiration — Comme elle fait courir son œuf →
De bois peint dans une chaussette! ‖

gaiement — Elle coud du vieux et du neuf,
Elle repasse et rapiécette.

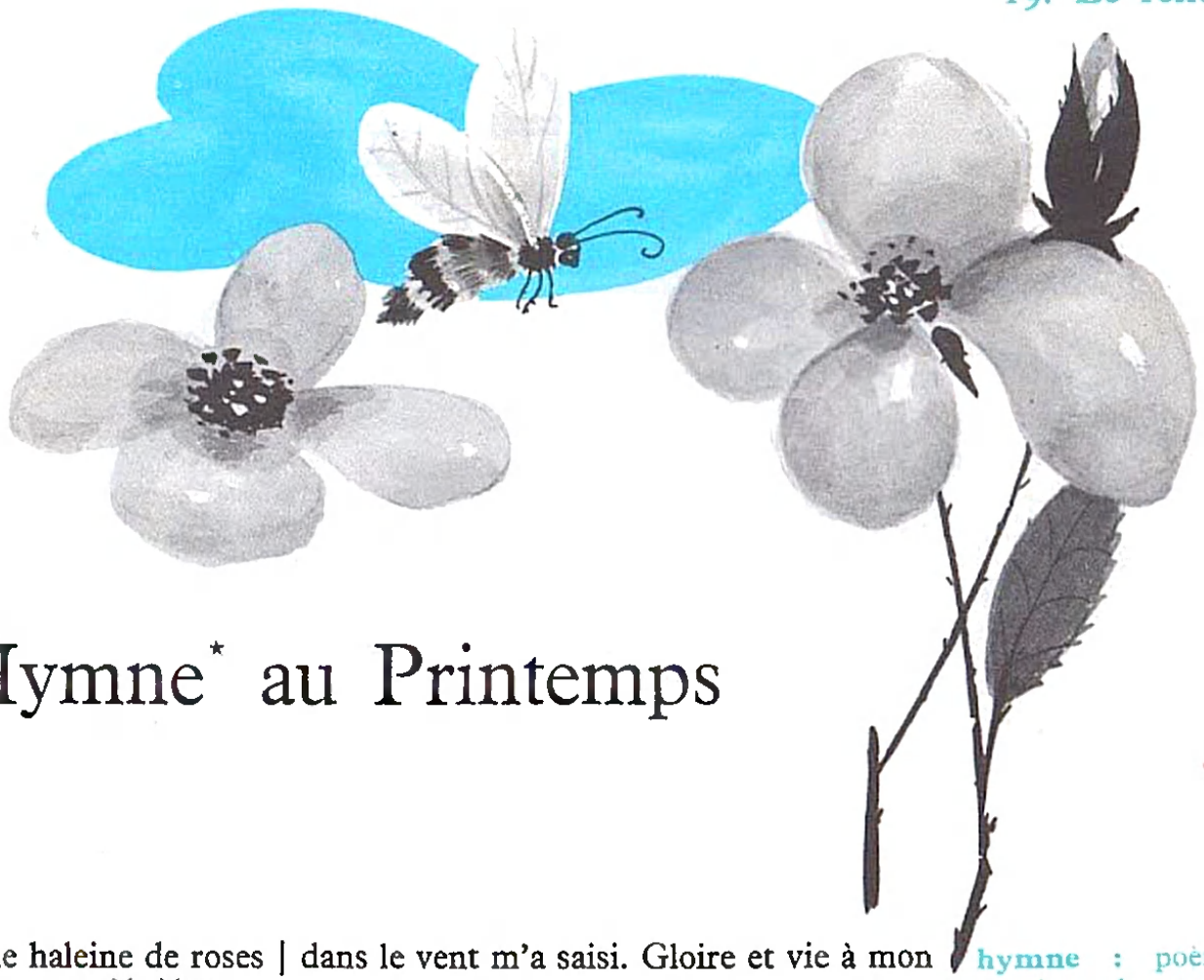
sa devantière : vieux mot pour désigner sa blouse.

rapiécette : mot créé par le poète; a le sens de rapiécer.

M. Rollinat
Dans les brandes
Fasquelle, éd.

Le sens — C'est une petite couturière d'autrefois, comme on en voyait encore, dans les campagnes, au temps du poète. Qu'ont longtemps fait ses doigts avant de coudre? Que fait maintenant la petite couturière?

La diction — Pourquoi ce poème fait-il penser à une sorte de chanson? Disons les vers selon les indications données et faisons chanter leur dernière syllabe qui se répète dans chacune des strophes.



Hymne* au Printemps

Une haleine de roses | dans le vent m'a saisi. Gloire et vie à mon cœur! Je renais éternel. — Une haleine de roses, un murmure d'abeilles, me font l'âme divine* et le cœur sans souci.

Le Printemps sort des nues | beau comme saint Michel*, pose un pied sur la terre, un autre, et le voici. L'aérienne armée des bourgeons s'épaissit, aux rayons de son glaive* dégagé du soleil.

Les drapeaux du Printemps se déroulent au ciel : voici flotter sur lui tous ses vols d'hirondelles. Et mon âme est divine | et mon cœur sans souci; une haleine de roses dans le vent m'a saisi.

hymne : poème qui exprime des sentiments enthousiastes.

divine : parfaitement heureuse.

saint Michel : l'archange qui est représenté terrassant le dragon.

son glaive : l'épée de saint Michel; la comparaison du printemps avec l'archange se poursuit.

Paul Fort
Ballades françaises
Flammarion, éd.

Le sens Qu'est-ce qui donne au poète, lorsque revient le printemps, un sentiment si profond de bonheur? Quel gracieux tableau du printemps se dégage de ces trois strophes?

La diction Disons le poème sur le ton admiratif et enthousiaste qui correspond aux sentiments du poète. Insistons sur les mots : *gloire, éternel, beau*. Terminons avec douceur. Prononçons : *a-é-rienne*.

20. *Ma bicyclette*

Première leçon de bicyclette

Lisons bien Articulons : il est hors (**h** aspiré, pas de liaison) ; ta**l**us (*lu*).

Prononçons bien : ten**ez**, le n**ez** (**é** fermé).

ez final se prononce **é** (*fermé*) ; on n'entend jamais le **z**, sauf dans le mot **fez** (bonnet turc) et dans les noms propres.

Lisons : veill**ez**, roul**ez**, all**ez**, ay**ez**... ; ass**ez**, ch**ez** nous.

1. « Tenez le guidon sans raideur; veillez à ce que vos pieds ne quittent jamais les pédales et allez franchement de l'avant! De la confiance, toute l'affaire est là!... Allez! je vous tiens, ne lâchez surtout pas la pédale! »

Ainsi me parlait dans le dos mon ami Tristan Bernard. En même temps, joignant le geste à la parole, il avait empoigné, au ras de mon fond de culotte, la selle de la bicyclette.

« Je vous tiens, répétait-il; allez! Ne lâchez pas la pédale! »

Je mis ma bicyclette en mouvement. La machine fit trois tours de roue.

« Très bien, dit Bernard. Très bien! Vous y êtes! N'ayez pas peur. Je vous tiens, vous ne tomberez pas. C'est impossible.

— Oui, répondis-je. Je crois que ça ira! »

Ça allait, ça allait mal, mais j'avançais.

« Très bien, me disait Bernard. Très bien. Continuez!

— Vous vous moquez de moi, lui dis-je.

— Non, je ne me moque point, assurait-il. Courage! »

2. Ces paroles me donnaient de l'espoir.

J'allais toujours un peu plus vite, mais il me semblait que j'entendais de moins en moins la voix de Bernard. Quelques minutes s'écoulèrent.

« Vous avez chaud, mon cher ami? » lui demandai-je.

Pas de réponse.

« Sûrement, me dis-je en riant, il est hors d'haleine*.

Il n'en peut plus.

Voulez-vous vous reposer un peu? » dis-je d'un ton plus haut.

Toujours pas de réponse! Je devenais inquiet*.

hors d'haleine : à bout de souffle, il ne peut plus respirer.

inquiet : pas tranquille, troublé par la crainte.

3. Les pieds rivés* aux pédales, les doigts crispés sur le guidon, je jetai un coup d'œil derrière moi! Malheur! J'étais seul et je roulais toujours plus vite. Là-bas, assis sur un talus, Bernard me faisait signe de continuer.

Quoi donc? Je tenais sur ma machine sans l'aide de qui que ce soit? J'eus peur. Je freinai. Ah! ça ne traîna pas, je vous le jure! Je culbutai. Ma bicyclette tomba sur le flanc comme une masse, et je tombai, moi, sur un tas de cailloux au bord de la route. Je me relevai péniblement, saignant du nez et les mains écorchées.

rivés : les pieds sont fortement fixés aux pédales.

G. Courteline
Un Client sérieux
Flammarion, éd.

Comprenons

1. Pourquoi le cycliste croit-il que son ami se moque de lui?
2. Pourquoi Bernard aurait-il chaud?
3. Pourquoi le cycliste, qui roule, a-t-il brusquement peur? Quel est l'effet de cette peur?

Lisons avec expression

4. Cherchons bien le ton des propos. Bernard est encourageant, il rassure son ami ; le cycliste est d'abord inquiet pour lui-même, puis pour son ami, puis saisi par la peur : imaginons-nous à sa place, pour trouver le ton convenable.

Réfléchissons

5. Qu'a appris l'ami de Bernard au cours de cette première leçon de bicyclette et que n'a-t-il pas appris?

Les prouesses* d'Étienne

prouesse : action de courage, exploit remarquable.

Lisons bien Articulons : sprint (*in't*) ; acrobatie (*sie*).

Prononçons bien : accueil (*euy'*).

ueil (après **c** ou **g**) se prononce comme **euil.**

Lisons : recueil, cercueil, écueil, orgueil, je cueille, il accueille.

1. Notre camarade Étienne fut le premier d'entre nous à posséder une bicyclette.

L'aventure était d'importance. A l'époque dont je vous parle, les bécanes, comme on disait, constituaient un luxe encore rare dans nos villages. En particulier aucun enfant n'était muni d'un tel engin. C'est vous dire l'admiration que suscita* la machine!

elle suscita : elle provoqua, elle fit naître.

Étienne usa de sa bicyclette, devant nos yeux éblouis, avec une grande prodigalité*. Chaque soir, après la classe, nous nous rendions en sa compagnie sur la route du Champ-des-Bruyères, et là, comme devant la piste d'un cirque, nous assistions à l'exhibition*...

avec prodigalité : Étienne se servit exagérément de sa bicyclette.

exhibition : étalage en public; Étienne montre à tous son habileté.

Notre ami ne se bornait point à de banales chevauchées. Chaque jour, il tenait à nous apporter une preuve nouvelle de l'évolution de ses talents Sans doute pratiquait-il à notre insu* un entraînement sévère. Toujours est-il que son adresse provoquait notre ébahissement.

à notre insu : sans que nous le sachions.

2. Notre camarade commençait par quelques échappées rapides, qui nous paraissaient vertigineuses. La vitesse, dans ce temps-là, n'était pas la monnaie courante qu'elle est devenue aujourd'hui. Le « sprint »* était inconnu!

sprint (*mot anglais*) : accélération, à l'arrivée d'une course.

Étienne revenait vers nous, le visage empourpré, les cheveux moites, et nous lui faisions l'accueil que méritent les grands vainqueurs. Nous l'admirions sincèrement, avec une pointe d'envie au cœur...

Nous caressions le guidon de la bicyclette. Nous appelions de nos vœux le jour encore incertain où nous posséderions nous aussi une belle bicyclette comme celle de notre ami.

3. Les prouesses auxquelles nous assistions ne faisaient qu'aiguiser en nous ce grand désir qui nous tenait.

Le cycliste nous montrait comment on s'élance en selle sans se servir des pédales, comment on s'assied sur le cadre à la manière des écuyères de cirque, comment on croise les jambes sur le guidon, comment on se couche sur la selle, comment on saute à terre d'une secousse en retenant la bicyclette par derrière, comment on se laisse emporter sur une seule pédale, tout le corps mis en oblique, en levant une jambe en l'air...

Durant une dizaine de jours, le spectacle de cette parade, de ces puériles acrobaties, suffit à notre contentement.

G. Riguet
Les Histoires d'Antonin Muset
Bourrelier, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Étienne exhibe-t-il ses talents de cycliste?
2. A quoi voit-on que les camarades admiraient la bicyclette?
3. Comment les écuyères de cirque s'asseyent-elles sur leur cheval?

Lisons avec expression

4. Le garçon qui raconte est émerveillé par les prouesses d'Étienne et par la bicyclette : prenons le ton admiratif qui marque ce qu'il dit.

Réfléchissons

5. Que peut-on penser des prouesses d'Étienne?

Bicyclette de course

Lisons bien · Articulons : en**thousiasme** (*tou-ziasme*) ; **boyau** (*boi-iau*).

Prononçons bien : elle ne pèse pas **plus** (*plu*).

Plus se prononce **plu**, sauf s'il marque l'addition (le prix de revient, **plus** le bénéfice : on dit *pluss*).
Dans la liaison, **s** prend le son de **z** : **plus ouvert** (*plu-zou*).

Lisons : (*plu* ou *plu-z*) : je n'en peux **plus** ; **plus** tôt ; ni **plus** ni moins ; **plus** ou moins ; **plus** un mot ; de **plus** en plus.

1. « Si l'on revenait par l'avenue de la Grande-Armée*, dit Michel, on verrait les devantures des marchands de vélos. Nous pourrions chacun choisir le nôtre. »

L'idée fut reçue avec enthousiasme et bientôt les trois amis se mirent à déambuler* de vitrine en vitrine, commentant chaque modèle. Tout à coup ils s'arrêtèrent comme pétrifiés devant une machine légère et brillante qui reposait sur une plate-forme. C'était une bicyclette de course.

avenue de la Grande-Armée : grande avenue parisienne où se trouvent d'importants magasins d'articles de sports et de cycles.

déambuler : se promener au hasard.

2. D'émotion, les trois camarades en perdaient le souffle ; chacun s'imaginait lui-même sur la machine, pédalant comme un démon, entrant victorieusement au Parc des Princes*, recevant le maillot jaune et faisant lentement le tour de la piste cependant que quarante mille spectateurs, debout, gesticulant et hurlant, acclamaient le vainqueur.

Après un long moment où personne ne dit mot, André soupira :

« Quelle élégance !

— D'un chic ! approuva Jacques. Je parie qu'elle ne pèse pas plus de dix kilos.

— Et puis regarde le bidon, si bien installé sur le porte-bidon à l'avant, pour qu'on puisse boire tout en roulant ! dit Michel.

— Et comme on voit bien comment est fait un dérailleur*! ajouta André.

Parc des Princes : vélodrome parisien où avait lieu l'arrivée du Tour de France cycliste. Ce vélodrome est maintenant démoli.

dérailleur : mécanisme de changement de vitesse de la bicyclette.

3. — Qu'est-ce que tu penses de cette couleur bleu transparent ? demanda Michel.

— Ça fait bien, acquiesça* André, surtout avec le jaune des boyaux.

André acquiesça : il accepta et approuva ce que disait Michel.

— Et le « dirigeoir » avec les tresses jaunes pour les mains, remarqua Jacques en montrant le guidon.

— Et tout ça luisant comme un soleil! déclara Michel en soupirant.

— Je me demande quel modèle l'oncle de Fernand va lui donner pour ses étrennes, murmura André. Et toi, demanda tout à coup André à Michel, tu auras aussi un vélo? Comment ça se fait que tu ne nous en as jamais parlé? Tu en auras un, n'est-ce pas?

— P't'êt' ben qu'oui, p't'êt' ben qu'non! » dit Michel en riant.

C. Huchet
L'Appel du Tour
Éd. de l'Amitié,
G. T. Rageot

Comprenons

1. Comment les enfants font-ils leur *choix?*
2. A quoi rêvent les garçons, devant la bicyclette de course?
3. Le mot « dirigeoir » n'est pas dans les dictionnaires... Qu'est-ce que Jacques désigne ainsi, et pourquoi emploie-t-il un tel mot?

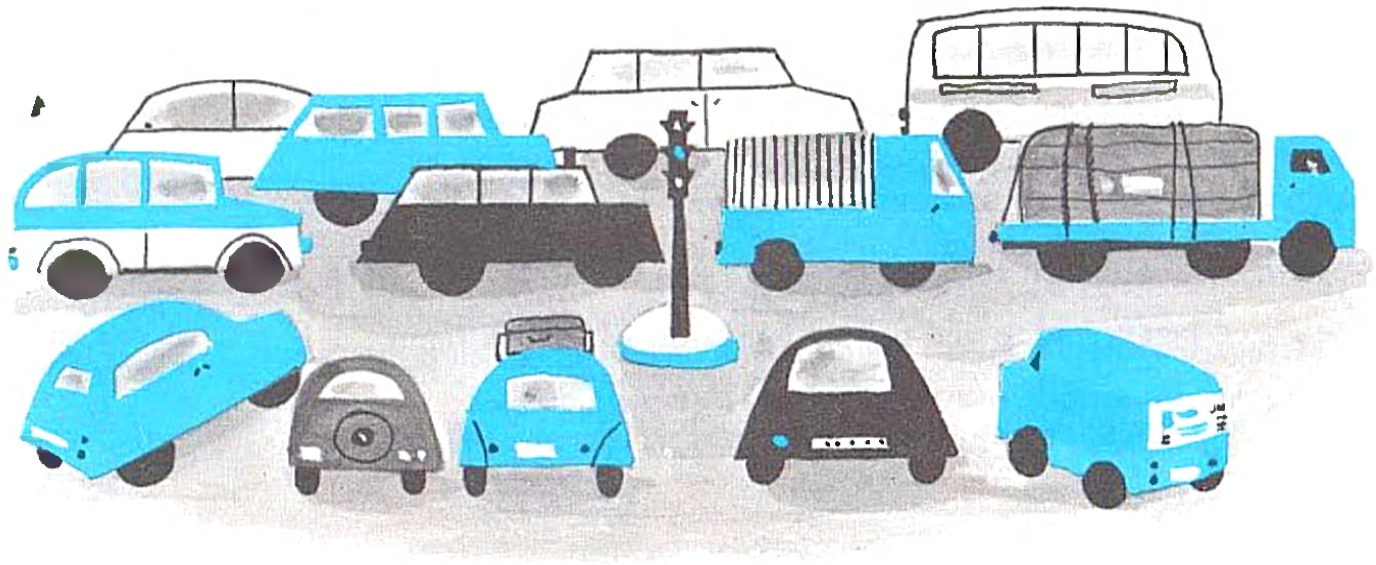
Lisons avec expression

4. L'enthousiasme des garçons grandit d'une réplique à l'autre : essayons de rendre la vie et la chaleur de leurs *exclamations*.

Réfléchissons

5. Quelles qualités de l'aspect et du mécanisme de la bicyclette de course admirent les jeunes garçons?

21. *Intense circulation*



Dans l'embouteillage

Lisons bien Articulons : **Qu'est-ce** (*kèss*) ; **qua**druple (*koua*).

Prononçons bien : d'**abord insidieuse** (*bor-in*).

Après un mot terminé par **rd** ou **rt**, la liaison se fait avec **r**.

Lisons : un bord épais ; un retard important ; un regard aigu ; un vert intense ; un court instant ; l'art africain.

1. Solange s'est donné quarante minutes pour le voyage jusqu'à Boulogne-sur-Seine. Aux heures les plus embêtantes, elle en met vingt. Aucun risque, aucun danger de retard...

Devant elle ça n'avance pas vite et même, honnêtement, ça n'avance pas du tout. Sept heures cinq. Les gouttes de pluie dessinent sur le pare-brise de grosses fleurs transparentes vite remplacées par d'autres fleurs que l'essuie-glace chasse à leur tour, chasse interminablement... Il y a de quoi ronger un système nerveux, cette pluie qui s'écrase comme une sourde, et le pot d'échappement* qui cogne, qui pétarade, presque joyeux, et l'essuie-glace qui tue les fleurs d'eau en mesure. Ça devrait suffire, non ? Ça ne suffit pas. Voici que sur ce concert s'infiltre, d'abord insidieuse* puis franchement décidée, une petite sonnerie, de celles dont on ne sait en quoi elles se transformeront... Oh ! cette sonnerie ! A quoi est-ce dû ? Est-ce un signal d'alarme ? Un avertissement des bielles, des bougies, des vis platinées ? Est-ce l'eau dans le réservoir ou, plus simplement, la bouteille d'eau de Cologne dans la boîte à gants ?...

le pot d'échappement : tuyauterie par où sortent souvent avec bruit les gaz du moteur.

insidieuse : la petite sonnerie constitue un piège.

2. Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi la circulation est-elle figée? Oh, cette sonnerie et ces feux rouges... Attention à ne pas laisser déboîter* trop vite le taxi qui vient de charger une grosse dame. Machinalement, comme Solange ne peut avancer d'un centimètre, elle appuie sur la pédale d'accélération. Le pot d'échappement se déchaîne; le chauffeur de taxi insère * sa Versailles dans la quadruple file de voitures, bloquant celle de Solange...

Il ne faut pas s'énerver... Il n'est encore que sept heures dix. Il reste une demi-heure pour rentrer à Boulogne, trente minutes, trente fois une minute, quinze fois deux, trois fois dix, six fois cinq...

déboîter : quitter la file dans laquelle on se trouve.

insérer : introduire.

3. Solange doit être calme... Ouf, le feu rouge est avalé, le tournant sur la gauche décrit et bien décrit; Solange a progressé, elle a filé d'un trait jusqu'au bout de la rue Pierre-Charron... Sept heures vingt. Le taxi de tout à l'heure n'a pas lâché Solange, il a failli l'empêcher de franchir le barrage de l'avenue George-V, et maintenant, au carrefour Marceau — Pierre Ier de Serbie, il vient de se coincer contre un camion-citerne qui a entrepris de tourner au milieu d'une mare de véhicules, c'est la guerre, la guerre sur place, la plus terrible...

La Dauphine prend son élan, se glisse, valse, se grise, s'emballe, s'envole, déborde en troisième position une deux-chevaux qui s'époumone, cueille un feu à l'orange, un second à l'orange mûr, navigue encore quelques instants comme poussée par le vent de la chance. Puis vient buter sur le tourbillon paralysé de la place d'Iéna.

Là, c'est le cauchemar immédiat... Sous la pluie qui ne désarme pas, neuf armées de voitures, Solange les a comptées, fondent, plutôt qu'elles ne marchent, les unes sur les autres, dans le monstrueux halètement de leurs moteurs réduits à l'impuissance...

(à suivre)

Comprenons

1. Pourquoi les bruits de sa voiture énervent-ils Solange?
2. Pourquoi Solange décompose-t-elle de tant de façons la demi-heure qui lui reste?
3. L'auteur s'amuse sur l'idée du feu *orange* et celle du fruit... Que veut-il dire par « un feu à l'orange *mûr?* »

Réfléchissons

4. Quelles sont toutes les causes d'énervement contre lesquelles doit lutter Solange prise dans l'embouteillage?

Dans l'embouteillage *(suite)*

Lisons bien Articulons : **débrayage** (*brè-iage*) ; **s'enhar**dissent (*san-ar*).

Prononçons bien : **suspect** (*è*).

ect se prononce **è** dans les mots suivants :
aspect, circonspect, respect (irrespect), suspect.
Il se prononce **ekt'** dans les mots suivants :
abject, correct (incorrect), direct (indirect), infect.

1. Sept heures et demie... Solange ne respire plus, elle étouffe... Ne pas pleurer surtout ne pas pleurer il est sept heures trente-huit surtout ne pas pleurer il est vraiment sept heures quarante, huit heures moins vingt...

Solange essaie de faire glisser la vitre de sa portière gauche. Mais la manivelle est bloquée, de la rouille sans doute, et la vitre résiste de toute la force maligne des choses...

Solange s'acharne, se tord le poignet, fait une grimace, tend sa main droite au secours de sa main gauche, dans l'opération son pied quitte la pédale de débrayage, la voiture cale*. La DS et la Floride, justement, viennent de s'élancer, suivies d'autres DS et d'autres Florides... Elle a chaud, une mauvaise chaleur qui la fait trembler, tandis qu'elle essaie de remettre sa voiture en marche, elle oublie que le levier de changement de vitesse est en prise*, le moteur de la Dauphine a un sursaut morne, une sorte de hoquet...

la voiture cale : son moteur s'arrête.

levier en prise : la liaison est établie entre le moteur et les roues motrices ; la voiture immobile est trop lourde à entraîner à grande vitesse, le moteur s'arrête.

2. A droite, à gauche de Solange, comme par un fait exprès, ça bouge, dans un remue-ménage d'essuie-glaces et de moteurs qu'on emballe, on avance, mais derrière la Dauphine beige échouée on s'irrite, on proteste, des mains furieuses frappent des portières, des avertisseurs s'enhardissent.

Huit heures moins sept. Solange a froid, chaud, mal au poignet, mal au cœur, mal au dos, peur, elle perd le nord, elle s'exaspère sur sa clé de contact stupidement tapie là, près du volant, elle se casse un ongle, pousse un cri, pas une seconde elle ne pense à remettre le levier de changement de vitesse au point mort, alors elle obtient toujours la même réponse abominable du moteur, une secousse de plus en plus vague comme si cette machine maudite était prise de torpeur*.

torpeur : engourdissement profond.

Le regard brouillé, Solange inspecte le tableau de bord. Rien de suspect, les voyants, le vert et le rouge brillent... Encore un

coup, la clef, encore un coup, rien rien rien, je vais tuer ma batterie...

3. Alors Solange s'abandonne, elle pleure. Il est huit heures. Solange pleure comme une petite fille qui a perdu sa mère au milieu d'une foire.

Le conducteur d'une camionnette est descendu sur la chaussée pour voir ce qui se passe...

« Votre jauge est exacte? Et l'huile, et l'eau, et la batterie?

— Ça allait jusqu'à maintenant!

— Elle date de quand votre batterie?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas bien sûr, alors poussez-vous. »

Solange obéit tandis que derrière eux les avertisseurs se lancent dans une vigoureuse cacophonie*...

L'homme s'installe avec fureur devant le volant, il recule le siège, il écrase l'une après l'autre les trois pédales sous ses pieds mouillés, il abat sa main sur le levier de changement de vitesse, semble comprendre, passe les vitesses à toute allure, tourne la clef de contact. Le moteur repart d'un coup.

« Vous étiez en prise, hurle l'homme...

— Je suis désolée, j'ai perdu la tête, cet embouteillage... »

L'homme, debout sur la chaussée, claque la portière, la voiture tangue...

Les yeux brûlés de larmes, Solange reprend sa place devant le volant et démarre.

Il est huit heures vingt-cinq quand Solange atteint le Trocadéro*. Elle est en retard, affreusement en retard...

cacophonie : mélange de sons discordants, d'effet désagréable.

Trocadéro : place parisienne; Solange a fait seulement un tiers de son chemin.

d'après Christine de Rivoyre
Les Sultans
Grasset, éd.

Comprenons

1. Les malheurs de Solange ont-ils une influence sur son énervement? Laquelle?
2. Comment Solange peut-elle avoir *froid* et *chaud?*
3. Pourquoi l'homme, qui ne semble pas aimable, intervient-il?

Lisons avec expression

4. Le texte est émaillé des réflexions que se fait la pauvre Solange très énervée : détachons-les bien, sur le ton de quelqu'un qui perd la tête.
Remarquons en outre que certains passages (premier paragraphe; rien rien rien) n'ont pas de ponctuation : les idées vont très vite dans la tête de Solange affolée; lisons aussi très vite, sur un ton d'affolement.

Réfléchissons

5. Quels sont les questions et les gestes du conducteur de la camionnette qui montrent une grande expérience de la conduite des voitures?

Encombrements à Montréal

Lisons bien Articulons : **Montréal** (*mon-ré-al*) ; aluminium (*om'*).

Prononçons bien : instinct (*tin*).

On ne prononce pas **ct** dans les trois mots : distinct, instinct, succinct.

1. L'autobus n'avançait plus qu'avec peine, obligé sans cesse de ralentir. Le chauffeur cornait.

Alexandre pencha la tête au dehors. C'était une journée ensoleillée, et le soleil trouvant ici beaucoup de nickel, d'aluminium, de surfaces brillantes, en tirait un éclat aveuglant et riche.

A travers les autos, contre les énormes pneus doubles d'un camion, il vit une silhouette de gamin monté sur deux minces roues et qui pédalait... Le gamin se faufila à travers les voitures jusqu'à l'autobus, se laissa remorquer, et il siffiait, le petit malheureux! Le lourd véhicule le frôla. Alexandre se recula d'instinct. Mais déjà, le petit livreur s'était écarté, adroit comme un singe. Il fila seul, un très court moment, au devant de toute la circulation qui semblait le poursuivre. L'autobus de Saint-Donat s'engagea en un virage difficile.

Alexandre entrevit une mêlée de roues, de signaux que faisaient de la main des automobilistes pour indiquer leur direction. Le conducteur tournait le volant à grands tours. Enfin, l'autobus pénétra sous la haute voûte de la gare.

2. Des haut-parleurs annonçaient de prochains départs. Des gens couraient sur les quais. Il est vrai que c'était encore le temps de vacances, qu'il est long de vider une ville, d'y ramener sa population... Alexandre mit pied sur le ciment, en plein dans l'odeur infecte* de tous ces moteurs ronronnant.

odeur infecte : très mauvaise odeur.

Il avançait avec beaucoup de peine pour dégager sa valise des paquets, des parapluies. Il allait, disait à chaque personne : « Excusez-moi... » Il était en pleine déroute* au milieu d'étrangers. Les portes tournantes voltigèrent; la grande aiguille de l'horloge avança d'une minute, avec un déclic; déjà, les visages paraissaient s'être renouvelés autour de lui. Il eut la curieuse sensation qu'il ne pourrait pas être plus à l'étranger à Moscou, à Paris... Il posa sa valise, passa une main sur son front.

« Voyons, pensa Alexandre : j'ai vécu toute ma vie à Montréal; je suis né ici; j'y mourrai probablement. » Il éprouva la terrible ingratitude* de la ville à son endroit.

Il sortit, rue Dorchester.

en pleine déroute : vaincu; Alexandre se sent perdu dans la foule.

l'ingratitude : Alexandre a l'impression que sa ville le rejette, bien qu'il soit un « enfant du pays ».

3. Des autos filaient en rangs serrés. Alexandre aperçut une trouée, s'y élança. Une automobile courait vers lui. Les freins grincèrent en un long cri de rage. Une voix rude l'interpella : « Dis donc, toi, t'es pas capable de regarder où tu vas? »

Alexandre remonta sur le trottoir. Son cœur s'agitait comme une bête irritée. « Vous devriez faire attention », lui reprocha un des piétons. Il avait tremblé pour la chétive* vie d'Alexandre Chenevert, et sa crainte lui laissait un besoin de sévérité.

Alexandre se remettait un peu. Il attendait avec les autres qu'une lumière rouge s'éteignît, qu'une lueur verte daignât s'allumer et lui signifier de s'ébranler avec le courant humain qui, à intervalles, franchissait la chaussée. Encore inquiet pour Alexandre, l'homme qui lui avait déjà parlé et qui le croyait de la campagne l'avertit dès qu'ils touchèrent ensemble le trottoir. « Ne traversez jamais sur une lumière rouge. A Montréal, ce n'est pas permis. »

chétive : faible; la vie d'Alexandre tenait à peu de chose, devant la voiture.

Gabrielle Roy
Alexandre Chenevert
Beauchemin, éd.

Comprenons

1. Le gamin se faisait-il autant de souci qu'Alexandre? A quoi le voit-on?
2. Pourquoi Alexandre se sent-il étranger dans sa ville?
3. Pour quelles raisons le piéton qui interpelle Alexandre croit-il devoir lui faire la leçon?

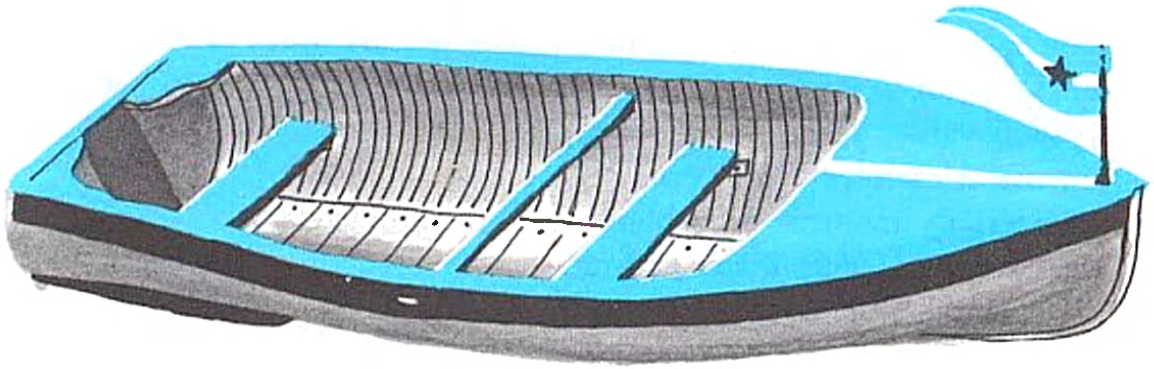
Lisons avec expression

4. Le texte témoigne d'une grande activité; il faut détacher, dans la lecture, tout ce qui donne l'impression de la vie intense de la cité (véhicules, foule, mouvements...).

Réfléchissons

5. Que ressent et que fait Alexandre après avoir commis une grave imprudence?

22. Bateaux



Le bateau de Paul Babor

Lisons bien Articulons : luxueux (*ksu*) ; extraordinaire (*eks*) ; **gentleman** (mot anglais — *djèn-tle-mann'*).

Prononçons bien : cent bateaux au moins (*zau*).

x ne se prononce pas à la fin d'un mot, mais, dans la liaison, il se prononce **z.**

Lisons : de mieux en mieux (*zan*) ; de beaux arbres (*zar*) ; un heureux événement (*zé*) ; dix années (*za*).

1. « Montrez-nous vos bateaux. C'est pour mon petit garçon qui a été reçu à son examen. Nous voulons ce que vous avez de meilleur, de plus luxueux. Je ne regarde pas au prix. »

Les vendeurs s'empressèrent autour de ce client important. Et Paul, parmi cent bateaux au moins tous plus beaux les uns que les autres, des kayaks, des yoles*, des périssoires*, des canots canadiens, des pirogues, choisit sans hésiter un canot en bois précieux, verni; d'une belle couleur éclatante et dorée, enluminé* d'une bordure peinte en rouge, orné d'un fanion bleu et blanc, tout en soie.

Ce fut comme si une force inconnue l'avait poussé vers ce canot. Il le toucha, promena sa main sur son flanc lisse et miroitant. Son cœur s'était mis à battre; il éprouvait une émotion extraordinaire, mystérieuse, et il avait soudain pâli, comme s'il avait été malade.

yole : embarcation légère et étroite, rapide, de faible tirant d'eau, manœuvrée par plusieurs rameurs.

périssoire : embarcation très légère, étroite, peu stable, manœuvrée à la pagaie.

enluminé : colorié, d'une couleur *lumineuse.*

2. « Voilà celui que je veux, dit-il.

— Le jeune gentleman a bon goût, approuva le vendeur avec un sourire.

— Réfléchis bien, dit M. Babor, regarde bien. Tu n'auras pas de regrets, au moins?

— Non, dit Paul. Oh! non, papa. »

Ils firent arrimer* le canot sur le toit de l'automobile et prirent le chemin du retour. Pendant tout le voyage, Paul demeura silencieux.

« Tu es content? » lui demandait son père.

Il faisait seulement « oui » de la tête, sans rien dire. Il était trop content pour parler, trop ému. Il pensait au bateau sur le toit de la voiture, il sentait sa présence invisible. Quelque chose lui disait que ce canot n'était pas comme les autres, qu'il tiendrait une grande place dans sa vie.

arrimer : fixer solidement.

3. « As-tu perdu ta langue? dit tout à coup M. Babor. Je crois bien, ma parole, que ton bateau neuf t'intimide! »

Et Paul rougit, car c'était vrai. C'était aussi la première fois que pareille chose lui arrivait.

Pourtant, dès le lendemain, il retrouva toute sa fierté. Quand le bateau flotta sur la rivière, quand toute la petite ville put le voir, éclatant et doré sur l'eau verte de la rivière, avec sa bordure rouge et son fanion blanc et bleu, il eut envie de crier à tue-tête :

« C'est mon bateau, j'en suis le propriétaire!

Avez-vous jamais vu un bateau plus magnifique, un plus luxueux bateau verni? »

M. Genevoix
L'Hirondelle qui fit le printemps
Flammarion, éd.

Comprenons

1. Pourquoi les vendeurs *s'empressèrent*-ils?
2. Paul est content; cependant il demeure silencieux : pourquoi?
3. Qu'est-ce qui fait la *fierté* de Paul?

Lisons avec expression

4. La 1re partie doit mettre en valeur les qualités du bateau choisi parmi cent autres. On comprendra alors le ton *ému* des deux autres parties, jusqu'à l'éclatement de la *fierté* de Paul, à la fin du texte.

Réfléchissons

5. Le choix rapide de Paul, son émotion au moment de l'achat du bateau ont quelque chose d'assez extraordinaire. Que laissent-ils pressentir?

Les canots de l'Ile Rose

Lisons bien Articulons : caou**tch**ouc (*tch*ou) ; **bapt**iser (*ba-ti*).

Prononçons bien : gouver**nail**, en faisant entendre séparément le **a**, suivi du **l** mouillé.

Lisons : bé**tail**, é**mail**, attir**ail**, dé**tail**, trav**ail**,

1. Tirés sur la grève* en pente douce ou amarrés à un appontement* de bois, il y avait trente petits canots à moteur : chaque enfant de la colonie avait le sien.

Gracieux et très légers, lestés* de façon à ne chavirer que difficilement, ces canots étaient vraiment construits pour des enfants. Deux personnes tout au plus y trouvaient place. Le moteur, peu volumineux, était recouvert d'un capot fermé à clef, que seul un mécanicien pouvait ôter.

En un quart d'heure, un petit garçon comme Tifernand savait mettre le moteur en marche, actionner plus ou moins l'hélice, avancer, reculer, stopper, arrêter le moteur. Un seul levier commandait toutes ces manœuvres.

la grève : plage de sable ou de gravier.

appontement : construction qui permet aux bateaux d'accoster facilement.

lestés : garnis, au fond, d'une matière pesante qui assure leur équilibre sur l'eau.

2. Il était plus difficile d'apprendre à diriger l'embarcation, à régler et maîtriser son élan, à naviguer enfin. Mais c'était l'affaire de quelques leçons. La plupart des enfants étaient vite devenus très habiles à piloter leur canot, dont la coque était d'ailleurs protégée contre les chocs par des bourrelets de caoutchouc.

L'Enchanteur* conduisit Tifernand auprès du canot qui lui était réservé. Il était peint à neuf, en gris perle, comme tous les autres, avec le bordage* en rouge groseille. Tifernand en admira longtemps l'hélice et le gouvernail, la banquette qu'il essaya, les rames dont il allait apprendre à se servir avant tout, la petite ancre et sa corde, la bouée blanche fixée à l'avant.

l'Enchanteur : M. Vincent, qui offre aux enfants un séjour de rêve à l'Ile Rose.

bordage : planches qui recouvrent les membrures du bateau.

3. « Il faut que tu baptises ton canot, lui dit M. Vincent. Quel nom veux-tu lui donner ? Le grand garçon qui l'avait avant toi et qui a quitté l'Ile Rose l'avait appelé *L'Abeille.* »

Tifernand réfléchit. Il lisait les noms peints en noir, en jaune ou en bleu à l'arrière des petits bateaux rangés près du sien : *Le Crabe, La Libellule, Giroflée, Pif-Paf, L'Intrépide, You-You, Le Phoque, Bigorneau, Roi des Mers,* etc.

« Je veux l'appeler *Rirette,* déclara-t-il brusquement. »

4. M. Vincent approuva, trouvant ce nom gracieux et gai; mais Tifernand ayant ajouté : « C'est le nom de ma petite sœur », M. Vincent remarqua :

« C'est le nom de ta petite sœur, c'est vrai, je m'en souviens maintenant. Pourquoi donner à ton canot un nom de petite fille? Un nom déjà porté par quelqu'un que tu connais? Invente plutôt un autre nom... Tu as bien le temps.

— Non, Monsieur, insista Tifernand d'une voix câline. C'est Rirette que je voudrais, à moins que ça ne vous contrarie!

— Mais pas du tout, mon petit, pas du tout! Va pour Rirette! »

Le nom de Rirette fut donc peint sur le canot, et peint en vert à la demande de Tifernand.

d'après Ch. Vildrac
L'Ile Rose
Bourrelier, éd.

Comprenons

1. Quelles précautions a-t-on prises pour que les canots conviennent à des enfants?
2. Quelle est l'utilité des bourrelets de caoutchouc?
3. Pourquoi Tifernand doit-il *baptiser* son canot? Quel nom lui donne-t-il?
4. M. Vincent approuve-t-il entièrement le choix du nom fait par Tifernand?

Lisons avec expression

5. La description du bateau, les énumérations, exigent que la ponctuation soit bien respectée : remarquons les virgules, observons les arrêts.

Réfléchissons

6. Quelles raisons peut avoir Tifernand pour baptiser son canot *Rirette?*

Le « Firecrest » d'Alain Gerbault*

Alain Gerbault : célèbre joueur de tennis, devenu navigateur, il traversa l'Atlantique puis fit le tour du monde, seul à bord de son bateau, de 1923 à 1929.

Lisons bien

Articulons : **Firecrest** (mot anglais, se prononce *faïr' crèst*) ; **minimum, maximum** (*om'*).

Prononçons bien : **long** (*lon*).

On ne prononce pas le **g** à la fin d'un mot, s'il est précédé d'une consonne, sauf dans le mot **gong**.

Lisons : rang, sang, bourg, faubourg, hareng, étang.

1. Avant de commencer le récit de mon voyage, je tiens à vous présenter mon *Firecrest*. Son constructeur britannique serait certes bien étonné d'apprendre que son bateau de course a traversé l'Atlantique, et s'est révélé l'une des meilleures embarcations de tous les temps.

Il a onze mètres de long et deux mètres soixante de large. C'est probablement le bateau le plus étroit qui ait franchi l'Océan. Il n'a qu'un mât. J'estime qu'avec une surface de voiles réduite au minimum, il donne un maximum de vitesse.

Il n'y a pas assez de place sur le pont* pour un vrai bateau de sauvetage. D'ailleurs, j'aime tellement mon bateau que je crois que je ne me soucierais guère d'être sauvé s'il devait couler. Mais pour me conformer aux conventions* et me permettre d'aller à terre quand je suis à l'ancre dans un port, je transporte le plus petit canot possible. Il a un mètre quatre-vingts de long.

le pont : le plancher qui couvre la coque.

les conventions : les règlements.

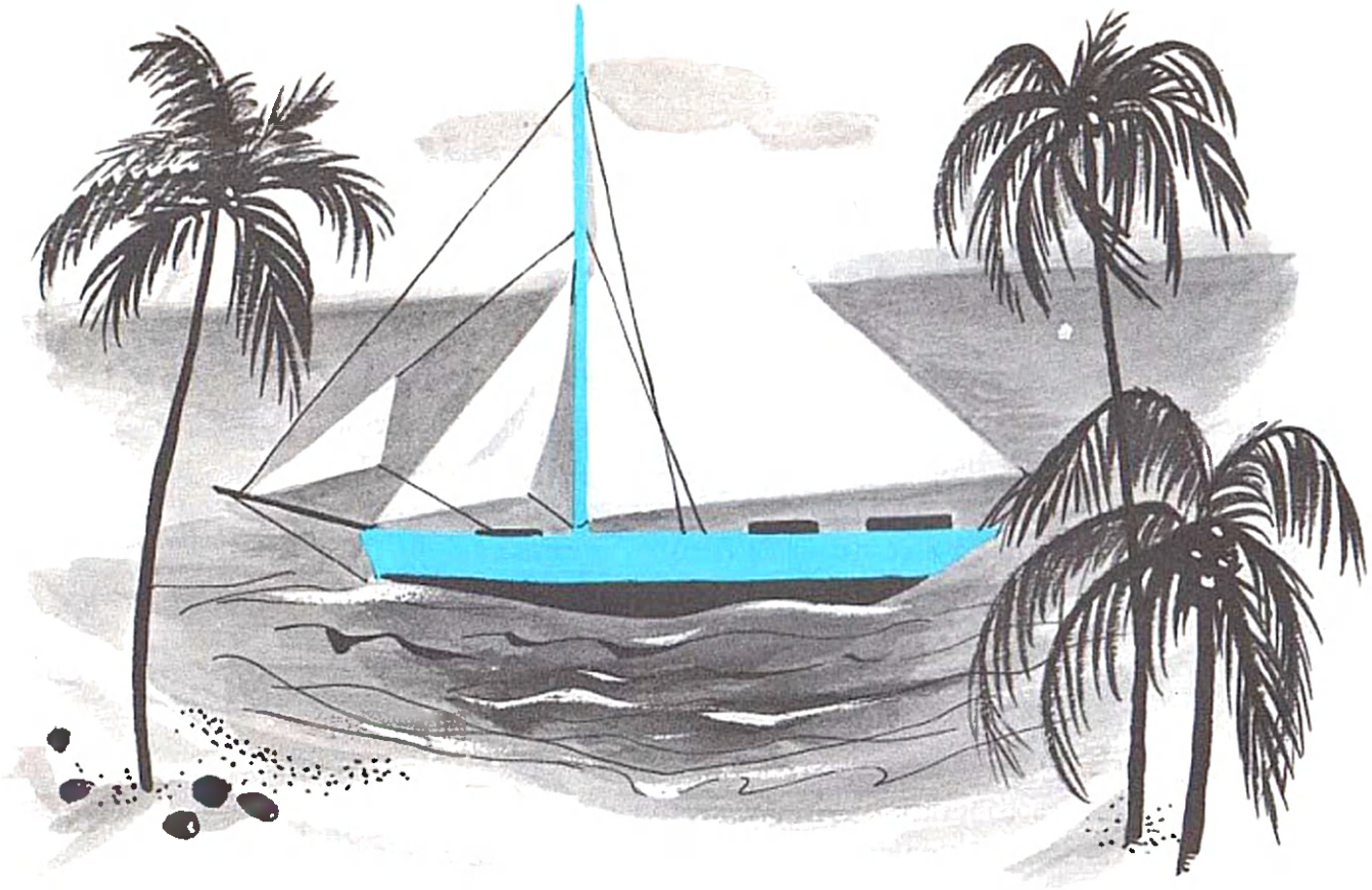
2. Le *Firecrest* est solidement construit en chêne et en bois de teck. Bien qu'il ait trente-deux ans, il est en parfait état et je pourrais m'étendre sur sa résistance. Mais il faut m'abstenir et décrire l'intérieur de mon gîte flottant.

Il se compose de trois compartiments.

A l'arrière, ma cabine avec deux couchettes, sous lesquelles il y a deux coffres. Un lavabo reçoit l'eau d'un réservoir de 50 litres établi sous le pont.

En avant de la cabine et au centre du bateau, un salon aux boiseries d'acajou et d'érable. De chaque côté, des placards renferment mes trophées* de tennis. Au centre, une table pliante.

trophées : souvenirs de ses victoires.



3. A l'avant, le poste d'équipage avec deux couchettes pliantes et la cuisine. C'est là que je prépare mes repas sur un poêle à pétrole norvégien qui est suspendu de manière à rester vertical quand le bateau roule*.

De nombreux coffres sont remplis de provisions : biscuits de mer, riz, pommes de terre. A bâbord, il y a une pompe communiquant avec deux réservoirs d'eau douce. Comme éclairage, j'ai une lampe à pétrole et des bougies.

Mon bateau est ma seule résidence*. J'ai à bord tous les objets familiers que j'aime, mes prix de tennis et mes livres. Qu'importe s'il n'y a pas de vent! Je ne suis pas pressé...

le bateau roule : il s'incline alternativement à droite et à gauche, sous l'effet de la mer.

résidence : lieu où l'on demeure habituellement.

A. Gerbault
Seul, à travers l'Atlantique
Grasset, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Alain Gerbault pense-t-il pouvoir se passer d'un bateau de sauvetage?
2. En quoi l'auteur s'est-il distingué avant de devenir un navigateur célèbre?
3. Pourquoi ce petit voilier a-t-il de *nombreux* coffres *remplis* de provisions?

Lisons avec expression

4. C'est Alain Gerbault qui parle ; il présente et fait « visiter » son bateau : détaillons-le, comme lui. Et comme lui, parlons-en avec amour.

Réfléchissons

5. Quels sont les dangers qui menacent un navigateur solitaire? Quelles qualités lui faut-il pour les affronter?

Les embarras de Paris

ton vif et mécontent
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse* —
D'un peuple d'importuns | qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais*, dont je suis tout froissé*;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé;
avec lenteur
Là, d'un enterrement | la funèbre ordonnance |
D'un pas lugubre et lent | vers l'église s'avance;
amusé
Et plus loin, des laquais l'un l'autre s'agaçants*,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
irrité
Des paveurs, en ce lieu, me bouchent le passage;
Là, je trouve une croix de funeste présage*;
Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
amusé
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux | attelés à ce fardeau pesant |
Ont peine à l'émouvoir* sur le pavé glissant;
D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue;
Quand un autre | à l'instant | s'efforçant de passer,
bien articulé
Dans le même embarras se vient embarrasser.
avec exagération
Vingt carrosses bientôt | arrivant à la file |
Y sont en moins de rien suivis de près de mille.

Boileau
Satire VI

la presse : foule de personnes qui se pressent.
un ais : une planche.
froissé : contusionné, meurtri.
s'agaçants : au XVII^e^ siècle on tolérait l'accord du participe présent avec le sujet.
présage : signe qui annonce l'avenir.
l'émouvoir : le mettre en mouvement.

Le sens

D'après cet amusant passage, était-il facile de circuler dans Paris au temps de Louis XIV? Quels « embarras » se sont ajoutés aujourd'hui à ceux qu'a connus Boileau?

La diction

Ces vers seront dits sur un ton vif, tantôt irrité, tantôt plaisant. Animons les différentes scènes et soulignons les traits comiques, les exagérations : « *Font aboyer les chiens* »... « *suivis de près de mille* ». Articulons bien « *embarras* », « *embarrasser* » que nous trouvons dans le même vers, pour bien marquer les difficultés de la circulation.

Le batelier

simple et lent — Le batelier promène →
Sa maison naine
Par les canaux.
Il sait par cœur tous les pays.
vif et gai — Il fredonne les petits airs de fête |
Et les tatillonnes* chansons |
Qu'entre-choquent, en un tic-tac de sons,
Les carillons.
La pipe aux dents,
avec effort — D'un coup de rein massif et lent,
Il manœuvre son gouvernail oblique;
Il s'imbibe* de pluie, il s'imbibe de vent,
ton mystérieux — Et son bateau somnambulique*
S'en va le jour, la nuit,
Où son silence le conduit.

tatillonnes : qui reviennent sans cesse.

il s'imbibe : il est pénétré de pluie, de vent.
somnambulique : qui avance plongé dans une sorte de sommeil.

E. Verhaeren
Toute la Flandre
Mercure de France, éd.

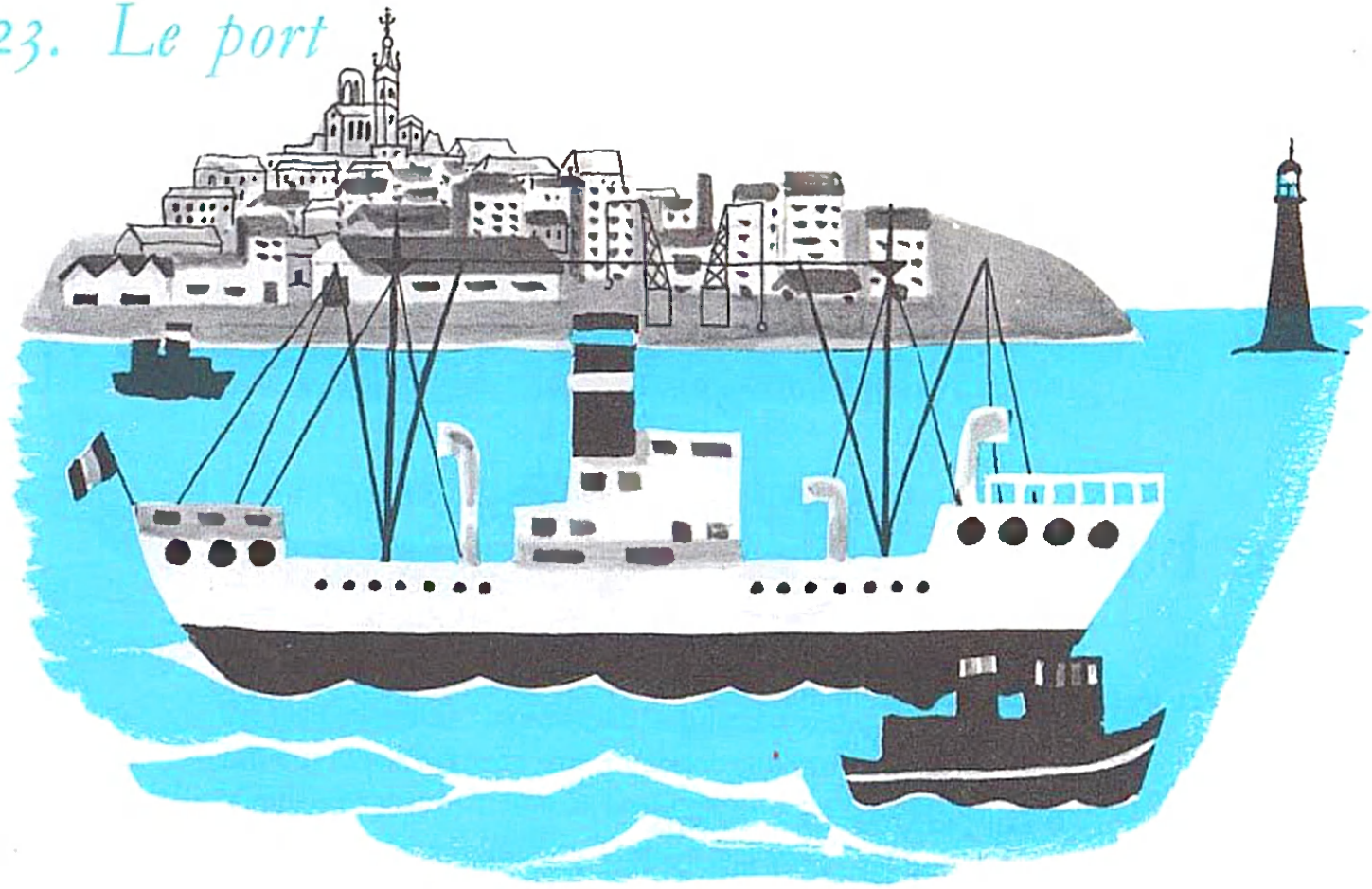
Le sens

Quels sont le travail et les distractions du batelier conduisant sa péniche sur les canaux? Où le poète donne-t-il l'impression que son travail est presque machinal et cependant pénible par moments?

La diction

Varions le ton selon les indications données. Dans le passage vif et gai faisons bien entendre la syllabe sonore *ou*.
Insistons sur les mots *massif, imbibe* qui montrent l'effort et la vie dure du batelier.
Les trois derniers vers doivent donner l'impression de la marche du bateau vers des lieux que nous ne connaissons pas.

23. Le port



A Marseille, près du départ...

Lisons bien Articulons : des bras **oscillent** (*os-sil-le*) ; **gong** (*g* prononcé).

Prononçons bien : le **h**angar ; des corps **h**érissés.

h aspiré empêche les liaisons.
Lisons : des **h**angars ; un vieux **h**angar ;
les **h**érissons **h**érissent leurs piquants.

1. N'allons-nous pas bientôt partir ?

Pourtant on charge encore. Sur le quai, des montagnes de caisses, de sacs, de ballots ont été édifiées. Des grues montées sur rails y puisent, en détachent des grappes qu'elles élèvent dans le ciel et qu'elles laissent retomber dans les entrailles du monstre. Autour des mâts de T. S. F.*, d'énormes bras pivotent comme des pattes d'araignée, reliés entre eux par des câbles, commandés par les treuils du bateau. Un filet de cordages tressés est descendu, étalé sur le pavé. On y empile les colis. Un bras de charge* se relève, la poulie grince, le filet hésite, décolle du sol, racle les tôles, disparaît au-dessus de ma tête.

mâts de T. S. F. : antennes de radio.

bras de charge : sorte de grue très simple, formée d'une poutre articulée à sa base et mue par un câble fixé à l'autre extrémité.

2. De l'autre côté c'est le port noyé de brume. Des formes imprécises de paquebots au repos s'y alignent. Des bras élévateurs oscillent mollement au loin. Triste soirée d'hiver! La nuit va glisser peu à peu. Un coup de sirène résonne près de nous. Un remorqueur troue le brouillard, nous rase, s'évanouit. Un cargo manœuvré par des Annamites et dont le pont est couvert de tonneaux et de troncs d'arbres passe dans le chenal, lentement, en marche arrière, se dissout. Des feux s'allument. La ville se devine à peine derrière le rideau ouaté qui retombe sur les coques.

Le départ! qu'on siffle le départ!

3. Quatre heures enfin! Le bateau brusquement s'éveille. Les garçons armés de cloches et de gongs* font refluer les visiteurs vers la passerelle. Il y a des cris, des pleurs, des embrassades frénétiques. Les marins ajustent les planches qui recouvrent les cales, y étendent les bâches. Tous les passagers se rassemblent du même côté, vers la terre. Le dernier visiteur descendu, une des grues saisit la passerelle, l'élève, la laisse retomber sur le toit du hangar. Un remorqueur nous tire, nous décolle du quai. Un mouvement imperceptible* agite le paquebot comme un frisson.

Un groupe d'émigrants massés à l'avant entonne un cantique... Le vent naissant disperse leurs plaintes, les rabat sur nous, les entraîne vers ceux qui ne partent pas et qui forment à terre un amas imprécis de corps hérissés* de mouchoirs blancs.

Nous sommes partis.

gong : disque de métal qui résonne fort quand on le frappe.

imperceptible : qu'on ne sent pas.

hérissés : au-dessus des gens se dressent les mouchoirs qu'on agite au départ.

Jean Pallu
J'ai failli boucler la boucle
Presses Universitaires de France, éd.

Comprenons

1. De quel *monstre* s'agit-il?
2. Le sucre se dissout dans l'eau : il semble disparaître. Comment le cargo peut-il se dissoudre?
3. Pourquoi les passagers se rassemblent-ils tous du même côté, vers la terre?

Lisons avec expression

4. L'auteur énumère tout ce qu'il voit : comme lui, détachons bien chaque chose, chaque fait, en respectant soigneusement la ponctuation.

Réfléchissons

5. Où sentons-nous l'impatience de l'auteur? Comment pouvons-nous l'expliquer?

A Toulon

Lisons bien Articulons : des dockers (*kèr'*).

Prononçons bien : de temps en temps (*zan*).

On fait la liaison dans la plupart des locutions toutes faites.

Lisons : mot à mot (*ta*) ; deux à deux (*za*) ; tout à coup (*ta*) ; croc-en-jambe (*kan*) ; pot-au-feu (*tau*) ; bout à bout (*ta*) ; de haut en bas (*tan*) ; de fond en comble (*tan*) ; de plus en plus (*zan*).

1. De temps en temps, maman va voir une amie qui tient une épicerie sur le Port-Marchand, à Toulon. Je ne manque pas une occasion de l'accompagner. Car, pendant qu'elle cause dans la boutique, je puis rôder le long des quais, où s'alignent les bateaux de commerce.

Ici, un cargo ventru embarque de grosses barriques de vin. Une grue, installée sur le navire et d'où pend un long câble d'acier, tourne sur elle-même en ronflant. Le câble descend. Des dockers* y attachent cinq ou six barriques à la fois. Puis, la grue ronfle de nouveau. Le câble se raidit et les barriques quittent le sol.

docker : ouvrier employé au chargement et au déchargement des navires.

Elles montent, montent, se balançant dans le vide, au-dessus du quai et des gens. Pourvu qu'elles ne tombent pas! Mais non. La grue fait un quart de tour, et la lourde charge descend lentement pour disparaître dans le ventre du bateau.

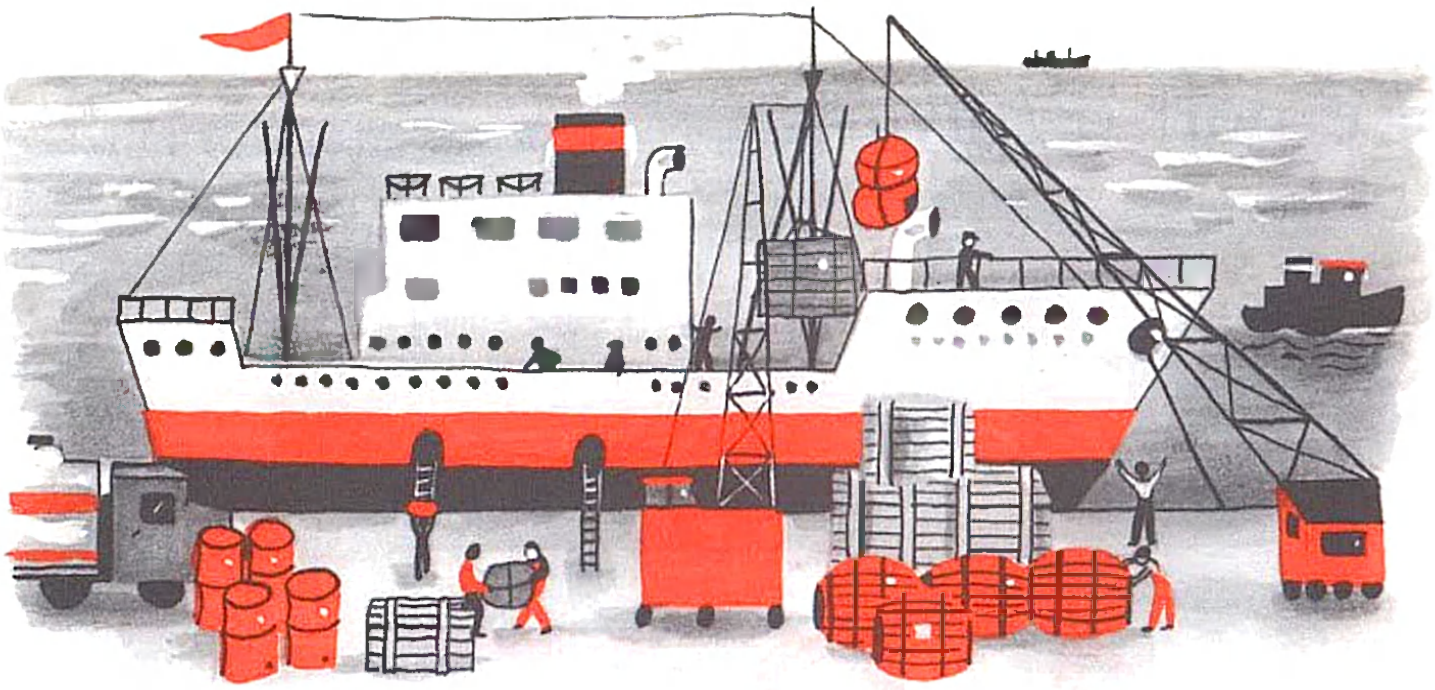
2. A côté, une large planche se détache d'un voilier. Des hommes tout noirs sortent du navire, une benne* de houille sur la nuque. Ils courent sur la planche et, d'un coup d'épaule, jettent le charbon dans des tombereaux.

benne : panier d'osier pour le transport des fardeaux.

Plus loin, d'autres cargos, d'autres voiliers se vident d'énormes paquets de liège, de barils d'huile, de coton, de troncs d'arbres ou bien s'emplissent de sable, de savon ou de ferraille.

Mille bruits viennent des machines qui tournent, des hommes qui s'appellent, des chaînes de fer qui se tendent.

Une odeur étrange et forte règne. Je ne l'ai respirée que là. C'est l'odeur de toutes ces marchandises qui chauffent au soleil; c'est celle de la fumée épaisse et grasse que crachent les cheminées des navires; c'est celle du pétrole qui nage, en larges taches violettes, vertes et bleues, sur l'eau dormante du port.



3. Aux mâts flottent des pavillons multicolores. Les couleurs de la France se mêlent à d'autres, que je ne connais pas... les marins parlent des langues aussi variées que les drapeaux.

Je devine les Italiens et les Espagnols à leurs cheveux noirs, à leur accent chantant, et les Anglais, grands, secs et blonds, à leur voix nasillarde. Quand un Chinois passe, la face jaune et les dents noires, ou qu'un Noir crépu* et luisant apparaît, je n'ai plus d'yeux que pour lui.

crépu : qui a les cheveux courts et frisés.

Je vais d'un navire à l'autre, le regard curieux. Je m'imagine que je pars vers des pays mystérieux. Je me représente des fleuves immenses, des oiseaux extraordinaires et magnifiques, des troupeaux d'éléphants et des caravanes de chameaux...

Et lorsque maman m'appelle pour le retour, elle ne se doute pas que je reviens d'un grand et beau voyage.

E. Jauffret
Au pays bleu
Belin, éd.

Comprenons

1. Comment charge-t-on les barriques? Pourquoi l'enfant craint-il qu'elles tombent?
2. Les cargos transportent des marchandises lourdes ou peu délicates : lesquelles?
3. Comment l'enfant exprime-t-il son attention pour le Chinois ou le Noir?

Lisons avec expression

4. L'enfant est vivement intéressé par ce qu'il voit. Il en parle avec un enthousiasme qui rend ses énumérations elles-mêmes très vivantes. La fin du texte (le rêve) est dite d'un ton très heureux, enchanté.

Réfléchissons

5. Pourquoi l'enfant dit-il : « Maman ne se doute pas que je reviens d'un grand et beau voyage »?

Le port d'Anvers

Lisons bien Articulons : **squelettique** (*ske-lè-tik'*) ; **accès** (*ak-sė*).

Prononçons bien : tout autour d'eux (liaison : *tou-to*)

et : tout | **autour d'eux** (sans liaison).

Dans le texte, la 1re expression renferme la locution **tout autour** (avec liaison) ; la 2e renferme le pronom **tout**, à détacher de **autour d'eux.**

1. Van Bergen, debout, tenait la barre* et parlait. Il aimait plus que tout sa ville, le port démesuré, l'un des plus grands de la terre, avec ses quarante-cinq kilomètres de quais et ses sept cents grues. Il montrait de loin le hérissement des flèches et des mâts, les silhouettes squelettiques des ponts roulants, les enchevêtrements* de cordages, de poutrelles, de câbles, qui formaient au fond de l'horizon un fouillis dense*, un réseau de hachures, tout autour d'eux.

Il nommait les longs paquebots gris clair, noirs ou rouges, à deux, trois, quatre hautes cheminées penchées en arrière comme par le vent de leur course, et si grands qu'ils rapetissaient tout autour d'eux.

la barre : la commande du gouvernail.

enchevêtrement : un grand embarras de choses mêlées.

dense : épais, compact.

2. Il désignait les vastes usines à verrières* démesurées. On traversait les bassins, clapotants et lourds d'une eau grasse tout irisée de pétrole. Des remorqueurs, petits, rapides, un drapeau bleu à carré blanc au mât, filaient vers l'estuaire, où des navires, par radio, demandaient au Pilotage* l'accès du port.

D'autres, deux, trois, quatre parfois, halaient par l'arrière et faisaient entrer à reculons un navire énorme, et qui les écrasait. Ils fumaient, crachaient, s'enrageaient, dans un bouillonnement d'eau jaune autour d'eux. Et la masse colossale qu'ils remorquaient glissait avec lenteur.

verrière : grande baie garnie de verre, pour laisser passer la lumière.

le Pilotage : l'administration qui fournit des pilotes, obligatoires pour l'entrée des grands navires au port.

3. De grands bateaux, des cargos rouillés, sales, rouges et noirs, la couleur écaillée par plaques, le pont encombré, envahi de cordages et d'un fouillis disparate, crachant l'eau par leurs flancs, vomissant la fumée, délabrés et superbes, semblaient rentrer, victorieux et fourbus, d'une gigantesque bataille contre la mer...

Un cri montait parfois, un long beuglement sourd de sirène. Et au loin, graciles, antiques et d'une élégance du temps jadis, montaient les pignons et les clochers d'Anvers.

On rentrait. On attendait la levée du pont dans l'écluse, côte à côte avec des chalutiers, des cargos, des barques au ventre rond. Van Bergen fumait sa pipe, regardait autour de lui, respirait l'odeur de port et de marée avec une sorte de contentement.

M. Van der Meersch
L'Empreinte du dieu
Albin Michel, éd.

Comprenons

1. Comment les paquebots pouvaient-ils *rapetisser* les choses qui les entouraient?
2. Que veut dire l'auteur quand il écrit que le navire *écrasait* les remorqueurs?
3. Qu'est-ce qui montre que les cargos ont beaucoup servi?

Lisons avec expression

4. Nous retrouvons ici une description qui comporte plusieurs énumérations : à lire posément, en respectant bien les arrêts.
L'impression d'*entassement* peut être accentuée en allongeant un peu la dernière syllabe des mots, à chaque arrêt, sans baisser le ton.
La plupart des verbes doivent être soulignés.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui montre que les bateaux sont « délabrés » (3e partie) ? Pourquoi cependant sont-ils « superbes »?

24. *L'orage*

L'orage de grêle

Lisons bien Articulons : ils s'asseyent (*seil*, comme dans con*seil*) ;
il **est** (è) parti de l'**est** (èst') vers l'**ou**est (èst').
Prononçons bien : les mouches harcelantes, en hâte, les haies... h aspiré empêche les liaisons.

1. Un vent froid a commencé à faire se balancer les mains à sept doigts des marronniers. Les peupliers se sont mis à trembler de toutes leurs petites feuilles en forme de cœur, découpées dans un fin papier d'or*; à trembler toutes ensemble, tandis que les grillons se sont mis à parler, tous ensemble eux aussi, avertis comme les feuilles des peupliers que quelque chose va venir...

Puis le vent se gonfle. Il se prend à tourner autour des arbres comme un fou, puis il se jette sur eux, les saisit à pleines mains, il les secoue par leurs cheveux de feuillage, qu'il emporte, feuillages fragiles desséchés par l'été...

papier d'or : les feuilles fines et d'un beau jaune semblent découpées dans une mince feuille de papier doré.

2. Et tout à coup, comme il est venu, on pourrait croire que le vent est reparti. Il s'est jeté sur le sol. Il y passe au galop, soulevant les graviers, les herbes, les poussières, qui montent en trombe dans les airs, avec des sifflements de serpents. Et, tout à coup, vraiment, il n'est plus là...

Alors, il s'installe un silence de quelques minutes. Une chose effrayante à vous faire claquer le cœur. Rien, pas un bruit. Silence du grillon immobilisé sous sa touffe, comme la feuille sur sa branche. Rien. Une torpeur immense, sous un ciel uni, pesant comme un morceau de plomb.

Et de ce couvercle de métal en fusion, un feu de forge tombe sur les gens... Ils se battent en grognant contre les mouches harcelantes*. Les hommes s'asseyent pour souffler, la chemise largement ouverte sur la poitrine... Les femmes ramassent en hâte leur linge sur les haies.

harcelantes : les mouches attaquent sans cesse les gens.

3. Au passage, elles rappellent leurs enfants, éparpillés au hasard des jeux :

« Rentrez, petits, il va faire du vilain. »

Les petits pleurent, tapent du pied, se font traîner. Rouges, décoiffés, lourds de révolte*, ils sont insupportables. Les mères, énervées, les giflent; les pères disent :

« Laisse-les, c'est l'orage. »

Et à présent l'orage éclate.

lourds de révolte : les petits ne veulent pas rentrer, ils protestent et résistent de toutes leurs forces.

Au premier roulement parti de l'est, le ciel a semblé se fendre d'un bout à l'autre. Et de cette longue fente mince un éclair a jailli, blanc, vert et rouge à la fois. En même temps, les premières gouttes tombent. Elles s'écrasent à terre. Elles crépitent sur la route dure, elles glissent contre les troncs blancs des bouleaux, elles rejaillissent sur les écorces rugueuses des poiriers. Se rejoignant sur le sol mouillé, elles forment des ruisselets qui passent sous les portes.

Le mauvais démon de l'orage est déchaîné.

(à suivre)

Comprenons

1. Quelles sont ces mains à sept doigts des marronniers? Que sont ces doigts?
2. Pourquoi les femmes *se hâtent*-elles de ramasser leur linge?
3. Pourquoi les enfants ne veulent-ils pas rentrer?

Lisons avec expression

4. Lisons avec vivacité ce que fait le vent; puis lentement et en accentuant les arrêts, les passages sur le silence et la grande chaleur, qui s'opposent à l'agitation du début. Dans la 3e partie, la vivacité reprend.

Réfléchissons

5. Pourquoi le silence qui s'installe après le passage du vent est-il « une chose effrayante »?

L'orage de grêle *(suite)*

Lisons bien Articulons : estomac (*ma*) ; les **nerfs** (*nèr'*).
Prononçons bien : tous mes **os** (*o*) ; des **œufs** (*eu*).
On dit au singulier : un **os** (*oss*) ; un œuf (*euf*).
On dit au pluriel : des **os** (*o*) ; des œufs (*eu*).

1. A la ferme de Chibron, la maîtresse se désole. Elle crie :
« La pluie qui entre dans la maison! »
Aidée par les servantes, elle éponge à pleins bras. Elle commande :
« Allez chercher les sacs à la remise. »
Ça, ce sont les courageuses. Les autres, celles qui ont peur du tonnerre, elles se sont groupées dans le recoin le plus éloigné de l'entrée, le dos tourné au jour avec un morceau de tablier sur leur tête. Elles se mettraient dans le placard, si elles osaient!
Dehors, ça s'est un peu arrêté, encore une fois, dans un grand silence tragique* d'attente de toute la nature.
« C'est fini, dit un jeune.
— Oh! c'est pas fini, va! dit la tante Dine. Je le sens dans tous mes os que c'est pas fini... »
Un énorme éclair les fait sursauter. Et tout de suite, un tonnerre, comme si on déchargeait une charretée de gros cailloux.

silence tragique : silence qui fait peur.

2. Maintenant ça recommence à tomber, et cette fois, c'est de la grêle. Des grêlons gros comme des noisettes. Et qui tapent partout, et qui tapent!
« Fermez les volets, dit un maçon, ça va casser toutes les vitres.
— N'ouvrez pas les fenêtres, supplie la tante Dine, vous allez faire entrer le tonnerre! »
Les jeunes sortent pour aller fermer par le dehors. La grêle s'abat sur le sol, serrée comme un rideau de neige. On ne distingue plus rien qu'elle. Les petits, massés devant la porte, assurent qu'ils voient des oiseaux assommés par des grêlons gros comme des œufs. On allume la lampe, parce qu'on n'y voit plus. La gaieté s'en va, on finit par se sentir mal. Ça tape de partout et de grands éclairs pâles illuminent la cheminée.

3. Pour un éclair qui est comme si* la maison entière flambait dans une explosion, la tante Dine qui est malade des nerfs penche la tête sur son épaule et on croirait qu'elle va mourir. Des claquements de dents secouent sa figure qui est devenue blanche. Elle frotte ses deux mains crispées* contre son estomac en gémissant :

« Oh! j'ai mal... Oh! j'ai mal... »

On la fait allonger sur le canapé. Tout le monde conseille en même temps des choses différentes.

« Faites-lui boire l'infusion de tilleul.

— Relevez-lui la tête avec un coussin.

— Frottez-lui l'estomac, ça lui calmera les nerfs. »

Dehors, il pleut à présent. Pleinement, calmement, comme s'il n'avait pas plu depuis des années, comme s'il devait pleuvoir ainsi pendant des semaines et des semaines, sans jamais s'arrêter.

qui est comme si : tournure de phrase populaire.

mains crispées : les mains sont fermées et étroitement serrées.

Thyde Monnier
Nans le berger
© René Julliard

Comprenons

1. Que va-t-on faire des sacs?
2. Pourquoi est-ce les jeunes qui sortent pour fermer les volets?
3. Pourquoi tant de conseils pour soigner la tante Dine?

Lisons avec expression

4. Le texte s'anime beaucoup avec l'affolement des gens, la crise de la tante Dine, la peur des uns, les conseils des autres... Lisons avec vivacité, et en cherchant bien le ton des propos selon celui qui parle (disons fort et vite les ordres et les exclamations).

Réfléchissons

5. Quels effets ce violent orage produit-il sur les gens?

Un orage en Provence

Lisons bien Articulons : une **h**auteur (*h* aspiré) ; au **ras** (*ra*) ; **alors** (*lor*).

Prononçons bien : **solennel** (*la-nel*).

Dans **solennel** et les mots de sa famille, **e** a le son **a** comme dans **a**nnée.

Lisons : (*la*) **sol**ennité, **sol**ennellement, **sol**enniser.

1. Le ciel devenait crépusculaire*. Comme nous arrivions sur une hauteur, je vis s'avancer un immense rideau violet, qu'un éclair rouge déchira brusquement, mais sans bruit.

A cinquante pas de nous, s'ouvrait, au ras du sol, une crevasse triangulaire dont la base n'avait pas un mètre de large.

Nous y entrâmes. Rassemblant quelques pierres plates, Lili installa une sorte de banquette, face au paysage. Puis il mit ses mains en porte-voix et cria vers les nuages :

« Maintenant, ça peut commencer! »

Mais ça ne commença pas.

Ce paysage que j'avais toujours vu trembler sous le soleil, dans l'air dansant des chaudes journées, était maintenant figé, comme une immense crèche de carton. Des nuages violets passaient sur nos têtes, et la lumière bleuâtre baissait de minute en minute, comme celle d'une lampe qui meurt.

Je n'avais pas peur, mais je sentais une inquiétude étrange, une angoisse profonde.

ciel crépusculaire : la lumière baissait comme au crépuscule, à la fin du jour.

2. Les parfums de la colline — et surtout celui des lavandes — étaient devenus des odeurs, et montaient du sol, presque visibles.

Plusieurs lapins passèrent, aussi pressés que devant des chiens, puis des perdrix grandes ouvertes surgirent sans bruit du vallon, et se posèrent à trente pas sur notre gauche.

Alors, dans le silence solennel des collines, les pins immobiles se mirent à chanter.

C'était un murmure lointain, une rumeur trop faible pour inquiéter les échos, mais frissonnante, continue, magique. Nous

ne bougions pas; nous ne parlions pas. Devant moi, sur le rocher gris, les premières gouttes tombèrent. Très écartées les unes des autres, elles éclataient en taches violettes, aussi grandes que des pièces de cinq francs. Puis, elles se rapprochèrent dans l'espace et dans le temps, et la roche brilla comme un trottoir mouillé. Enfin, tout à coup, un éclair rapide, suivi d'un coup de foudre sec et vibrant, creva les nuages qui s'effondrèrent sur la garrigue* dans un immense crépitement.

garrigue : lande, terre inculte, couverte d'une végétation rare et sèche.

Lili éclata de rire : je vis qu'il était pâle, et je sentis que je l'étais aussi, mais nous respirions déjà plus librement...

3. La pluie tombait maintenant avec rage, drue*, rapide, pesante, et tout à coup les éclairs se succédèrent sans arrêt : chaque coup de tonnerre ne faisait que renforcer la fin du précédent. A droite et à gauche de la grotte, nous entendions couler des ruisseaux, qui roulaient des graviers et des pierres, et bouillonnaient au bas de petites chutes invisibles.

drue : la pluie tombait très serrée.

Nous étions parfaitement à l'abri, et nous narguions les forces de l'orage, lorsque la foudre, sanglante et hurlante, frappa la falaise tout près de nous et fit tomber tout un pan de roche.

Alors nous entendîmes craquer les troncs d'arbres que les blocs bondissants brisaient au passage, avant d'éclater, comme des coups de mine, sur le fond lointain du vallon.

Cette fois-là, je tremblai de peur...

« C'est beau! » me dit Lili.

Mais je vis bien qu'il n'était pas rassuré.

M. Pagnol
Le Château de ma mère
Pastorelly, éd.

Comprenons

1. Que fait l'air, près du sol, dans les jours très chauds? Comment le paysage tremblait-il?
2. Que veut dire l'auteur par « perdrix *grandes ouvertes* »?
3. Comment la foudre peut-elle être *sanglante?*

Lisons avec expression

4. Essayons de donner l'impression de l'attente inquiète (1re et 2e parties), par un ton un peu mystérieux et gêné. Puis (3e partie), les choses se précipitent, et la lecture se termine (Nous étions parfaitement à l'abri...) par une augmentation progressive de la voix et du débit.

Réfléchissons

5. Quels sont les différents signes annonciateurs de l'orage?

Le navire au port

ton joyeux

Sonore et blond | ainsi qu'une ruche au soleil,
Le port | autour de nous | riait au soir vermeil.
Des calfats* amusaient, en se battant, la foule,

ton du récit

Mon navire roulait doucement à la houle*,
Paisible | sous les yeux du maître débarqué,
Et s'en venait | parfois | heurter le bord du quai,
Comme s'il eût gardé de son voyage immense →
Un doux et long roulis* | qui toujours recommence. ‖
C'était par un beau soir de juin | ardent et las.
Le port enchevêtrait ses vergues* et ses mâts,
Dans des poussières d'or | lumineuses et vagues.
Les deux môles* | au loin | s'allongeaient dans les vagues,
Comme, à l'heure où le vent va souffler plus amer,
Deux vastes bras tendus aux passants de la mer*.

animé

Et cent vaisseaux avec le flux et la marée,
Versant aux flots leur ombre agrandie et dorée,
Çà et là sur la mer resplendissante, épars,
Se hâtaient vers le port ami, de toutes parts.

F. Gregh
La Beauté de vivre
Calmann-Lévy, éd.

des calfats : des ouvriers chargés de calfater les navires, de les rendre étanches.
la houle : le mouvement ondulatoire de la mer.
le roulis : le mouvement d'un navire d'un bord à l'autre.
les vergues : pièces de bois attachées aux mâts pour soutenir les voiles.
les môles : jetées construites à l'entrée d'un port pour abriter les navires.
les passants de la mer : les bateaux.

Le sens

A quel moment le poète contemple-t-il le port et son navire? Quelles lumières, quels mouvements donnent à ce spectacle de la couleur, de l'animation, de la beauté?

La diction

Ce poème descriptif sera dit très simplement. Il conviendra d'animer le ton au début et à la fin, où le poète note la gaieté du port, puis le mouvement des navires se rassemblant, avant la nuit, pour se mettre à l'abri.

L'orage

lent et comme oppressé

Chaque arbre est immobile, attentif à tout bruit.
Même le peuplier tremblant retient son souffle;
L'air pèse sur le dos des collines, il luit →
Comme un métal incandescent* | et l'heure essouffle.

comme fatigué

Les moineaux buissonniers se sont tous dispersés |
Avec le vol aigu et les cris d'hirondelles.
Et des mouettes vont, traînant leurs larges ailes,
Dans l'air lourd à gravir* et lourd à traverser.

avec énergie

L'éclair | qui brille au loin | semble une brusque entaille |
Et, tandis que hennit un cheval de labour,
Les nuages vaillants | qui vont à la bataille |
Escaladent l'azur âpre* comme une tour...

Jules Supervielle
Poèmes
Gallimard, éd.

incandescent : chauffé jusqu'à devenir lumineux.
gravir : monter avec peine, comme sur un terrain escarpé.
âpre : rude.

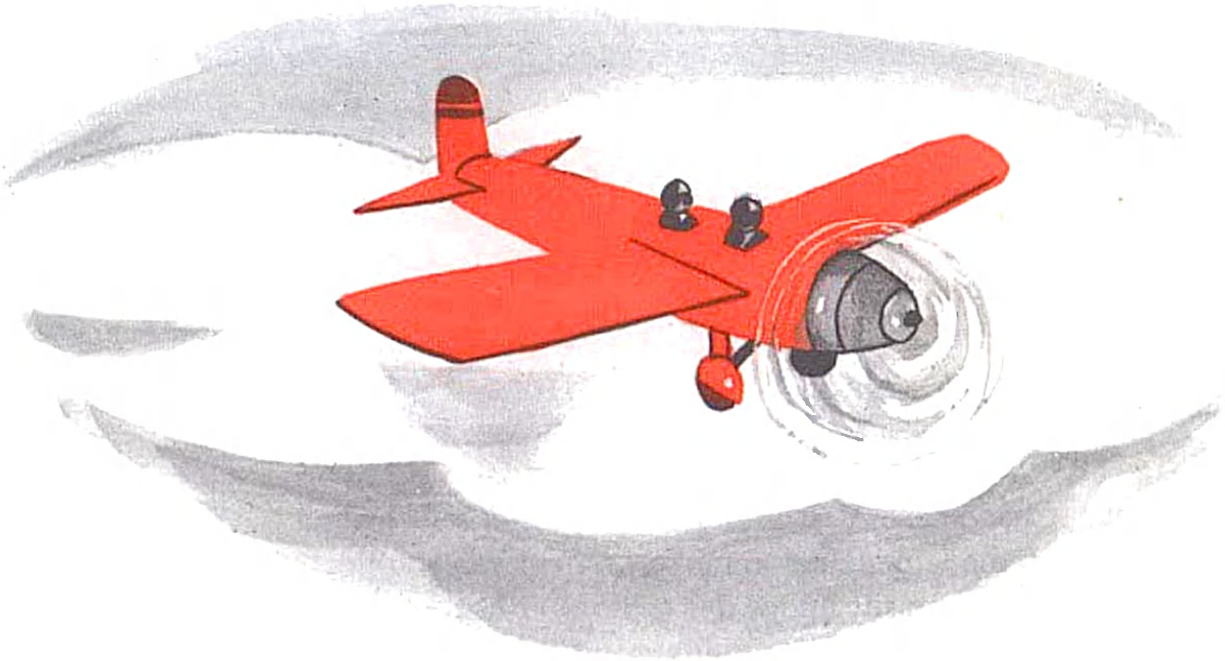
Le sens

Que remarque le poète avant qu'éclate l'orage, puis lorsque jaillit le premier éclair? D'où vient l'impression de malaise que semblent éprouver les arbres et les oiseaux?

La diction

Disons les deux premières strophes lentement, craintivement comme si nous attendions que se produise un événement menaçant.
Dans la 3e strophe, la brusque apparition de l'éclair produit une surprise. Mettons de l'énergie dans la diction des deux derniers vers qui donnent l'impression qu'une violente bataille va se livrer dans les airs.
Prononçons : *les mou-ettes* (mouettes).

25. *Baptême de l'air*



Le baptême de l'air d'Hélène Boucher*

Hélène Boucher : célèbre aviatrice française (1908-1934); fit, seule, le raid Paris-Saïgon, à 21 ans; sept records mondiaux; pilote d'acrobatie aérienne...

Lisons bien Articulons : **appréhension** (*a-pré-an*) ; **tandis que** (*di*).

Prononçons bien : **baptême** (*ba-tême*).

p ne se prononce pas dans **baptême** et les mots de sa famille.

Lisons : baptiser, débaptiser, baptismal, Baptiste...

1. « C'est l'avion-école, explique René! Nous l'avons baptisé le « Coucou ».

Caressant l'aile du zinc*, il ajoute : « C'est un vieux copain! »

Sur le siège du poste de pilotage, il prend les deux serre-tête* qui se trouvent là, en tend un à la jeune fille et demande :

« Pas d'appréhension?... »

Elle fait signe que non.

« Vrai?

— Vrai! »

Il lui désigne l'étrier de fuselage* :

« Placez votre pied ici... Tenez-vous là... »

René l'aide à s'installer. Lui-même prend place au poste de pilotage.

le zinc : l'avion, en argot d'aviateur.

serre-tête : casque d'aviateur.

l'étrier de fuselage : support pour le pied, à l'époque où l'on montait dans l'avion en enjambant le bord du fuselage.

2. Tandis qu'il ajuste son serre-tête, il se retourne et demande machinalement :

« Comment vous appelez-vous?

— Hélène Boucher. »

Le Coucou roule doucement sur l'herbe, en sautillant sur les mottes et va se placer face au vent. Gaudin se tourne vers sa passagère :

« Ça va?...

— Oui... Très bien! »

A présent, obéissant à son pilote, l'avion fonce sur la piste verte. Les roues s'arrachent du sol... Ça y est! L'avion a décollé! Il vole!

Gaudin prend rapidement de la hauteur. Dans le rétroviseur, il observe la jeune fille. Il la voit détendue, un indéfinissable sourire sur les lèvres, goûtant visiblement l'ivresse des grands espaces...

3. L'avion vient à peine de s'arrêter, que René saute à terre. Il aide la jeune fille à descendre et guette ses réactions.

D'un geste machinal, elle lui tend son serre-tête qu'elle vient de retirer, puis comme si elle avait oublié la présence du chef-pilote, elle s'éloigne à pas lents, perdue dans ses rêves...

Gaudin a donné bien des baptêmes de l'air dans sa vie. Jamais encore il n'avait vu une telle gravité, un tel recueillement.

Il ne savait pas qu'au cours de ce vol sans histoire, à bord du Coucou, il venait de donner à Hélène Boucher la passion du ciel. Il ne savait pas que ce jour-là, le 6 juillet 1930, commençait la prodigieuse carrière d'Hélène Boucher.

R. Caillava
Horizons sans fin
A. Martel, éd.

Comprenons

1. D'après le texte, qui est René?
2. Pourquoi le pilote observe-t-il la jeune fille dans le rétroviseur?
3. Que pense la jeune fille à sa descente d'avion?

Lisons avec expression

4. Deux personnages sont en jeu : prenons le ton amical de René Gaudin, dans ses explications et ses questions, et celui d'Hélène Boucher, calme et heureuse, dans ses réponses.

Réfléchissons

5. Quels sont les rêves dans lesquels peut être perdue Hélène Boucher en descendant de l'avion?

Émouvant baptême de l'air

Lisons bien Articulons : il **dompta** (*don-ta*) ; **looping** (*lou-pign'*) ; les acroba**ties** (*si*).

Prononçons bien : pos**te de** pilotage (et non : *poss-de*).

Il faut faire sentir **e** entre **t** et **d** , ou marquer le **t** (voir p. 128).

Lisons : la rou**te de** l'air ; la boî**te de** vitesses ; une **tête de** ligne ; la por**te du** hangar...

1. « Marc, venez avec moi, dit Monsieur Lovec, nous allons faire un vol ensemble. »

Le jeune garçon eut un petit pincement au cœur. Il éprouvait une joie immense, mais en même temps il ne pouvait se défendre d'une crainte à la pensée de se trouver pour la première fois entre ciel et terre. Mais il dompta cette faiblesse* passagère et répondit, le sourire aux lèvres :

« Avec plaisir, Monsieur Lovec. »

L'ingénieur le mena jusqu'à un hangar d'où un groupe d'ouvriers faisaient sortir un monoplan « Fokker ».

Sur un signe de son chef, Marc s'installa lestement au poste d'observation.

L'ingénieur lui fit mettre la ceinture de sécurité, qu'il vérifia soigneusement.

« Mon petit Marc, dit-il, si vous voulez devenir un bon pilote, il faut vous familiariser avec les acrobaties. Nous allons donc en faire. Vous n'aurez pas peur ?

— Non », répondit le jeune garçon avec fermeté.

il dompta cette faiblesse : il se domina, se calma.

2. L'ingénieur s'installa au poste de pilotage et s'attacha à son banc. Il mit le moteur en marche et un vrombissement formidable couvrit tous les autres bruits, empêchant toute conversation.

L'avion roula une centaine de mètres et s'éleva aussi léger qu'une hirondelle. Marc se pencha et vit le sol fuir sous lui avec une rapidité vertigineuse.

« Quel bruit infernal ! » songea-t-il.

Soudain l'ingénieur se retourna et lui sourit. Ensuite, du doigt, il lui indiqua l'altimètre*. Marc constata qu'il marquait mille.

Tout à coup, le ronflement du moteur s'amplifia encore. Le jeune garçon sentit que l'avion s'élevait brusquement et qu'il

altimètre : appareil qui mesure l'altitude de l'avion (hauteur atteinte au-dessus du niveau de la mer).

piquait le nez droit vers le ciel. Il retint un cri et se cramponna à la carlingue.

Il fut tout heureux quand l'appareil reprit sa position normale. L'ingénieur, avec une maîtrise consommée*, venait d'exécuter un magnifique looping*. Il se retourna et vit son protégé un peu pâle, mais souriant quand même.

maîtrise consommée : très grande sûreté de manœuvre.

looping (*mot anglais*) : retournement à la verticale.

3. Soudain le moteur cessa de ronfler et un profond silence succéda à son bruit assourdissant.

Dans un éclair, Marc entrevit la panne et la chute brutale sur le sol. Il frémit d'horreur et ferma les yeux. Au bout de quelques secondes qui lui parurent des siècles, il les rouvrit et manqua de jeter un cri de surprise.

L'avion descendait tout en conservant sa position horizontale, et se balançant de droite à gauche tel une feuille morte. Quand l'appareil ne fut plus qu'à deux cents mètres environ du sol, le pilote remit le contact; le moteur se reprit à tourner et l'avion gagna de la hauteur.

Le jeune garçon poussa un soupir de satisfaction. Ah! combien ce bruit infernal lui semblait doux à présent!

J. Brilot
L'Hélice mortelle
Casterman, éd.

Comprenons

1. Pourquoi le garçon eut-il un pincement au cœur?
2. Pourquoi l'ingénieur s'attache-t-il à son banc?
3. Pourquoi le moteur cessa-t-il de ronfler? Que voulait faire le pilote?

Lisons avec expression

4. Ce baptême de l'air est émouvant; le garçon est heureux, mais très ému et parfois effrayé : il faut le faire sentir, en passant selon le cas d'un ton naturel et calme à un ton apeuré, et inversement.

Réfléchissons

5. Par quelles émotions successives passe le jeune Marc?

Le voyage merveilleux

Lisons bien Articulons : **tramway** (*tra-mouè*) ; **scintillante** (*sin*).

Prononçons bien : un **h**angar ; sans liaison : **h** aspiré ;

mais : **un** ⁀ **h**élicoptère (*un-né*, avec liaison).

h aspiré ne permet pas la liaison, mais **h** muet la permet.

Lisons avec liaison : les ⁀ **h**élices, des ⁀ **h**orizons, de rudes ⁀ **h**ivers...

1. Les moteurs cessèrent leur tintamarre et tournèrent « au ralenti ». Tifernand put voir, derrière les ailes, tourner les hélices ; mais il se sentait plonger en avant ; son ventre se contractait*. Il eut un peu peur et ses mains se crispèrent sur les genoux de M. Vincent. Enfin les moteurs ronflèrent de nouveau. Le *Grand Koraa* reprit son vol horizontal et Tifernand osa regarder. Même il se leva et M. Vincent l'entraîna derrière le pilote, dans une jolie cabine très claire.

Tifernand et son vieil ami regardèrent au-dessous d'eux. Ils virent sur la terre d'hiver, brune et rousse, les routes, comme des rubans déroulés à perte de vue, les taches sombres des bois, les fumées des villages et celles des locomotives comme des chenilles blanches.

se contractait : se resserrait, comme s'il devenait plus petit.

2. L'avion descendit encore.

« Regarde, Tifernand, cette ligne bleue qui touche le ciel, tout là-bas : c'est la mer. Vois-tu, cette grande ville blanche sur laquelle nous arrivons : c'est le port de Sète. Regarde le carré d'eau qui brille au milieu des maisons : c'est un bassin et, plus loin, c'est un canal. Vois les navires, vois le petit tramway qui court ! »

Tifernand regardait, regardait, posait cent questions... Bientôt il n'y eut plus sous lui et devant lui qu'une nappe scintillante de lumière, qui se confondait à l'horizon avec le ciel. Le *Grand Koraa* volait au-dessus de la mer, par un temps légèrement brumeux. Il descendit à trois cents mètres.

3. La mer apparut de plus en plus bleue. Tifernand s'émerveilla de la voir toute mouchetée de petites vagues d'un blanc éclatant. L'Ile Rose montra le rose de sa falaise inclinée, de ses rochers éclaboussés d'eau bleue et d'écume. Tifernand vit une longue plage rose bordée de pins parasols*. Il vit, dominant cette plage,

pin parasol : pin dont les branches et le feuillage s'étendent comme un parasol (grande ombrelle).

une colline toute parée de beaux arbres entre lesquels émergeait* un palais tout blanc, sans toit. Une minute après, le *Grand Koraa* survolait ce palais et sa terrasse, où des enfants vêtus de blanc agitaient vers lui leur mouchoir.

La terre. Un vallon boisé, une prairie, des pylônes de T. S. F. Un grand mât à la pointe duquel flotte une oriflamme* gris perle et rouge groseille. Un hangar d'aviation. Le *Grand Koraa* arrivait chez lui. Il s'immobilisa, bourdonnant, à cent mètres du sol, et il descendit verticalement, comme un hélicoptère.

émergeait : le palais sortait des arbres, comme d'une mer.

une oriflamme : sorte de drapeau; à l'origine, l'oriflamme était ornée de flammes d'or.

d'après Ch. Vildrac
L'Ile Rose
Bourrelier, éd.

Comprenons

1. Pourquoi le ventre de Tifernand se contractait-il?
2. Que peut distinguer Tifernand de la ville de Sète?
3. Pourquoi les enfants agitent-ils leur mouchoir?

Lisons avec expression

4. Tifernand est émerveillé par tout ce qu'il découvre : essayons de donner l'impression de l'admiration qu'il éprouve, en énumérant avec surprise tout ce qu'il voit.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui montre que Tifernand accomplit son premier voyage en avion?

La tortue et les deux canards

ton du récit — Une tortue était*, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
ton malicieux — Volontiers | on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers | gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein*,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
ton engageant — « Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
avec insistance — Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez →
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
réflexion amusée du fabuliste — Ulysse* en fit autant. » On ne s'attendait guère →
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
ton du récit — Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
conseil — « Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise. »
le récit reprend — Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout →
De voir aller en cette guise* →
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison*.
ton admiratif — « Miracle! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
avec vanité — — La reine! vraiment oui : je la suis en effet,
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
ton du récit — De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève au pied des regardants.
Son indiscrétion* de sa perte fut cause.

avec sérieux

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage*.
Ce sont enfants tous d'un lignage*.

La Fontaine

une tortue était : il était une tortue.
dessein : projet, intention.
Ulysse : roi de la Grèce ancienne qui parcourut les mers pendant dix ans avant de retrouver sa patrie.
en cette guise : de cette manière.
oison : ce n'est pas d'oies, mais de canards qu'il s'agit.
indiscrétion : ici, manque de jugement.
parentage : mot vieilli signifiant parenté.
lignage : de même race.

Le sens

Montrons que la fable se déroule d'abord comme une amusante comédie, mais que, tout à coup, elle se termine très mal pour la tortue.
Pourquoi La Fontaine peut-il dire que cette tortue avait « la tête légère »? Eprouve-t-il quelque pitié pour elle? Quels défauts lui reproche-t-il?

La diction

Le ton sera très varié; il devra chercher à amuser, puis à faire réfléchir. Distinguons les passages où le fabuliste fait ses réflexions et ceux où il donne la parole aux animaux. Donnons aux canards un ton très engageant.
Exclamons-nous avec les gens qui voient passer les voyageurs.
Faisons sentir la satisfaction vaniteuse de la tortue.
Disons les quatre derniers vers sérieusement; ils sont la morale de la fable.
Prononçons cu-ri-o-sité; la pro-po-si-ti-on; l'in-dis-créti-on.

26. Les bruits de l'aube

Réveil à la campagne

Lisons bien Articulons : **rauque** (*rô* : son long) ; **évidemment** (*da-man*).

Prononçons bien : je me réveillai (*é*) ; je pensais (*è*).

Révision : à la fin des verbes, **ai** = **é** ; **ais, ait, aient** = **è**.
Lisons : (é) je distinguai, je retrouvai, me levai, me hâtai ;
(è) il se mêlait, elle craquait, j'étais, on voyait, on entendait, je sentais, ils faisaient, grandissaient, j'osais.

1. C'est au petit jour que je me réveillai. Était-ce le jour ? Quelque chose de gris, de brumeux, se mêlait en moi à des bruits extraordinaires et confus.

Une respiration plus forte fit sans doute circuler de l'air dans ma cervelle, car je distinguai une fenêtre sans rideaux, qui craquait à petits bruits sous la poussée du vent. Un cri rauque, comme celui d'un fauve, retentit et me réveilla tout à fait ; je retrouvai la réalité* comme on rentre dans une chambre éclairée et rangée : j'étais dans une ferme, à cent quatre-vingts kilomètres de Paris.

la réalité : les choses telles qu'elles sont.

Je me levai et me hâtai de m'habiller, grelottant d'angoisse plutôt que de froid... Je regardai la vitre... La pluie... Une pluie persistante de ces jours de printemps mal éclos que l'hiver traîne après lui. On ne voyait que du gris... On entendait partout, sur les toits, le gri-gri de la pluie...

2. Je sentais autour de moi quelque chose d'inquiétant : et c'était le silence. Je m'en aperçus plus tard. Évidemment, il y avait bien quelques bruits aux alentours de ma chambre, mais, isolés, ils faisaient le vide plus grand. Il me semblait que mes oreilles s'agrandissaient à force de les tendre pour écouter quelque chose. J'en étais encore à la rumeur* de Paris ; et ce calme me troublait,

la rumeur : le bruit confus, comme on entend à Paris où toutes sortes de bruits permanents se mêlent.

me gênait presque. Je n'osais pas marcher. Il me semblait que je faisais, malgré moi, un bruit énorme.

Quand je descendis l'escalier, je trouvai Lucie attablée devant un bol.

« As-tu dormi? me dit ma tante.

— Oui, ma tante. Seulement, j'ai entendu...

— Quoi?

— Ce qui a rugi.

— Rugi?

— Oui, ce matin. Il n'était que juste jour. Je sais ce que c'est que rugir. J'ai assez baguenaudé au Jardin des Plantes*. Et entendu le tigre, et vu l'éléphant... »

Mais je m'arrête brusquement. Lucie riait, sans bruit, comme une petite source qui jase, mais elle riait.

« Un tigre! Il a entendu un tigre, maman! »

j'ai baguenaudé : baguenauder, c'est s'amuser à des riens; l'enfant s'est promené au hasard dans le Jardin des Plantes, grand jardin parisien où se trouve une ménagerie.

3. Tout à coup, du dehors, un cri formidable me fit sauter; je me levai frémissant, les narines ouvertes :

« Je n'ai pas dit ça! Mais, écoute! »

Une sorte de mugissement sur deux tons, comme la trompe des pompiers de Paris, faisait retentir la cour. Puis le cri s'apaisa en reniflements rauques, qui s'éteignirent en un souffle rude...

Je regardai Lucie. Sur sa chaise, la petite littéralement se tordait, le nez dans sa tasse vide.

« Maman! maman! il croit que l'âne, c'est un tigre...

— L'âne!

— Tiens, regarde! »

Par-dessus la petite porte basse de l'écurie, une tête passait, une sorte de caricature de cheval, l'air endormi et mal peigné...

G. Maurière
Peau-de-Pêche
Nelson, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui donnait de l'*angoisse* (une grande crainte confuse) à l'enfant?
2. Pourquoi Lucie se mit-elle *tout de suite* à rire?
3. Pourquoi l'enfant dit-il que l'âne est une *caricature* de cheval?

Lisons avec expression

4. Sur un ton mystérieux et inquiet, on peut faire ressortir la peur du garçon; puis la scène devient drôle quand Lucie découvre que le garçon a peur de l'âne, dont il ignore l'existence : il faut alors prendre un ton amusé.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce qui vous fait deviner que ce jeune garçon n'était encore jamais sorti de Paris?

Aurore dans le Nord canadien

Lisons bien Articulons : un chœur (*keur*) ; en hâte (*h* aspiré, pas de liaison).

Prononçons bien : ils se laissent rarement voir.

Révision : **ent** est prononcé **an** à la fin des mots, sauf dans les verbes. Mais dans **tient,** et **vient,** il a le son **in,**

Lisons : ils trouvent ; le sentiment ; brusquement ; elles quêtent ; ils viennent seulement... ils glissèrent timidement.

1. Assis au bord de l'eau sous un vénérable* pin parasol, j'attends immobile la naissance d'un nouveau jour.

Si vous voulez sonder* profondément, intimement, les secrets de cette heure mystérieuse, ne croyez pas y réussir en vous levant tôt. Mieux vaut ne pas dormir du tout, car, si dispos soyez-vous, vos sens encore un peu engourdis par le sommeil ne sauraient atteindre à l'acuité* nécessaire.

Durant cette heure trouble qui succède à la nuit et précède le jour, tout ce qui se meut dans le monde sauvage est dehors. Les animaux voués à la vie nocturne ne sont pas encore retirés dans leurs tanières et ceux dont la vie se déroule sous les effluves* plus généreux du soleil viennent de s'éveiller. Toutes sortes d'oiseaux et de bêtes qui se laissent rarement voir ou entendre à d'autres heures vaquent* à leurs occupations ordinaires ou se livrent au jeu avec un sentiment de sécurité qu'ils ne trouvent ni sous l'éclat de la pleine lumière, ni dans les ténèbres nocturnes.

vénérable : digne de respect (l'arbre est très vieux).

sonder : explorer, chercher à connaître.

acuité : qualité des sens *aigus*, capables de bien percevoir.

les effluves : la bonne chaleur qui se dégage du soleil.

ils vaquent : ils se livrent à leurs occupations.

2. C'est une heure de mystère, de visions étranges, de sons inaccoutumés.

Donc j'étais assis, immobile et silencieux, sous le pin parasol, et j'attendais.

Derrière moi la forêt dressait un monde enchanté, crépusculaire, où nul son ne troublait le prodigieux silence, sinon, de temps à autre, la chute d'une goutte de rosée tombant des feuilles.

Au-dessus de ma tête, dans la ramure du pin, un cou-blanc entonna sa chanson. Les premières notes plaintives se glissèrent timidement dans le silence, comme si elles quêtaient une réponse; puis, la réponse étant venue, elles prirent courage et s'enflèrent en un chant sonore. D'autres voix s'y joignirent, de plus en plus nombreuses, petit chœur emplumé* célébrant sa joie de voir un nouveau jour, tant et tant que tout l'espace alentour parut s'emplir d'harmonie...

un chœur emplumé : les oiseaux chantent en chœur, c'est-à-dire tous ensemble.

3. Presque au même moment l'eau claqua sous le coup de battoir retentissant d'une queue de castor*. A ce signal d'alerte un jeune castor plongea en hâte et disparut...

Brusquement le soleil, qui montait derrière le rempart des collines, jaillit à l'horizon dans un éblouissement de lumière. Au même instant, le bec d'un pivert frappa le premier coup de tambour qui sonnait la fin du repos.

Le monde sauvage était réveillé et vaquait à ses affaires.

le coup de battoir... : la queue plate du castor frappe l'eau comme le battoir des laveuses (c'est un signal de danger).

Grey Owl
Ambassadeur des bêtes
Éd. de l'Amitié.
G. T. Rageot

Comprenons

1. Pourquoi toutes les bêtes sont-elles dehors au petit jour?
2. Pourquoi tous les oiseaux chantent-ils, à l'aurore?
3. De quoi le pivert donne-t-il le signal? Comment?

Lisons avec expression

4. C'est une belle description; lisons-la posément. Mais nous marquerons l'éveil progressif du jour en accélérant peu à peu la lecture, à partir de la moitié de la 2e partie (Au-dessus...)

Réfléchissons

5. Dans quelle partie du texte et par quelles expressions l'auteur nous fait-il entendre le concert de plus en plus sonore des oiseaux à l'aube?

De la nuit à l'aube, en forêt

Lisons bien Articulons : j'é-car-quillais ; im-per-cep-tible.

Prononçons bien : délicat (*é* fermé) ; les bêtes bougèrent (*è* ouvert).

Révision : accent aigu = **é** fermé ;
accent grave ou circonflexe = **è** ouvert.

Lisons : les fourrés, une coulée, le hérisson, animé ; la lumière, la clairière, la forêt, un être, le frêne, arrêté.

1. J'entendis soupirer d'aise toute la forêt.

Les bêtes bougèrent.

D'abord doucement, à pattes pelues*... Elles frottaient les feuilles, des brindilles craquaient et des mouvements délicats soulevaient les branches. Les bêtes glissaient leurs museaux dans les fourrés épineux et sombres. L'on entendait partout des bêtes inconnues qui agitaient les sous-bois, mais elles demeuraient invisibles.

pattes pelues : pattes couvertes de poils (pelage).

Cette coulée* était-elle de fouine et ce bruissement de serpent aveugle ?... Où grattait le blaireau, où le mulot fauve, la taupe ?... Était-ce sous cette broussaille le passage du hérisson, l'arrivée du loir ?... Y avait-il là un rat arrêté, attentif, une belette, quelque chat sauvage ?... On rampait sous les ronces... Et qui sait où s'était tapi* le renard ?...

coulée : passage habituel du gibier.

se tapir : se cacher en se tenant courbé, ramassé.

2. J'écarquillais* les yeux... Mais le bois avait beau remuer tout entier, aucun être animé ne montrait son museau, ne laissait son regard étinceler à travers les branches. Le sol crépitait, les souffles, les pas se multipliaient dans les profondeurs. Des haleines chaudes, des odeurs de poil s'exhalaient des broussailles, et parfois une bête haletante criait. De loin, un gémissement sauvage, une plainte brève lui répondait...

écarquiller : ouvrir tout grand.

Mais toujours pas de bêtes...

On les entendait seulement.

Le jour approchait...

3. Or, les bois venaient de se taire. On avait entendu se retirer toutes les bêtes. Il ne resta plus dans les bois qu'un simple silence, ce silence qui suit le passage des grands mouvements d'animaux.

C'est le silence qui prépare à l'aube. La terre s'éveille... On entend çà et là un appel d'alouette, une mince écorce de sureau qui craque, deux ou trois feuilles tremblantes de frêne, et ce glissement presque imperceptible de la lumière à la pointe d'un peuplier...

C'est ainsi que le jour monta sur la clairière.

d'après H. Bosco
Barboche
Gallimard, éd.

Comprenons

1. L'auteur ne voit pas les bêtes ; auxquelles pense-t-il ? Pourquoi ?
2. Les bêtes du bois sont nombreuses, et cependant l'auteur dit : « Toujours pas de bêtes... ». Pourquoi ?
3. Le silence de l'aube est-il complet ? Qu'entend-on ? Pourquoi, alors, parle-t-on de silence ?

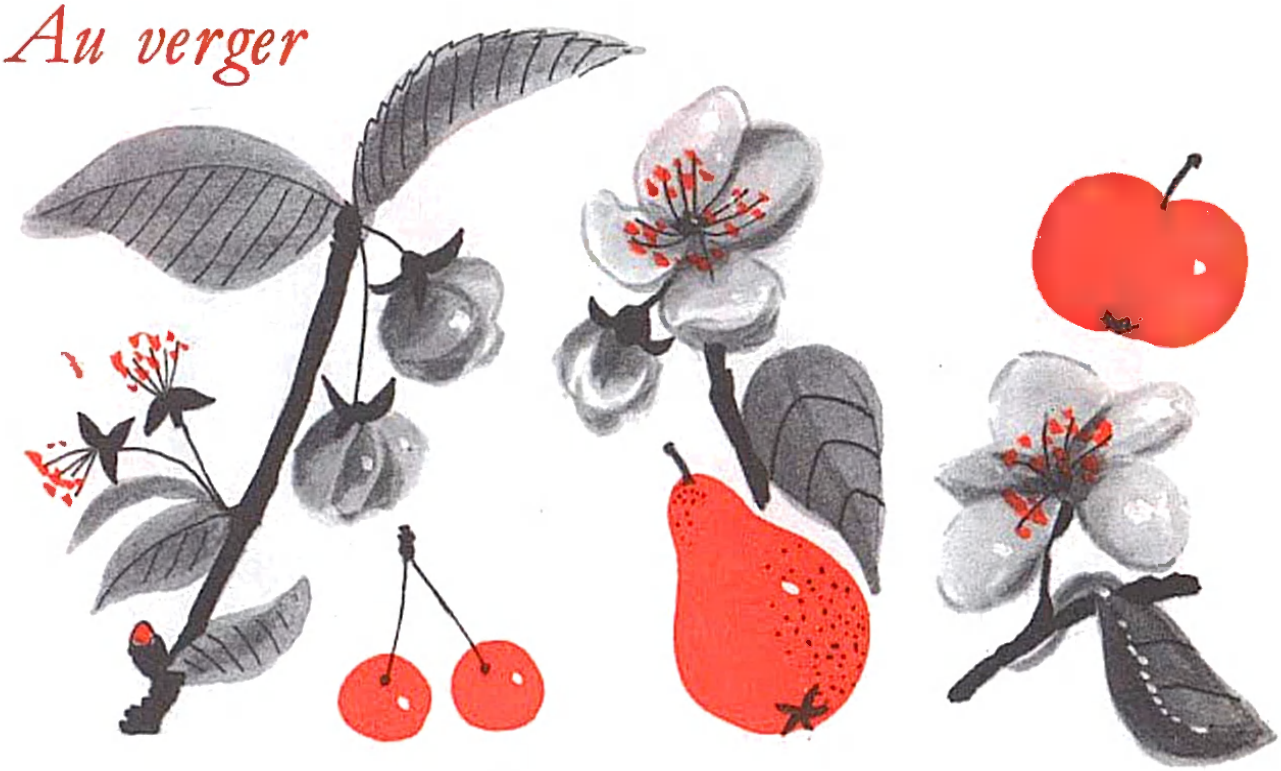
Lisons avec expression

4. Les points de suspension sont très nombreux dans ce texte. Ne manquons pas d'y suspendre la voix, même si la phrase est achevée, pour montrer que la parole cesse, mais que la pensée continue.

Réfléchissons

5. A quoi voit-on que l'auteur connaît bien la vie nocturne des bois ?

27. *Au verger*



Fable de mon jardin

Lisons bien Articulons : devi**sai**ent (*zè*) ; par**fum** (*fun*).

Prononçons bien : ex**t**rémité (**eks**).

Révision : au début d'un mot, **ex** suivi d'une consonne se prononce **eks** (**ek** devant **s** ou **c** prononcé **s**).

Lisons : (*eks*) **ex**tra, **ex**pédier, **ex**tension, **ex**traire ;
(*ek*) **ex**cès, **ex**citation, **ex**cepté, **ex**sangue.

1. Les arbres nouveaux devisaient à mi-voix, sous le hangar, en attendant qu'on les plantât.

« Moi, disait un jeune cerisier, je fleuris toujours de bonne heure. Ce n'est pas pour me distinguer. Non, je vous assure : je suis la modestie même. Je fleuris de bonne heure parce que c'est une tradition dans ma noble famille. A vrai dire, je fleuris de façon merveilleuse : un manchon neigeux qui va jusqu'à l'extrémité de mes branches. Quelle tenue de pétales ! Et quel parfum ! Et quand vient la défloraison, quelle pluie candide*! Et quel tapis sur le sol à mes pieds ! Vous verrez... Les fruits que nous donnons dans la famille sont renommés de tout l'univers. Pensez : le bigarreau*! Nous faisons le bigarreau blanc. Et vous, Monsieur mon voisin ?

candide : très pure à cause de sa blancheur.

bigarreau : cerise à chair ferme, blanche ou rouge.

2. — Moi, répondit le voisin d'un ton revêche*, moi, c'est la poire.

— Vraiment, la poire! C'est très intéressant. Vous n'avez pas de noyau, paraît-il?

— Dieu merci, non! Mais des pépins et plus que je n'en voudrais. De la poire, j'en donne au besoin, à condition, bien entendu, qu'on ne me tourmente pas. S'ils me laissent tranquille, ici, je ferai peut-être une ou deux poires. S'ils me taillent, s'ils me tripotent, alors, bernique...

— Ah! Oui? C'est très intéressant. Et vous, le petit, là-bas?

— Plaît-il?

— Oui, vous, qu'est-ce que vous faites? »

L'arbre ainsi mis sur la sellette* était un petit pommier tout rabougri, tout chétif.

« Oh! répondit-il à voix basse, moi, je fais ce que je peux. »

revêche : pas aimable.

mis sur la sellette : questionné de façon indiscrète.

3. Les arbres furent plantés en terre. Dès la première année, le cerisier montra ses belles fleurs et donna quatre ou cinq cerises. Le poirier ne donna rien. Le pommier qu'on avait placé dans un coin transi* d'ombre et de courants d'air, nous offrit un boisseau* de pommes.

Il y a dix ans de cela. Le petit pommier dévoué continue à nous confondre* par sa générosité. Le poirier tient parole : il n'a jamais donné de fruits. Le cerisier, à chaque retour d'avril, dit à qui veut l'entendre :

« Vous allez voir ce que vous allez voir! »

Et son beau feu d'artifice, régulièrement, se termine par un déjeuner de moineaux.

transi : saisi de froid.
boisseau : ancienne mesure, d'environ 13 litres.

confondre : rendre confus, gêné.

G. Duhamel
Fables de mon Jardin
Mercure de France, éd.

Comprenons

1. Le cerisier est-il *modeste* comme il l'affirme? Pourquoi pense-t-on le contraire?
2. De qui parle le poirier, quand il dit « *ils* »?
3. Que deviennent les cerises du cerisier?

Lisons avec expression

4. Trouvons bien le ton des personnages de cette scène amusante : le cerisier prétentieux, plein de vanité; le poirier bourru, peu aimable; le pommier tout simple et modeste. La conclusion (3e partie) doit être lue d'un ton moqueur pour ce qui concerne le cerisier et le poirier, attendri pour ce qui concerne le pommier.

Réfléchissons

5. Que dirions-nous, si nous prenions la défense du pommier?

Alexis au verger

Lisons bien Articulons : **Alexis** (*leksi*) ; orgu**eil** (*eil* comme *œil*).

Prononçons bien : **ex**emple (*egz*).

Révision : au début d'un mot, **ex** devant une voyelle ou **h** muet se prononce **egz.**

Lisons : **ex**act, **ex**ercice, **ex**hiber, **ex**horter, **ex**iger, **ex**otique.

1. Alexis sème, plante, taille, greffe*, arrose et arrache à sa fantaisie. Au jardin, Alexis triomphe. Il vous dit l'âge, à un jour près, des haricots qui grimpent autour de leurs rames; il vous apprend le nombre précis de litres que sa vigne rendra aux vendanges prochaines. Il vous mène d'arbre en arbre et vous conte les mérites de chacun avec l'orgueil d'un père qui présente ses enfants.

greffer : reporter un bourgeon ou une branche d'une plante sur une autre, pour avoir des fleurs ou des fruits différents.

Tenez! ce poirier porte trois sortes de poires; Alexis l'a écussonné* lui-même au mois d'avril de l'an dernier. Ah! voilà du *beurré magnifique*!* Pesez-moi cela! Chaque fruit a près d'une livre. Par exemple, les pêches n'ont pas réussi cette année; les loirs* lui mangent tout, *ces poisons-là*. Aussi quelle guerre il leur fait et comme il est fier de ses victoires! Il en a tué douze depuis un mois.

écussonner : greffer au moyen d'une petite plaque d'écorce portant un bourgeon.

beurré magnifique : variété de poire, grosse et juteuse.

les loirs : petits rongeurs amateurs de fruits.

2. Encore du *beurré magnifique!* C'est le plant favori d'Alexis, qui répète comme un refrain, d'une voix molle et chantante, ces mots, qui semblent lui fondre dans la bouche, ainsi que la poire même. Cela ne l'empêche pas au passage de vous vanter ses mirabelles dorées, et même d'en croquer trois ou quatre, à seule fin de vous prouver qu'elles sont bonnes et de vous inviter à en faire autant. Il ramasse avec compassion* une pomme véreuse, et vous fait remarquer comme elle promettait de devenir belle. Il va ainsi clopin-clopant, sa tête, ses bras et son bâton toujours en avance d'un pas sur ses jambes.

avec compassion : avec une vraie tendresse mêlée de pitié.

3. Encore du *beurré magnifique!* Tout à coup il s'arrête devant deux arbres qui entrelacent fraternellement leurs branches. Saluez!

Ce sont presque des membres de la famille. Alexis a planté le cerisier le jour où est née sa fille, et l'abricotier le jour où est né son fils. Et il contemple d'un œil attendri les deux troncs robustes.

Puis, avec l'accent d'une conviction profonde, Alexis s'écrie : « Ah! je sons ben heureux*, voyez-vous! »

« je sons ben heureux » : Alexis parle patois, comme les vieux paysans du village.

J. Renard
Croquis champêtres
Plon, éd.

Comprenons

1. Quelle est la phrase qui montre le mieux l'amour d'Alexis pour ses arbres?
2. Pourquoi Alexis a-t-il de la *compassion* pour la pomme véreuse?
3. Pourquoi le cerisier et l'abricotier sont-ils presque de la famille d'Alexis?

Lisons avec expression

4. Le texte doit être lu d'un ton amusé, gentiment ironique. Plusieurs phrases doivent être dites comme si Alexis les prononçait lui-même, avec tout le contentement qu'il a de son verger : trouvons ces phrases.

Réfléchissons

5. Pourquoi Alexis se sent-il si heureux?

Un verger bien défendu

Lisons bien Articulons : anxiété (*ksié*) ; emmener (*an-me-né*).

Prononçons bien : recouvert (**èr**) ; approcher (**é**).

Révision **er** = **è** ouvert si **r** est prononcé ;
= **é** fermé si **r** n'est pas prononcé.

Lisons : (**è**) concert, terme, fermeture, permis ;
(**é**) picorer, échapper, fabriquer, voler, croquer ;
(**è** ou **é**?) verger, bercer, chercher, percer, fermer.

1. Les inventions de Jean-Gab, qui se fait un jeu de tout, amusent tout le monde. L'autre jour, il a confectionné un épouvantail fort réussi, qui représente un Troll*, formé de plusieurs manches à balai recouverts d'une vieille blouse, et portant, au-dessus de ses bras de bois, sa tête faite de chiffons.

« Les oiseaux n'oseront plus approcher des cerisiers parce qu'ils savent sûrement que les Trolls sont des génies très malins ; ils vivent en Suède et en Norvège, mais les oiseaux se racontent toujours un tas de choses les uns aux autres », a expliqué Jean-Gab. Et Louis prétend qu'en effet les oiseaux n'osent plus venir picorer les cerises.

« Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ? interroge Jean-Gab avec anxiété. Ce matin j'ai bien cru voir une volée d'oiseaux s'échapper du verger.

Troll : esprit follet, génie, chez les peuples scandinaves.

2. — Ils venaient de chez le Père aux Poires, assure Louis. Je l'ai rencontré tout à l'heure et il m'a demandé ce que nous avions fait pour nous débarrasser de ces maudites bestioles. Quand il a vu le Troll et qu'il a su que c'est toi qui l'avais fait, il a dit : « Si Jean-Gab veut m'en fabriquer un, il ne manquera pas de poires cet été, et je lui ferai voir mes cygnes.

— Vrai ? » Jean-Gab ose à peine y croire.

C'est qu'aucun enfant du pays n'a jamais reçu la permission de rendre visite au Père et à la Mère aux Poires.

3. Les deux vieux se méfient beaucoup des garnements des alentours car ceux-ci essaient, par tous les moyens, de pénétrer dans leur verger et d'y voler les Williams* parfumées et fondantes, les petites Saint-Jean* précoces, les beurrées* et les tardives duchesses* qui vous glacent si délicieusement la bouche. Grâce à un système ingénieux et toujours efficace, le Père aux Poires a

Williams, Saint-Jean, beurrées, duchesses : variétés de poires.

réussi malgré tout à faire diminuer les larcins dont souffraient ses récoltes : il a installé un réseau très compliqué de fils et de cordes noués à des sonnettes cachées dans les branches des arbres et reliés à des timbres dissimulés dans les creux du mur de clôture. Dès qu'un maraudeur* s'agrippe à la crête du mur, un joyeux concert s'élève, et le voleur est chassé...

Pourtant quand le Père aux Poires part vendre ses fruits au marché, dans sa voiture à âne, il lui arrive parfois d'emmener avec lui un des rares enfants sages du pays. L'heureux élu* peut croquer des poires tant que dure le trajet, mais inutile de profiter de ce tête à tête pour avoir l'autorisation de voir les cygnes. Avant quinze ans, aucun enfant, garçon ou fille, ne peut pénétrer dans le verger.

maraudeur : voleur de récolte, fruits en particulier.

l'élu : celui qui est choisi, désigné.

Janine Papy
Le Petit sorcier du Mazet
Gallimard, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Jean-Gab croit-il que les oiseaux de son pays savent ce que sont les Trolls?
2. Pourquoi le Père aux Poires se laisse-t-il attendrir?
3. Comment le Père aux Poires protège-t-il ses récoltes?

Lisons avec expression

4. La lecture doit être pleine de *vivacité* : dans la conversation entre Louis et Jean-Gab, dans l'explication des moyens imaginés par le Père aux Poires pour protéger son verger.

Réfléchissons

5. Pourquoi les enfants désirent-ils tellement voir les cygnes?

Aube

voix douce

Un invisible oiseau dans l'air pur a chanté.
Le ciel d'aube est d'un bleu suave* et velouté.

C'est le premier oiseau qui s'éveille | et qui chante.

ton retenu

Écoute! les jardins sont frémissants* d'attente.

Écoute! un autre nid s'éveille, un autre nid,
Et c'est un pépiement éperdu* qui jaillit.

Qui chanta le premier? Nul ne sait. C'est l'aurore.

émerveillé

Comme un abricot mûr le ciel pâli se dore.

Qui chanta le premier? Qu'importe! On a chanté.
Et c'est un beau matin de l'immortel été.

Cécile Périn
Variations du cœur pensif
Chiberre, éd.

suave : d'une douceur agréable.
frémissants : agités d'un mouvement léger, comme émus.
un pépiement éperdu : l'ensemble des petits cris poussés de toutes leurs forces par les oiseaux.

Le sens

L'auteur exprime avec poésie le charme de l'instant où le jour paraît. Qu'entend-on alors? Que voit-on? Que promet le premier chant du matin?

La diction

Disons ce poème délicat d'une voix douce et retenue.
Après le verbe : *Écoute!* dit à mi-voix, arrêtons-nous, comme si nous étions attentifs à l'éveil des oiseaux.
Varions le ton en respectant scrupuleusement la ponctuation, les interrogations, les exclamations.
Prononçons : *su-a-ve* (suave).

L'arbre en fleurs

ton simple de la description légèrement émerveillé

Le beau pêcher rond, tout en fleurs,
Baigne, rose, dans le ciel bleu;
L'azur nacré* des premières chaleurs,
L'azur moite et liquide | entre ces branches pleut :
Il se dresse au milieu du champ, à découvert,
Et tout le ciel coule au travers.

Il est chargé de fleurs, comme à crouler,
Les neiges de l'hiver semblent encore ourler →
Ses longues et fragiles branches,
Les neiges de l'hiver, molles et toutes blanches,
Que rougit en dessous le sang subtil* des branches,
Rond et rose, criblé d'azur et de soleil,

admiratif

C'est comme un gros bouquet naïf et plein de ciel.

F. Gregh
L'Or des minutes
Fasquelle, éd.

l'azur nacré : le ciel qui brille comme la nacre.
subtil : léger, délicat.

Le sens

Où et comment voyez-vous ce pêcher en fleurs?
Pourquoi ses fleurs font-elles penser aux neiges de l'hiver, mais à des neiges qui seraient rougies « d'un sang subtil »? Pourquoi la comparaison qui termine le poème est-elle juste et gracieuse?

La diction

Exprimons le plaisir qu'éprouve le poète à contempler le bel arbre « rose, dans le ciel bleu ».
Insistons légèrement sur les rimes musicales : *fleurs, bleu, chaleurs, pleut,* et sur les rimes sonores : *soleil, ciel.*

28. Le passage du Tour de France

Le départ du Tour de France

Lisons bien Articulons : Waterman (*oua-tèr'-mann'*) ; **chron**ométreur (*kro*).

Prononçons bien : **au**tre, épaule (*ô* long).

Révision : sauf dans *Paul*, **au** a le son de **ô** long.

Lisons : appl**au**dir, le tonne**au**, le boy**au**, les cise**aux**.

1. A Nancy, le temps était couvert et l'air étouffant. En dépit de nuages menaçants, la foule était massée de bonne heure le long des trottoirs de la place Stanislas pour voir s'ébranler la caravane de la foire ambulante, fantastique affiche publicitaire qui précède toujours le Tour d'une heure et demie.

Les enfants applaudissaient de joie au passage des voitures et des chars : la bouteille d'encre géante Waterman, la carcasse transparente en plexiglas de la laine Sofil, l'énorme tonneau des vignerons, le tube de crème Vitapointe démesuré, la pointe Bic longue comme une girafe, la Vache-qui-rit et le Lion-noir en papier mâché*, le réveille-matin de six mètres de diamètre,

papier mâché : papier détrempé, mélangé avec du plâtre ou de la poix, et se prêtant au moulage.

la bouteille Perrier grande comme une maison et bien d'autres réclames amusantes, suivies de roulottes des attractions. Tout était flambant neuf...

2. Derrière la caravane publicitaire venaient des motards*, longeant les bords des trottoirs pour écarter les spectateurs. Puis la voiture du commissaire général. Puis quelques autos de la presse où se trouvaient les reporters...

motards : agents de police à motocyclette.

Les coureurs étaient tous réunis derrière les grilles ouvragées* et dorées qui furent érigées* par Stanislas Leczinski, roi de Pologne, dont la fille avait épousé Louis XV. Les athlètes se pressaient sur l'élégante place où leurs maillots, de couleurs variées selon les nationalités, mettaient une note de grande gaieté. La plupart portaient en bandoulière, sur leurs épaules, les boyaux* de rechange; quelques-uns les avaient placés à l'arrière de la selle.

ouvragées : les grilles décoratives sont façonnées, travaillées.

érigées : élevées, construites.

les boyaux : les chambres à air des bicyclettes.

3. Tous les coureurs s'alignèrent face à la sortie ouest de la place qui était barrée par un long ruban tricolore. Se tenaient là les contrôleurs pour le poinçonnage et les chronométreurs, ainsi que M. le Maire de Nancy, qui avait en main une paire de ciseaux.

Neuf heures sonnèrent. D'un geste large, le maire coupa le ruban, donnant ainsi le signal du départ officiel. Un tonnerre d'applaudissements et de cris éclata; les coureurs s'ébranlèrent; toutes les jambes, comme des bielles, se mirent en mouvement, les roues tournèrent et les premiers mètres de l'extraordinaire ruban de cinq mille kilomètres de long commencèrent à se dérouler sous les hommes-machines. Devant eux, vingt et un jours à courir, qu'il pleuve ou vente ou que le soleil brûle, à travers plaines et montagnes, campagnes et villes.

C. Huchet
L'Appel du Tour
Éd. de l'Amitié.
G. T. Rageot

Comprenons

1. Que représentent les différents chars de publicité nommés?
2. Pourquoi les coureurs emportent-ils des boyaux de rechange?
3. Pourquoi a-t-on mis un ruban en travers de la rue?

Lisons avec expression

4. Détaillons bien la description de ce départ, en lisant lentement, avec les arrêts nettement marqués.

Réfléchissons

5. Qu'est-ce que cet « extraordinaire ruban de cinq mille kilomètres de long »? Pourquoi peut-on dire que le « Tour de France cycliste » est une dure épreuve sportive?

Le passage du Tour de France

Lisons bien Articulons : impa**tient** (*sian*) ; prospec**tus** (*tuss*).

Prononçons bien : port**ée**, l'arriv**ée**.

Révision : une voyelle suivie d'un **e** muet est allongée.

Lisons : la chauss**ée**, surcharg**ée**, une coul**ée**, la voi**e**.

1. Quel air de fête sous le chaud soleil d'une fin d'après-midi! Toutes les populations des communes environnantes s'étaient portées là, s'étirant en deux immenses files noires. Tout ce monde était joyeux, léger, nerveux, naïf, impatient...

Une immense clameur se développa comme une bourrasque grandissante le long de la grand-route, annonçant l'arrivée du Tour...

« Les voilà! Les voilà! »

Enfin! Enfin! Si longuement attendu, désiré, rêvé, on touchait au moment où l'on allait voir passer Amandou revêtu du maillot jaune*, suivi de diables forcenés* : les Géants de la route! Il ne s'agissait plus que de bien écarquiller les yeux!

De part et d'autre tout le monde se penchait en avant, regardait, le cou tordu, dans la direction de Houssens; les platanes eux-mêmes, sortant de leur réserve, semblaient allonger leurs branches au-dessus de la chaussée et loucher de tous leurs nœuds*.

le maillot jaune : signe distinctif de celui qui est en tête du classement, dans le Tour de France cycliste.

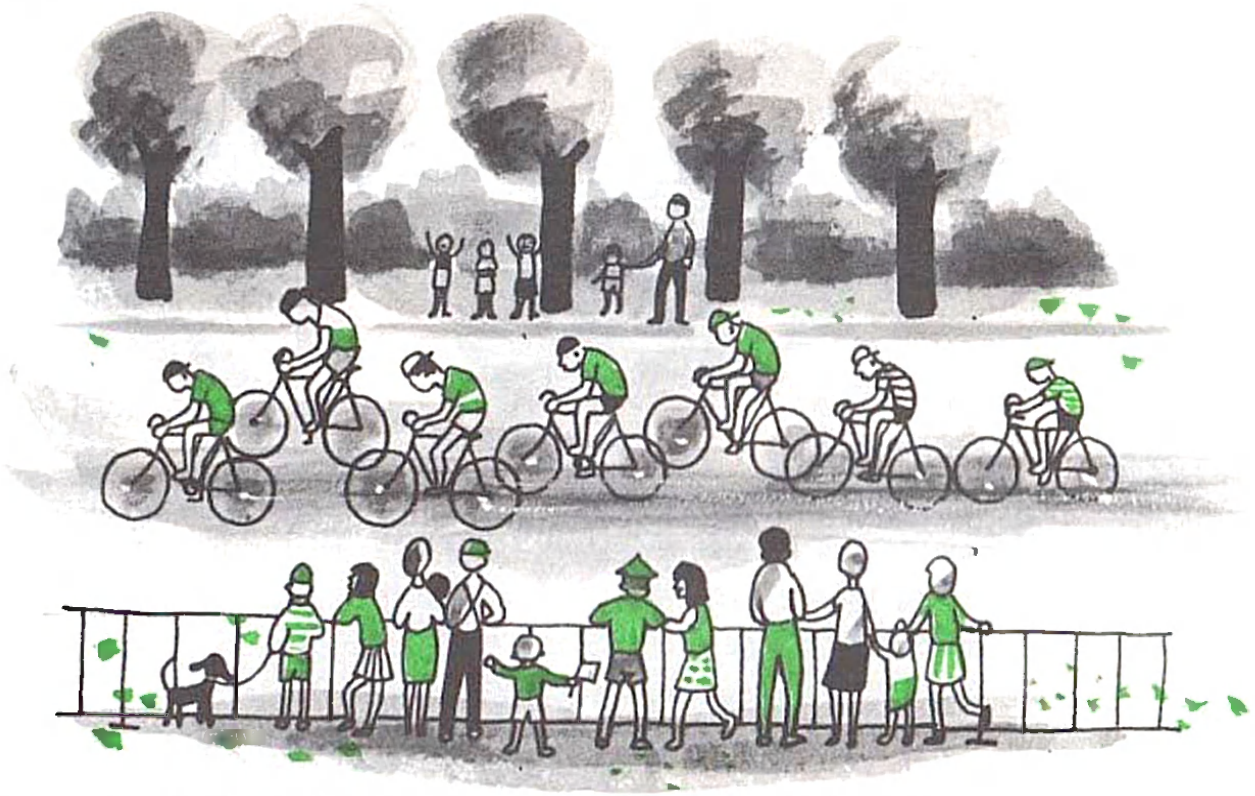
forcenés : qui semblent avoir perdu leur bon sens; furieux.

loucher de tous leurs nœuds : les nœuds du bois ont l'air de gros yeux qui regardent de travers, en direction de la course.

2. Ce qui apparut tout d'abord et défila à toute vitesse, ce furent les motocyclistes de la police de la route, puis, derrière leurs pétarades, commença le déroulement imagé des voitures publicitaires, peintes de couleurs éblouissantes, surchargées de dessins furieux, surmontées de grands entonnoirs déversant l'orage verbal* des haut-parleurs parlant de tout : cirage... savon... dentifrice... postes de T. S. F.... pastilles... apéritifs... machines à laver... C'était à devenir sourds : les grillons des prés et des talus s'étaient tus, croyant à la fin du monde...

Une voiture n'était pas passée qu'il en arrivait une autre... Alors commencèrent à pleuvoir les prospectus... Après les rouges, les bleus, après les verts, les jaunes... Passaient aussi, de temps à autre pour essayer de rejoindre la tête de la colonne, les voitures découvertes des directeurs de la course, gens à mine importante et préoccupée.

l'orage verbal : le vacarme des paroles.



3. Enfin, ce défilé, où le Commerce prenait un air de cirque et la Réclame une allure d'ouragan, ce torrent s'éclaircit, s'espaça, et il y eut des moments où la route apparaissait dégagée.

Tandis que tout le monde était occupé à s'arracher les prospectus, il se produisit sur la chaussée quelque chose à quoi personne ne fit attention.

Il y eut d'abord une rapide et bruyante coulée de motocyclettes frayant la voie*, puis, compact, multicolore, puissant, filant dans le ronron de ses deux cents pédales bien huilées, superbe d'accord, de force souple, d'aisance, d'élan, le peloton des coureurs du Tour de France passa à fond de train, dans un silence presque religieux... Tous ces dos ronds avaient déjà disparu dans le long couloir de la route quand les applaudissements crépitèrent.

frayant la voie : préparant le passage.

d'après L. Bourliaguet
Pouk
Magnard, éd.

Comprenons

1. Pourquoi voit-on les populations en *deux files?*
2. Pourquoi les directeurs de la course ont-ils la mine préoccupée?
3. Qu'est-ce qui prouve, dans la réaction de la foule, que les coureurs ont défilé très vite?

Lisons avec expression

4. Il faut lire avec animation cette description très vivante, et bien marquer les exclamations. Dans la 2e partie, bien observer les points de suspension, en allongeant nettement la syllabe qui les précède.

Réfléchissons

5. Pourquoi les spectateurs sont-ils soudain silencieux et n'applaudissent-ils qu'après le passage des coureurs?

Rencontre des coureurs cyclistes par un Anglais

Lisons bien Articulons : événement (on écrit **vé** mais on prononce maintenant **vè**, à cause de la syllabe muette qui suit).

Prononçons bien : **arrêt, côté.**

Révision : l'accent circonflexe marque, le plus souvent un son long.

Lisons : bientôt, apparaître, mâle, grâce, vêtu.

1. Venant de Gibraltar, j'avais traversé les Pyrénées et poursuivais ma route vers Paris, lorsque, à un croisement, deux gendarmes arrêtèrent ma course.

« On ne passe pas! » me dirent-ils...

La vue d'un grand déploiement de forces policières m'incita d'abord à penser que l'on était sur le point de cerner un bandit de grand chemin*. Cependant, apercevant sur la route un nombreux public qui conversait joyeusement avec la maréchaussée*, j'en déduisis que l'événement était moins dramatique.

Une colonne de blindés, à l'arrêt de l'autre côté de la route, sur un chemin de traverse, me fit croire un instant à un défilé militaire. Mais non : car bientôt, j'entendis le capitaine de gendarmerie dire au jeune lieutenant qui commandait les chars et manifestait son impatience en se donnant de petits coups de badine sur les bottes :

« Manœuvre ou pas manœuvre, on ne passe pas! »

bandit de grand chemin : bandit qui attaque les voyageurs sur les routes.

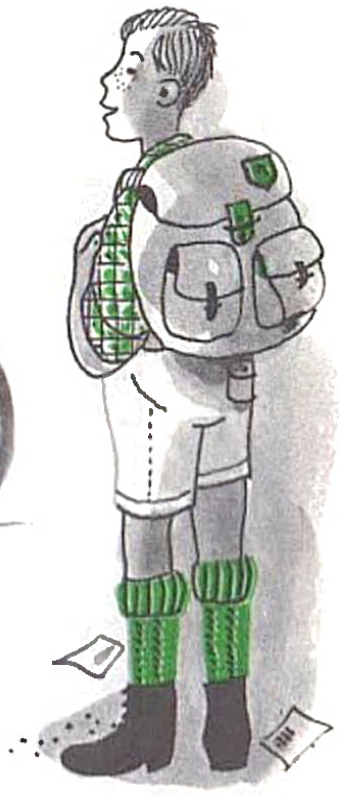
la maréchaussée : les gendarmes.

2. Il était clair, en somme, que personne ne passerait, ni les militaires avec leurs blindés, ni un monsieur important* qui obtint pour toute réponse ce : « Faites comme les autres, attendez! » que je devais par la suite entendre souvent. Je conclus que tout trafic était interrompu pour laisser la voie libre au Président de la République et à sa suite, lorsqu'un cri jaillit des poitrines : « Les voilà! »

Ce singulier pluriel* me fit un instant supposer que le chef de l'État allait apparaître avec mes Très Gracieux Souverains, alors en France.

un monsieur important : un personnage qui a une haute situation.

ce singulier pluriel : cet étrange pluriel. L'auteur joue avec les mots. Pour accueillir le Président de la République, la foule aurait crié « Le voilà! »



3. Quelle ne fut donc pas ma surprise de voir surgir, en fait de Gracieuses Majestés, deux individus mâles se dandinant sans grâce sur leur bicyclette, curieusement vêtus de boyaux et de maillots aux couleurs criardes, à peine culottés*, pour ainsi dire nus, crottés et, dans l'ensemble, assez choquants à voir. On voulut bien m'expliquer — sans que j'aie rien demandé — que ces gens, faisant le tour de France à bicyclette, gagnaient Paris le plus vite possible par les voies les moins rapides, ce qui me parut étrange. Mais, après tout, ce sont là des choses au sujet desquelles un Anglais, ne s'étonnant de rien, n'a pas à manifester de surprise déplacée.

à peine culottés : au lieu de culotte, les coureurs portent un court caleçon.

P. Daninos
Les Carnets du Major Thompson
Hachette, éd.

Comprenons

1. Quel motif le lieutenant de chars invoque-t-il pour essayer de passer?
2. Qui sont ces « Très Gracieux Souverains » dont parle le voyageur anglais?
3. Pourquoi l'Anglais ne comprend-il pas les détours faits par les cyclistes pour gagner Paris?

Lisons avec expression

4. Dans ce texte ironique, les suppositions que fait l'Anglais doivent être lues avec un étonnement amusé et résigné où perce cependant la curiosité. Dans le dénouement (3e partie), l'Anglais voit à qui il a affaire, et son étonnement devient un peu méprisant.

Réfléchissons

5. Pourquoi a-t-on expliqué à l'Anglais en quoi consiste le Tour de France et pourquoi « n'avait-il rien demandé »?

29. *Feu de camp*

Où installer le camp?

Lisons bien Articulons : **pas à** pas (*pa-za*) ; **moelleux** (*moi-leû*).

Prononçons bien : **mieux** ; **couleur**,

Révision : distinguons les deux sons de **eu** :
fermé comme dans **mieux**, ouvert comme dans **couleur**.

Lisons : les y**eux**, mili**eu**, vi**eux**, joy**eux**, j**eu** ;
épaiss**eur**, l**eur**, une h**eure**, meill**eur**, ard**eur**.

1. « Mes compliments! dit Daniel. On ne pouvait pas mieux choisir. »

Louis Marcelot avait arpenté* la clairière, examiné le sol pas à pas depuis la lisière du bois. Il s'était orienté, cherchant par rapport au soleil l'exposition la plus favorable. En suivant une

arpenter : parcourir à grands pas.

coulée* où la mousse était plus verte, il avait découvert une source. Remontant, redescendant, relevant les yeux vers les arbres voisins, il s'était enfin arrêté et il avait piqué dans l'herbe un petit fanion écarlate.

« Pourquoi pas sous ce chêne? avait demandé Daniel.

— A cause des orages, de la foudre! s'était vite écrié Méricaut.

une coulée : un passage

2. — Est-ce seulement pour cela, Marcelot?

— J'ai songé aussi à la pluie, au brouillard, à la rosée. Une pareille épaisseur de feuillage doit retenir des quantités d'eau. Il suffira d'une averse d'orage pour qu'elle en soit toute gorgée! Et alors, l'averse passée, l'arbre continuera à goutteler, à tout mouiller autour de lui.

— Moi, dit alors Faveret, c'est ici que j'aurais choisi; c'est bien plus sec, c'est tout moelleux d'aiguilles de pins.

— Et ces petites mottes rondes, Léon? Les as-tu regardées de près? Tu aurais vu courir tout autour des processions de fourmis rouges. Elles piquent, tu sais! Il vaut mieux les laisser tranquilles. »

3. Painchaud et Duprat retroussaient déjà leurs manches, empoignaient les piquets, les maillets.

Quelques minutes plus tard, le travail les avait tous pris*. En moins d'une heure les trois tentes furent montées, chaque équipe ayant dressé la sienne.

le travail les avait pris : ils étaient très occupés.

Elles étaient couleur de miel, faites d'une toile huilée qui tamisait* la lumière du jour, mais ne l'arrêtait point au passage. Leur toit à double pente était assez élevé au milieu pour que l'on pût s'y tenir debout. Les couchettes étaient au fond, les bagages rangés sur les bords, contre les parois de toile. Il y régnait une clarté douce qui les pénétrait tout entières. Et par l'encadrement de l'entrée, on découvrait la verte clairière, le vieux grand chêne plein d'oiseaux, la rive fleurie de la rivière.

la toile tamisait la lumière : la lumière passait à travers la toile qui en adoucissait l'éclat.

M. Genevoix
Les Compagnons de l'Aubépin
Flammarion, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Louis Marcelot avait-il tant cherché?
2. Pourquoi s'écarte-t-on de l'abri des arbres?
3. La disposition de l'intérieur des tentes est-elle bonne? Pourquoi?

Lisons avec expression

4. Animons la lecture en prêtant une voix différente à chaque interlocuteur. Marquons bien le ton interrogatif des questions posées par certains d'entre eux.

Camping

Lisons bien Articulons : stationnait (*sio-nè*) ; chevesne (*vène*).

Prononçons bien : camionnette, pierre, laquelle...

Révision : devant deux t, deux r, deux l, e ne porte pas d'accent mais se prononce comme è ouvert.

Lisons : mouette, remettre, terre, tonnerre, belle, pelletée...

1. La récolte des champignons les avait retardés et le soleil était sur son déclin* lorsqu'ils atteignirent le lac. La camionnette stationnait déjà depuis plus d'une heure sur le replat où Benjamin avait coutume de camper. Le chauffeur et le gamin avaient sorti les caisses et les ballots de couvertures; mais, connaissant les caprices du patron, ils n'avaient pas commencé à monter les tentes.

sur son déclin : le soleil *déclinait*, baissait vers l'horizon.

Le lac était encore plus beau que dans le souvenir de Benjamin. Chaque fois, il en était ainsi; chaque fois, il surpassait en magnificence tout ce qu'on pouvait imaginer. Le soleil caché derrière un nuage, il n'en brillait pas moins comme une immense plaque de métal poli. On se demandait d'où lui venait cet éclat, car rien dans le paysage alentour n'était si lumineux que lui. Sa forme générale faisait penser à un gigantesque têtard : une partie large, dentée, et une queue plus étroite, un peu arquée, si bien que l'on n'en apercevait pas le bout. Assez vaste, assez mouvant pour évoquer la mer*, le fait de s'étaler à une assez grande altitude en faisait quelque chose de plus précieux.

évoquer la mer : faire penser à la mer.

« Tu n'avais encore jamais vu ça, hein, gamin?

— Non, patron. »

2. Benjamin changea l'emplacement du camp, le rapprocha des hôtels, tout en restant assez en contrebas pour que ceux-ci ne fussent pas visibles. Puis, assis sur un paquet de couvertures, il dirigea les opérations :

« Enfonce davantage ce piquet... tire sur la corde... va chercher une plus grosse pierre. »

A tout instant, l'apprenti le regardait, quêtant une approbation*.

quêtant une approbation : l'apprenti, du regard, demandait s'il faisait bien.

« Bien, gamin, bien. Avant que tu partes, je te ferai faire un tour sur le lac. »

Il y avait deux tentes : l'une très grande, assez élevée pour qu'en y pénétrant on n'ait pas à courber la tête; l'autre, petite, basse, aplatie sur le sol, dans laquelle Jacques et Catou avaient l'habitude de dormir. Le montage n'en était pas encore achevé quand Benjamin renvoya Julia louer un bateau. Il se sentait épuisé, mais son désir de promener le gamin sur le lac était assez vif pour le faire se relever. Et puis, être sur l'eau, en sentir au-dessous de lui la fluidité*, la fraîcheur, voir ses transparences vertes, il n'allait tout de même pas remettre ces plaisirs au lendemain.

la fluidité : l'eau coule aisément, se déforme sans effort, elle est *fluide*.

3. « Prends les rames, gamin. »

Il lui donna des conseils. Bien que le bateau de métal fût lourd et encombrant, l'apprenti manœuvra bientôt à peu près correctement. Il n'avait pas de style* et enfonçait toujours trop les rames, mais la barque avançait assez vite, sans trop de secousses.

« Pointe vers l'île. Passe plus près des roseaux. Tu vois ces grèbes* avec leur plastron blanc et leur béret à pompon?

— Oui, patron.

— Un banc de chevesnes*; et dire que nous n'avons même pas apporté une ligne! Des mouettes; elles vont se poser et se rassembler, regarde. »

En une demi-heure, il aurait voulu tout apprendre au gamin. En haut, en bas, il aurait voulu tout lui donner.

Lorsque la camionnette fut repartie, il dit à Jacques de gonfler un matelas et se jeta dessus.

« Entre au moins dans le sac de couchage. »

Il n'en avait plus la force.

pas de style : le gamin, qui n'avait jamais ramé, n'avait pas une bonne façon de faire.

grèbe : oiseau palmipède, qui nage, plonge et vole très bien; il vit sur les eaux calmes.

chevesne : poisson d'eau douce.

Claire Sainte-Soline
La Mort de Benjamin
Grasset, éd.

Comprenons

1. Pourquoi le chauffeur et le gamin n'ont-ils pas monté les tentes?
2. Pourquoi Benjamin emmène-t-il le gamin en bateau?
3. Qu'est-ce que Benjamin aime, sur le lac?

Lisons avec expression

4. Il faut souligner les détails de l'installation, mais surtout l'amour de Benjamin pour le lac : malgré sa fatigue, ses pensées et ses paroles sont pleines de sa joie d'être là. Essayons de partager son enthousiasme en lisant.

Réfléchissons

5. Pourquoi Benjamin se rapproche-t-il des hôtels, puisqu'il ne veut pas les voir?

Campeur dans le Grand Nord canadien

Lisons bien Articulons : aujourd'hui (disons bien : *jour*) ; soixante (*sante*).

Prononçons bien Indien (*di-in*).

Révision : **en**, en fin de mot, après **i** ou **y**, se prononce **in**.

Lisons : **bien**, **rien**, **lien**, musi**cien**, gar**dien**, mécani**cien** ; **moyen**, **doyen**, mi**toyen**, ci**toyen**.

1. La pagaie* volant de droite et de gauche, il navigua entre les rapides. Une fine vapeur d'eau humectait son visage. Les points de roc, les passages de biais, il surveillait tout à la fois des yeux qu'il avait très bleus, un peu bridés comme ceux des Indiens, à vivre au grand jour et dans la réverbération de la lumière...

Le soir venu, il dressa son campement au bord de l'eau, sans embarras, en quelques gestes rapides qui lui étaient aussi naturels à présent que de pagayer.

Sur des branches de sapin, il déploya sa couverture. Au-dessus, en cas de pluie, il tendit un bout de toile, à côté posa son fusil chargé, puis alluma du feu.

pagaie : aviron court, qui se manie sans appuyer sur l'embarcation.

2. C'était tout. La solitude la plupart du temps était bonne fille. En son filet tendu à l'arrière du canot se débattaient justement

de beaux poissons. Il en remit quelques-uns en liberté, garda le plus grand, l'écailla et, l'empalant* sur une gaule verte, le mit à griller au-dessus du feu réduit en braises.

Il mangea; il but du thé très fort qui avait un léger goût de fumée. Ensuite il se glissa sous l'abri, écartant un peu la toile de manière à voir le ciel. Les étoiles venaient de très loin prendre leur place dans la nuit. Était-ce la nuit? Pouvait-on appeler nuit ce bleu à peine sombre qui reposait sur la longue plage* étincelante qu'à minuit passé le soleil laissait encore derrière lui, tout au long de l'horizon?

3. Il y avait, au bout de la terre, entre le jour et la nuit, au bas du ciel, une sorte de plaine illuminée, contrée intermédiaire d'un attrait indicible*. Cette heure a des effets divers sur les voyageurs du Grand Nord. Les uns tombent alors sous le coup d'une mélancolie* déchirante. D'autres deviennent comme fous de confiance. Sans doute avait-il franchi aujourd'hui le soixante-huitième latitude nord*, pensa Pierre.

Il allait vers des jours de plus en plus longs. Était-ce l'excès de lumière qui chassait le sommeil? Pierre sentit qu'il n'allait pas pouvoir s'endormir.

L'étrange nuit qu'il vécut! Belle dans le présent, avec son chuchotement d'eau et d'herbes le long du canot, ses bizarres sautes de vent qui d'un coup écartaient les nuages; belle dans sa solitude; mais plus belle encore d'espérance chantée dans les airs.

Il lui devint impossible de rester en place. Il se releva, éteignit les braises, embarqua ses affaires, et sur l'eau noire s'envola!

Gabrielle Roy
La Montagne secrète
Beauchemin, éd.

l'empalant : le campeur enfile le poisson sur la gaule verte, qui le maintiendra au-dessus du feu.

plage : c'est ici une zone claire entre l'horizon et le ciel assombri (la lumière subsiste l'été pendant 20 à 24 heures chaque jour).

indicible : qui ne peut pas être dit.

mélancolie : grande tristesse.

68e latitude nord : Pierre a dépassé le Cercle polaire arctique, situé entre 66 et 67 degrés de latitude nord.

Comprenons

1. Pourquoi Pierre dresse-t-il son campement sans embarras?
2. Pourquoi Pierre remet-il des poissons en liberté?
3. Pourquoi dit-on que Pierre est « au bout de la terre »? Pourquoi, à la fin, peut-on dire qu'il « s'envola »?

Lisons avec expression

4. Nous avons affaire à une description et à une explication de la situation de Pierre : lisons avec calme, en détachant bien les détails par un grand respect de la ponctuation.

Réfléchissons

5. Pourquoi Pierre garde-t-il son fusil chargé? Racontons ce que nous savons sur la vie des trappeurs.

30. *Vers les cimes neigeuses*

A l'assaut des sommets

Lisons bien Articulons : de grands **h**êtres (*h* aspiré, pas de liaison) ;
sandwich (*san-douitch*) ; le **but** (*bu*, mais *but'* devant une voyelle) ; sub**til** (*til'*).
Prononçons bien : **et** (*é*) ; **est** (*è*).
Distinguons soigneusement la conjonction **et**, du verbe **est**.

1. Les lurons* commencent à gravir les contreforts* de la gigantesque falaise qui se dresse à plus de mille mètres au-dessus d'eux. Au bord du chemin un bûcheron les interpelle :

« Salut, les enfants! où allez-vous de ce pas?

— A l'Emindra. Sommes-nous sur le bon chemin?

— Oui. (De son bras levé l'homme désigne le faîte de la montagne.) Au col de la Faïta, vous prendrez à gauche. Il y a encore une demi-heure de marche après la crête. Suivez toujours les marques rouges*. Si vous avez de bonnes jambes, vous serez au chalet dans quatre heures. »

Les lurons reprennent leur marche. Le chemin raboteux, encombré çà et là d'énormes cailloux, monte rudement. Après avoir traversé des bosquets de noisetiers, il promène ses innombrables lacets sous de grands hêtres. Lorsqu'il atteint les futaies de sapins, il devient un simple sentier qui s'élève en zigzags au flanc de la montagne abrupte*. Mains aux hanches, courbés en avant, les enfants cheminent à la queue leu leu, sans parler, afin d'économiser leurs forces.

luron : personne joyeuse. Les cinq garçons qui entreprennent cette ascension se sont donné ce nom.

les contreforts : les pentes qui semblent appuyer la falaise.

les marques rouges : marques de peinture sur les arbres, les roches, destinées à guider les excursionnistes.

abrupte : la montagne est escarpée, la pente est très raide.

2. Tous les quarts d'heure, ils s'arrêtent une minute pour reprendre haleine et déposent leur sac. La sueur ruisselle sur leur front et entre leurs épaules. Parfois ils mangent un sandwich ou un fruit. Déjà la vallée s'étale bien loin au-dessous d'eux.

« Allons, courage! » crie Caboche, et la troupe repart, se hisse d'un effort patient, vers le sommet. Sous les souliers ferrés crissent les cailloux du sentier. Mais voici des rochers qu'il faut contourner avec précaution pour ne pas glisser sur une pente vertigineuse. Ils reprennent l'ascension, malgré leurs jambes lourdes et leurs épaules douloureuses. Ils sentent le but tout proche. Au-dessus de leurs têtes, il n'y a plus que le ciel.

3. Un cri de triomphe! Un grand souffle frais enveloppe les cinq enfants, emplit leur poitrine. L'espace, le grand vide tout à coup apparaissent devant eux, les clouent sur place, intimidés. Là-bas, cet immense tapis verdoyant, c'est la vallée du Grésivaudan; ce long serpent aux reflets argentés, c'est l'Isère; ces points brillants qui glissent sur un bandeau gris sont les voitures sur la route.

Face aux lurons ébahis : les trois pics de Belledonne. A la limite du regard, le dôme du mont Blanc neigeux s'estompe dans le ciel.

L'air des cimes grise les jeunes vainqueurs. Après avoir tant peiné, haleté, transpiré, ils sont debout là-haut sur la crête, là où finit la terre. Oubliant le long et dur effort, ils savourent l'ivresse de la domination. La montagne est dans leurs muscles et dans leurs poumons. Ils voudraient ne jamais redescendre; leurs pensées ne sont que joie et fierté; mais ce bonheur étrange, subtil*, profond, ils ne sauront jamais le raconter.

subtil : fin, difficile à expliquer.

A. Royer
Les Lurons de Chantegrive
Bourrelier, éd.

Comprenons

1. Qu'est-ce qui montre la difficulté de l'ascension?
2. A quoi voit-on que les enfants sont courageux et tenaces?
3. Quelle est la joie qui paie les lurons de leurs efforts ?

Lisons avec expression

4. Soulignons bien les expressions qui mettent en valeur les efforts des enfants, leur courage, dans les deux premières parties.
La 3e partie doit être lue d'un ton joyeux : elle montre le triomphe des lurons, la belle récompense de leurs peines.

Réfléchissons

5. Pourquoi les jeunes garçons croient-ils qu'ils ne voudraient jamais redescendre?

Une ascension

Lisons bien Articulons : il **ex**iste (*egz*) ; elle fait **h**alte (*h* aspiré).

Prononçons bien : **imm**ense.

Révision : dans les mots qui commencent par **imm**, on prononce les deux **m** (sauf dans immesurable où il se prononce **in**).

Lisons : **imm**édiat, **imm**obile, **imm**ortel, **imm**oral.

1. « Debout! debout! » crie Georges en secouant la poussière de foin qui lui rentre par le cou, par les manches, et saupoudre ses cheveux. « Vite en bas! Fait déjà grand jour! »

En un clin d'œil la troupe est debout et descend comme une avalanche le raide escalier de bois. Après une rapide collation*, ils s'élancent comme des collégiens en vacances à travers les alpages*...

Lorsqu'ils atteignent les vacheries de Balme, les troupeaux sortent dans un halo de buée et l'immense carillon alpestre* reprend possession de la montagne en fête.

Ils montent à travers landes et rocailles jusqu'au signal des Posettes.

Bien qu'ils soient tous un peu blasés* par l'habitude, ils ne se lassent pas de contempler l'inoubliable panorama des cimes. Aline, qui sort très rarement, laisse fuser son admiration et sa joie.

Quittant les gazons ras des alpages, ils pénètrent sous les mélèzes* habillés, vert tendre, de leurs fraîches pousses printanières; les chants d'oiseaux s'élèvent de toutes parts...

collation : léger repas.

alpage : pâturage des hautes altitudes.

le carillon alpestre : les vaches portent au cou des clochettes qui tintent dans la montagne.

blasés : très habitués, ils pourraient ne plus porter beaucoup d'intérêt au spectacle.

mélèze : arbre de la même famille que les pins et sapins, mais aux feuilles caduques.

2. Après une brève halte à l'hôtel du Col, Pierre et ses compagnons reprennent la montée sur le versant des Aiguilles Rouges. Un court sentier, à peine visible, se faufile à travers les buissons, contourne un énorme rocher, et monte en écharpe le long de la montagne.

Après un court passage dans un berceau de mélèzes, le sentier, devenu raidillon, vient buter contre d'immenses dalles de rocher poli qui barrent l'horizon au-dessus des têtes. Il semble à première vue qu'on ne puisse franchir l'obstacle, et cependant il existe dans ces falaises des gorges cachées, de petits couloirs

gazonnés très raides, par lesquels la piste gagne l'alpage supérieur des Chéserys.

La montée en plein soleil est pénible, les fronts se mouillent de sueur et la caravane fait halte au pied de la grande paroi. Là se dresse, comme par hasard, un énorme chicot de roc* détaché de la masse principale de la montagne...

un chicot de roc : un morceau de roc ébréché comme une dent cassée.

3. « Puisqu'on est là, si nous en profitions pour nous faire un peu les muscles? dit Georges. Bonne occasion, qu'en dites-vous?

— D'accord! répondent les autres... »

Fernand, Boule, Paul, Georges sortent des sacs les cordes, mousquetons, anneaux et pitons.

« Par où commence-t-on? s'informe Aline.

— Par la voie la plus facile, déclare Georges, et c'est moi qui monte en premier. »

Il s'attache et commence l'escalade. Il monte avec précaution, tâtant solidement le rocher de ses gros doigts nerveux, et plaçant ensuite ses pieds sur les prises.

Il s'élève, et le voici qui sort par un grand pas vers la droite, sur l'arête de l'Aiguillette. Et c'est par un cri joyeux qu'il annonce :

« Arrivé!... pouvez monter. »...

Sur la cime on l'entend joyeusement chanter :

Là-haut sur la montagne
L'était un vieux chalet...
Murs blancs, toit de bardeaux,
Devant la porte un vieux bouleau...

R. Frison-Roche
Premier de cordée
Arthaud, éd.

Comprenons

1. Pourquoi Georges secoue-t-il la poussière de foin? Où a-t-il dormi?
2. Qu'est-ce qui rend la montée pénible?
3. Quelles précautions prend-on pour escalader la roche?

Lisons avec expression

4. Dans les passages qui montrent l'effort de la montée, il faut donner l'impression de la difficulté en appuyant fortement sur les mots qui en témoignent. Le succès final doit être clamé d'une voix joyeuse; et... pourquoi ne pas chanter, comme Georges, si on connaît l'air?

Réfléchissons

5. S'agit-il d'une ascension vraiment facile? La caravane est-elle bien équipée? Pourquoi peut-on faire confiance à Georges?

En téléphérique

Lisons bien Articulons : **exactement** (*egz*) ; **patiemment** (*sia-man*).

Prononçons bien : **station** (*sion*).

Révision : **tion** se prononce **sion,** sauf après un **s** ou un **x,** et dans la terminaison **tions** des verbes en **ter.**

Lisons : (*sion*) **attention, position, opération,** une **portion, invention ;**

(*tion*) **question, bastion,** nous **portions,** nous **inventions,**

1. Bien souvent, ils s'étaient amusés à regarder de loin les bennes* blanches et rouges qui allaient à la rencontre l'une de l'autre et se croisaient avec précision exactement à mi-chemin du parcours.

Aujourd'hui, à leur tour, ils allaient voyager dans le ciel.

L'impatience était grande à la station inférieure*. Une petite lampe rouge s'alluma enfin sur un tableau, et le haut-parleur annonça :

« Les personnes possédant un ticket portant le numéro trois peuvent s'avancer. »

On s'entasse dans la benne; Vallot, Maillet, Thibault et le Petit Gars, grimpés parmi les premiers, écrasaient leur nez sur la vitre.

Coup de téléphone du convoyeur à la gare du haut. Petite sonnerie. La cabine démarre dans le doux ronronnement des poulies roulant sur les câbles. Elle se balance un peu.

les bennes : ce sont ici les cages métalliques suspendues au câble, pour le transport des voyageurs.

la station inférieure : la gare qui est au bas du téléphérique.

2. « Oh! Oh! dit Vallot inquiet; ça bouge! »

Les camarades s'esclaffent*. Les voyant si joyeux, il rit aussi. Ils regardent vers le bas. La gare s'amenuise* vite. Le câble file : la benne semble une grosse araignée qui récupère une soie. La cabine passe bien plus haut que les cimes altières* des grands sapins. Elle domine des cascades, des rochers. Elle coupe les lacets du chemin qui patiemment se hisse vers le sommet. Des promeneurs montent pas à pas. Ils lèvent le nez vers la benne et parfois la montrent du doigt. Ils font aux voyageurs des signes amicaux. Un groupe de jeunes filles s'est arrêté. Elles ont entendu bourdonner la nacelle. Elles agitent leur mouchoir.

« On se croirait en avion, dit Vallot.

— Y es-tu déjà monté?

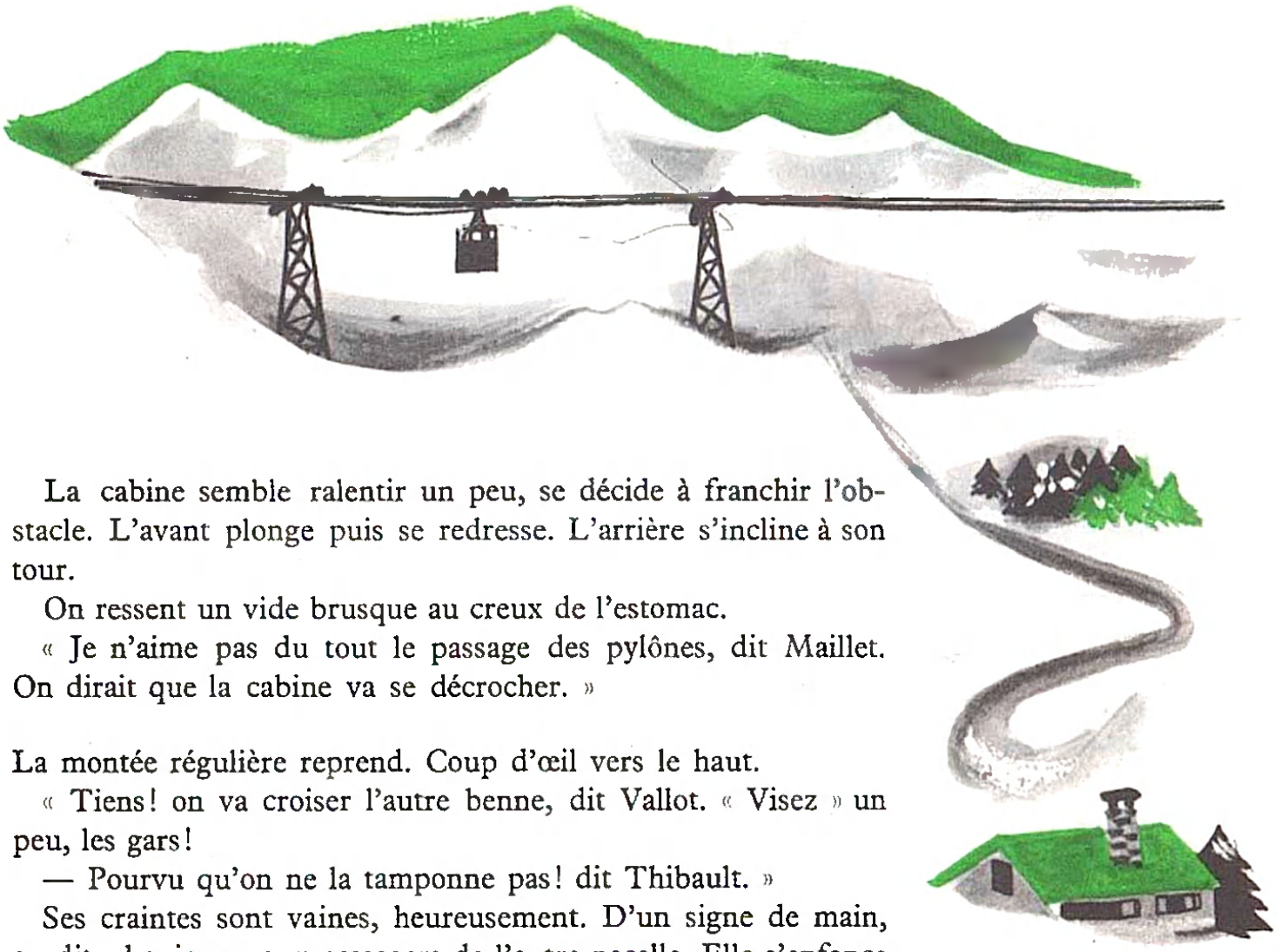
— Non! Mais ça doit faire pareil.

— Attention! Un pylône! » prévient Maillet.

s'esclaffer : rire bruyamment.

s'amenuiser : devenir petit, *menu*; la gare semble diminuer en s'éloignant.

les cimes altières : la partie supérieure des sapins se dresse orgueilleusement.



La cabine semble ralentir un peu, se décide à franchir l'obstacle. L'avant plonge puis se redresse. L'arrière s'incline à son tour.

On ressent un vide brusque au creux de l'estomac.

« Je n'aime pas du tout le passage des pylônes, dit Maillet. On dirait que la cabine va se décrocher. »

3. La montée régulière reprend. Coup d'œil vers le haut.

« Tiens! on va croiser l'autre benne, dit Vallot. « Visez » un peu, les gars!

— Pourvu qu'on ne la tamponne pas! dit Thibault. »

Ses craintes sont vaines, heureusement. D'un signe de main, on dit « bonjour » aux passagers de l'autre nacelle. Elle s'enfonce dans l'abîme. Seul, le toit surmonté du bras de suspension est encore visible. Le paysage s'élargit. L'horizon s'éloigne. Voici le Dru et la Verte, les Grands Charmoz, le Grépon, Blaitière, toutes les fières aiguilles de granit.

Voici la gare du haut.

R. Antona
La Grande course
Éd. La Farandole

Comprenons

1. Pourquoi les garçons étaient-ils impatients?
2. Qu'est-ce qui donne de l'émotion aux voyageurs? Pourquoi?
3. Pourquoi les bennes se ne tamponnent-elles pas, comme le craignait Thibault?

Lisons avec expression

4. Les garçons sont à la fois heureux et émus de leur voyage, et parfois apeurés; on doit le sentir dans leurs propos : ils parlent fort, avec précipitation, à cause de leur énervement.

Réfléchissons

5. Qu'éprouvent les jeunes voyageurs en arrivant à la gare supérieure du téléphérique?

La danse du feu

vif et rythmé

Connais-tu la danse du feu ?
La danse!
Vol jaune et bleu |
De la flamme qui s'élance,
La danse
Du feu!

ton grave

Dans ses appétits voraces |
Il s'empare des forêts,
Hurle et ronfle sans arrêts,
Ne laissant que sombres traces.

ton léger

Mais le voici voltigeant
— Doux follets* autour des mares —
Et parmi les tintamarres
Illuminant la Saint-Jean.

doux follets : allusion aux feux follets, exhalaisons de gaz qui s'enflamment spontanément au-dessus des marécages.

Connais-tu la danse du feu ?

grave

Quand notre main le maîtrise |
Il réchauffe nos hivers,
Siffle | dans les rameaux verts |
Une âpre chanson* de bise

une âpre chanson : une chanson rude.

gai

Et comme un lutin dansant |
— Tandis qu'aidant sa mémoire
Grand-mère brode une histoire —
Il chante en se déplaçant.

vif et rythmé

Connais-tu la danse du feu ?
La danse!
Vol jaune et bleu |
De la flamme qui s'élance,
La danse
Du feu!

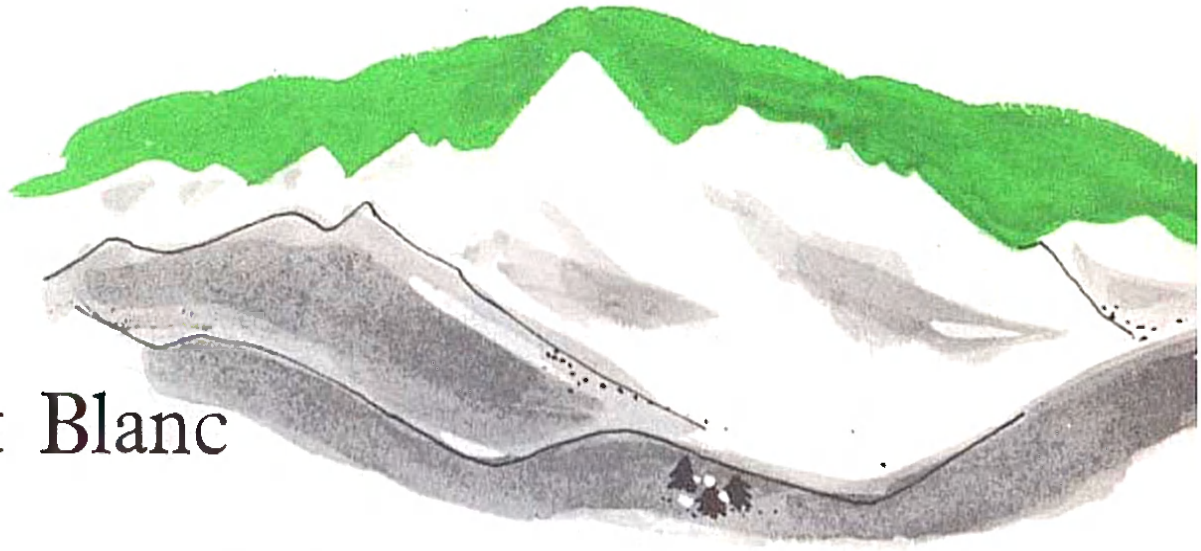
E. Rocher
Les Faces du songe
Éd. du Monde moderne

Le sens

Quels aspects divers du feu le poète présente-t-il dans ce poème à refrain? Où a-t-on l'impression que l'on voit danser la flamme? qu'on l'entend?

La diction

Varions le ton selon les indications données.
Le retour fréquent des sons *anse* et *en* dans le refrain doit donner l'impression des flammes qui tourbillonnent.
Insistons sur les mots : *hurle, ronfle, voltigeant, siffle, chante.*



Le mont Blanc

ton interrogatif

Montagne à la cime voilée,
Pourquoi vas-tu chercher si haut
Au fond de la voûte étoilée,
Des autans* l'éternel assaut?

une nuance de pitié, mais aussi d'admiration

Des sommets | triste privilège!
Tu souffres les âpres climats,
Tu reçois la foudre et la neige,
Pendant que l'été germe en bas.

A tes pieds s'endort sous la feuille,
A l'ombre de tes vastes flancs,
La vallée | où le lac recueille →
L'onde des glaciers ruisselants...

avec ardeur

Ah! c'est là l'image sublime*
De tout ce que Dieu fit grandir :
Le génie* à l'auguste cime
S'isole aussi pour resplendir*.

les autans : terme poétique pour désigner les vents.

sublime : très belle, très noble.

le génie : l'homme qui possède des dons de l'esprit exceptionnels.

resplendir : briller d'un vif éclat.

Lamartine
Premières harmonies poétiques

Le sens

Isolé, grandiose, quels assauts terribles subit le mont Blanc? Que semble-t-il protéger à ses pieds?
Pourquoi le poète peut-il comparer la haute montagne à l'homme de génie?

La diction

Le poète s'adresse d'abord directement à la montagne. Faisons sentir successivement qu'il l'interroge, la plaint, l'admire.
Disons la dernière strophe d'un accent convaincu.
Faisons ressortir les deux verbes : *s'isole, resplendir*.

Pour vous distraire et pour faire connaissance avec Molière, notre plus grand auteur comique, vous lirez à deux ou trois les scènes qui suivent. Vous ferez ressortir l'ignorance de Monsieur Jourdain, sa prétention qui le pousse, lui, marchand de drap enrichi, à vouloir devenir un gentilhomme aux belles manières, sa facilité à s'emporter, sa crédulité. Vous donnerez au Maître de Philosophie un ton ridiculement pédant et au Maître Tailleur de l'assurance, alors qu'il dupe son client.

Les scènes se passent au XVII^{e} siècle, sous le règne de Louis XIV.

Le Bourgeois Gentilhomme

Acte II. Scène IV

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Venons à notre leçon. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute!

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort*.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN

La morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Elle traite de la félicité*, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

félicité : bonheur parfait.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, laissons cela. Je suis bilieux* comme tous les diables; et il n'y a morale qui tienne, je veux me mettre en colère tout mon soûl*, quand il m'en prend envie.

bilieux : d'un tempérament qui se met facilement en colère.

tout mon soûl : autant que je veux.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La physique est celle qui explique les principes* des choses naturelles et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores l'arc-en-ciel, les feux volants*, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons*.

les principes : les origines, les causes.

les feux volants : nous les appelons, aujourd'hui, les feux follets.

les tourbillons : le mouvement des planètes autour du soleil.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini*.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

brouillamini : confusion de choses embrouillées.

MONSIEUR JOURDAIN

Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN

Après vous m'apprendrez l'almanach*, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

l'almanach : le calendrier annuel avec toutes les indications de jours, de lunaisons, de mois, de saisons, d'éclipses, de fêtes, etc.

MAITRE DE PHILOSOPHIE

Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN

J'entends tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix* A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

la voix : la voyelle.

MONSIEUR JOURDAIN

A, A. Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E; A, E. Ma foi! oui. Ah! que cela est beau!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose, que de savoir quelque chose!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Cela est vrai! Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : Da.

MONSIEUR JOURDAIN

Da, Da. Oui. Ah! les belles choses! Les belles choses!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : Fa.

MONSIEUR JOURDAIN

Fa, Fa. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : Rra.

MONSIEUR JOURDAIN

R, r, ra; R, r, r, ra. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, r, r, ra.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous en prie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je n'y manquerai pas.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment? Mon habit n'est point encore arrivé?

UN LAQUAIS

Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine* puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

la fièvre quartaine (ou fièvre quarte) : fièvre intermittente, revenant tous les trois jours.

(Entrent : le Maître Tailleur et un Garçon tailleur portant l'habit.)

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! vous voilà! je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait des souliers qui me blessent furieusement*.

furieusement : terriblement.

MAÎTRE TAILLEUR

Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment, point du tout?

MAÎTRE TAILLEUR

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR

Vous vous imaginez cela.

MAÎTRE JOURDAIN

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

MAÎTRE TAILLEUR

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en enbas.

MAÎTRE TAILLEUR

Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut*

en enhaut, en enbas : pour vers le haut, vers le bas.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il faut dire cela?

MAÎTRE TAILLEUR

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas?

MAÎTRE TAILLEUR

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! voilà qui est bien.

MAÎTRE TAILLEUR

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

MAÎTRE TAILLEUR

Belle demande! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste.

MONSIEUR JOURDAIN

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

MAÎTRE TAILLEUR

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN

(en regardant l'habit du tailleur.)

Ah! ah! Monsieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever* un habit pour moi.

lever un habit : prélever ce qu'il faut pour faire un habit.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR

Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, donnez-moi.

MAÎTRE TAILLEUR

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses et deux autres sa camisole* ; puis ils lui mettent son habit neuf; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre sont habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie*.)*

le haut-de-chausses : la culotte.

camisole : vêtement court, à manches, porté sur la chemise.

symphonie : l'ensemble des instruments, l'orchestre.

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment m'appelez-vous ?

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

« Mon gentilhomme ! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme. » Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN

« Monseigneur », oh, oh ! « Monseigneur ! » Attendez, mon ami : « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN

« Votre Grandeur ! » Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur ! » Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

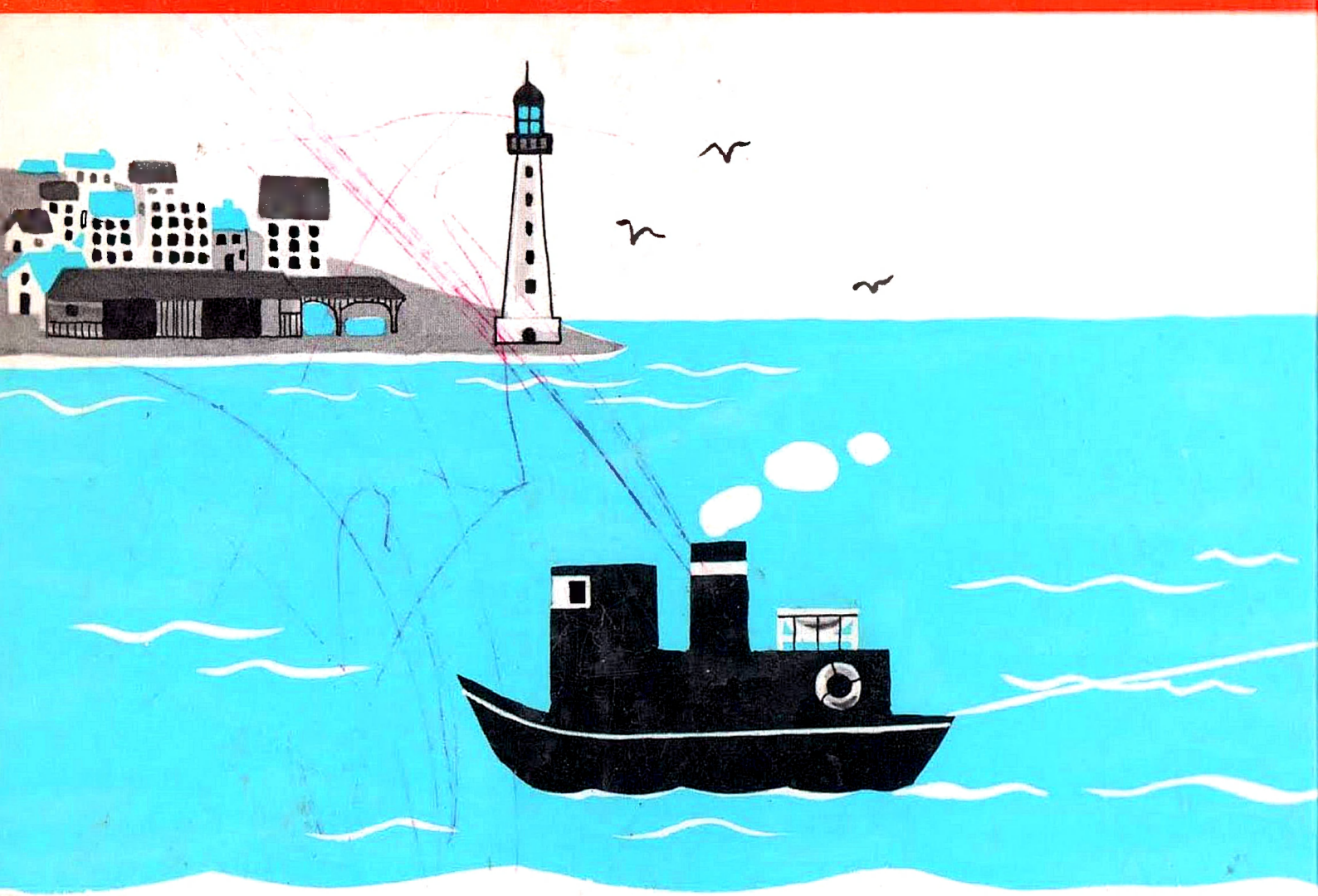
MONSIEUR JOURDAIN

Il a bien fait : je lui allais tout donner.

(Les quatre Garçons tailleurs se réjouissent par une danse.)

Molière : *Le Bourgeois Gentilhomme.*

Imprimé en France, par Brodard et Taupin. Imprimeur-Relieur. Coulommiers-Paris.
5283/2-4-1968. Dépôt légal n° 4020. 2e trimestre 1968.



en liaison avec " MON N